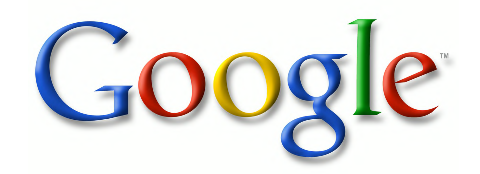










ÉLÉMENS
D'HISTOIRE
GÉNÉRALE.
TOME SECOND.

ÉLEMENS D'HISTOIRE GÉNÉRALE.

PREMIERE PARTIE.
HISTOIRE ANCIENNE.

Par M. l'abbé MILLOT, des académies de Lyon & de Nancy.

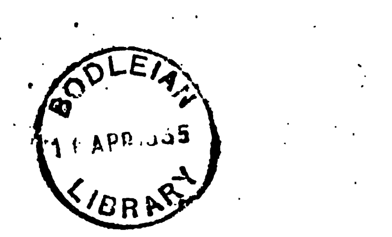
TOME SECOND.

NOUVELLE ÉDITION, AUGMENTÉE.



A PARIS,
Chez DURAND neveu, libraire, rue Galande, à la Sagesse.

M. DCC. LXXVIII.
Avec Approbation & Privilège du Roi.


BODLEIAN
LIBRARY



ÉLÉMENS D'HISTOIRE GÉNÉRALE.

SUITE DE L'HISTOIRE GRECQUE.

CHAPITRE V.

Agésilas en Asie. — Il est rappelé. — Traité honteux avec les Perses. — République de Thèbes, jusqu'à la bataille de Leuctres.

RIEN n'est plus propre à inspirer de grands desseins, que la gloire des grandes actions. La retraite des Dix-mille ayant échauffé le courage des Guerre contre les Perses.

Grecs, (des Spartiates en particulier,) ils prirent de nouveau les armes pour la liberté des colonies asiatiques, & ils se livrèrent plus que jamais au desir d'humilier les Perses. Sparte étoit d'autant plus animée contre eux, qu'ils se montroient favorables aux Athéniens. Agésilas fut le principal héros de cette guerre. Frère du roi Agis, il avoit été élevé comme un simple citoyen, dans toute la rigidité des mœurs lacédémoniennes, parce qu'il n'avoit aucun droit à la couronne. Après la mort d'Agis, il la disputa à Léotychide, regardé comme fils naturel d'Alcibiade, quoiqu'Agis l'eût reconnu pour légitime en mourant. Il obtint la préférence; & il la méritoit par des qualités héroïques, jointes au talent de gagner les cœurs. Tel étoit pour lui l'amour de la nation, & tel fut son crédit à Sparte, que les éphores l'avoient condamné à une amende, uniquement parce qu'*il s'approprioit les citoyens, qui appartiennent à la république*. Ses prédécesseurs avoient eu des disputes continuelles avec les éphores & le sénat: il n'en eut point pendant tout

Agésilas, roi de Sparte.

son règne. Il les respecta toujours; & loin d'affoiblir son autorité, il l'augmenta en obéissant aux lois. Étant boiteux, un mérite extraordinaire pouvoit seul le rendre si cher & si respectable, dans un état où l'on ne pardonnoit pas le moindre défaut corporel.

Avant J. C. 395. Agésilas fait trembler les Perses.

Chargé de la guerre contre les Perses, il demanda trente capitaines pour composer son conseil. On mit à leur tête Lysandre, qui avoit contribué à le faire roi. Agésilas promit en partant, ou de conclure une paix glorieuse, ou de pousser les ennemis de façon qu'ils ne pussent inquiéter la Grèce. En peu de tems, il remplit l'Asie de la terreur de ses armes. Les satrapes tremblèrent devant lui; la discipline & la vertu de Sparte se firent admirer dans sa personne; le faste & l'orgueil des Perses semblèrent lui rendre hommage, dans les conférences qu'il eut avec les officiers du grand-roi. Insensible à leurs offres, comme à leurs menaces, il voyoit déjà les provinces prêtes à lui obéir; & il se proposoit de porter ses armes jusques dans le

cœur du royaume, quand il fut rappelé subitement pour défendre sa patrie.

Ligue des Grecs contre Sparte.

Les intrigues & surtout l'or des Perses avoient formé contre Sparte une ligue dangereuse. Thèbes, Argos & Corinthe se soulevèrent, ne voulant plus lui être soumises. Athènes suivit leur exemple, à la sollicitation des Thébains, à qui elle étoit en partie redevable de sa liberté. Lysandre commandoit sur l'Hellespont.

Mort de Lysandre.

Il accourut pour étouffer la ligue dans sa naissance; il attendit en vain du secours, & fut tué dans un combat inégal.

Son ambition.

Ce fameux Spartiate s'étoit brouillé avec Agésilas, par ses hauteurs & ses prétentions. Il joignoit à de grands talens tous les vices d'un ambitieux. Injuste, fourbe, perfide, il se jouoit des hommes & des sermens. On découvrit, quelque tems après sa mort, un projet qu'il avoit conçu de s'emparer de la couronne. Il vouloit abolir le droit de succession; il avoit corrompu des prêtres, afin de faire parler en sa faveur les oracles le dieu devoit prononcer, qu'*il étoit*

plus utile aux Spartiates de n'élire pour rois que les plus vertueux de leurs citoyens : Lysandre auroit dirigé en sa faveur l'application de cet oracle ; ou peut-être il auroit fait valoir le droit du plus fort, comme dans une occasion où les Spartiates & les Argiens se disputant sur leurs limites, il dit en montrant son épée : *Voilà le moyen d'avoir raison.*

Il étoit pauvre, quoiqu'il eût introduit les richesses dans sa patrie.

Lysandre fut toujours pauvre, après avoir introduit à Sparte les richesses : preuve singulière de l'influence qu'avoient encore les mœurs, même sur des ames corrompues. Quand on sut l'état de ses affaires, deux citoyens considérables, qui devoient épouser ses filles, refusèrent de remplir leurs engagemens. Cette bassesse les rendit infâmes, & les fit condamner à une amende.

Agésilas rappelé d'Asie, obéit aux lois.

Dans l'embarras où se trouvoit la république, les éphores rappellent Agésilas. Il obéit sans hésiter, malgré les attraits de la victoire. *Je sais*, dit-il, *qu'un commandant ne mérite ce nom, que lorsqu'il se laisse conduire par les lois & obéit aux magistrats.* Avant son arrivée, Conon, un des généraux

Conon, vainqueur à Cnide.

athéniens défaits par Lyſandre à Ægos-Potamos, augmenta les inquiétudes de Sparte. Avec une flotte des Perſes qu'il commandoit, il attaqua la flotte ennemie près de Cnide, lui enleva cinquante galères, diſſipa le reſte, & fit révolter preſque tous les alliés de Lacédémone. Agéſilas apprend cette nouvelle en Béotie, où il ſe diſpoſoit à une bataille. Il diſſimule; il feint qu'on a remporté la victoire; il anime les troupes par un ſacrifice d'actions de graces. La bataille ſe donne dans les plaines de Coronée; il la gagne, malgré ſes bleſſures, & malgré la vigoureuſe réſiſtance des Thébains. De retour à Sparte, il ne ſe diſtingue que par ſa modeſtie, ſa frugalité, ſa tempérance & ſon économie, comme s'il n'avoit pas même l'idée des mœurs aſiatiques.

Agéſilas vainqueur à Coronée.

Cependant Conon, après avoir ravagé les côtes de Laconie, vient relever les murs d'Athènes avec l'argent des Perſes. Les Spartiates voient avec dépit leur rivale prête à recouvrer ſon ancien pouvoir. Une lâche envie leur fait trahir l'honneur & la

Conon relève les murs d'Athènes.

Lâche jalouſie de Sparte.

justice. Ils envoient Antalcide au satrape de Lydie, Téribaze, non-seulement pour calomnier Conon, mais pour offrir des conditions de paix, les plus capables de déshonorer la Grèce. Antalcide, ennemi d'Agésilas, ne voyoit que ce moyen d'affoiblir son autorité, & d'arrêter le cours de sa gloire. Le satrape fit arrêter, comme un traître & un voleur, l'illustre Athénien qu'accusoit honteusement le Spartiate : on croit qu'il mourut en prison. La paix fut cependant signée après cet acte d'injustice.

Avant J. C. 387.

Les Spartiates font un traité honteux avec les Perses.

Ici, les Perses donnent la loi en vainqueurs. Le traité porte » que toutes les villes grecques de l'Asie demeureront soumises au grand-roi, » que toutes les autres seront libres, » & se gouverneront elles-mêmes; que » le roi retiendra les îles de Chypre » & de Clazomène ; qu'il laissera celles de Scyros, de Lemnos & d'Imbros aux Athéniens, à qui elles » appartenoient depuis long-tems ; » enfin qu'il fera la guerre à ceux qui » refuseront ces articles. « Les Thébains seuls s'y opposèrent d'abord

avec courage ; mais l'exemple des autres les entraîna.

Effets de la division parmi les Grecs.

Ainſi, les paſſions & la mauvaiſe politique des Grecs anéantirent tout d'un coup les fruits de tant de victoires & de vertus. Réunis pour l'intérêt commun, ils avoient triomphé de la puiſſance la plus formidable, ils lui avoient impoſé la loi ; ils avoient ſenti tous les avantages d'une confédération, dont ils tiroient en même tems leur gloire & leur ſureté. Diviſés enſuite par de folles jalouſies, & par l'ambition du commandement, ils s'étoient livrés à tous les excès de la haine, de la fureur ; plus cruels les uns envers les autres, que ceux qu'ils traitoient avec mépris de barbares. Enfin, après la ruine des principes, des lois & des mœurs, occaſionnée par leurs diſcordes, ils ſe trouvent avilis, juſqu'à ramper devant ces barbares, ſans avoir même été vaincus; juſqu'à leur ſacrifier ſolennellement la liberté des colonies qu'ils avoient tirées de l'eſclavage. Tel fut l'effet de la rivalité de Sparte & d'Athènes. Quelle différence entre l'émulation qui excite aux

grandes choses, & l'ambition qui conduit au malheur par l'injustice !

Sparte ayant recouvré son empire sur la Grèce, n'en usa pas mieux qu'autrefois. Elle l'exerça tyranniquement, sans prévoir, après tant d'expériences, que cette tyrannie causeroit sa perte. Phébidas, un de ses généraux, conduisoit des troupes en Thrace, pour subjuguer Olynthe, dont on craignoit la puissance depuis qu'elle avoit secoué le joug d'Ahènes. Campé près de Thèbes, où deux factions se déchiroient, il seconda les vues d'un des principaux factieux, & s'empara par surprise de la citadelle, qu'on nommoit Cadmée. Cette violence, en pleine paix, étoit un attentat énorme contre la foi publique.

Avant J. C. 382.

Les Spartiates s'emparent de la citadelle de Thèbes, en pleine paix.

Lorsqu'on s'en plaignit à Sparte, Agésilas, malheureusement trop porté à la guerre, soupçonné même de connivence avec Phébidàs, se contenta de dire qu'il falloit examiner si la chose étoit utile ; qu'on pouvoit, qu'on devoit même faire de son propre mouvement, tout ce qui convenoit aux intérêts de la patrie. L'évé-

Jugement injuste prononcé à Sparte sur cette affaire.

nement prouvera bien que le véritable intérêt, (nous l'avons déjà observé,) est inséparable de la justice. Agésilas se démentoit lui-même, lui qui avoit dit au sujet du roi de Perse : *Ce roi, que vous appelez* grand, *peut-il l'être plus que moi, à moins qu'il ne soit plus juste ?* Le jugement des Spartiates, sur l'affaire de Thèbes, est une contradiction plus choquante. Ils prononcent que Phébidas sera privé du commandement, & payera une amende de cent mille drachmes ; mais que l'on retiendra la citadelle, & que l'on y mettra une forte garnison.

Thébains fugitifs à Athènes.

Après de pareilles démarches, il falloit être invincible, ou s'attendre à de cruelles révolutions. Plus de quatre cents Thébains s'étoient réfugiés à Athènes, la vengeance dans le cœur. Un décret de bannissement les irrita davantage. Pélopidas étoit du nombre des bannis. Sa naissance, ses richesses, mais surtout son activité, son courage, sa vertu, le mettoient au premier rang des citoyens. Il eut pour ami Epaminondas, aussi noble & aussi courageux ; mais pauvre, phi-

Pélopidas & Epaminondas.

losophe, livré à l'étude, & que les oppresseurs de Thèbes avoient laissé dans la ville, comme un particulier dont ils ne devoient rien craindre. Nous allons voir ces deux héros venger leur patrie sur les ruines de l'orgueilleuse Lacédémone.

Pélopidas, encore très-jeune, entreprend la délivrance de Thèbes. Il inspire son ardeur à tous les bannis; il se ménage des intelligences dans la ville; il y entre secrètement avec onze compagnons; & quoique le secret de la conspiration transpire, il exécute son dessein avec autant de bonheur que d'intrépidité. Les principaux magistrats étoient assemblés dans un festin. L'un d'eux reçut une lettre d'Athènes, par laquelle il eût été instruit du complot. Il refusa de l'ouvrir, en disant: *A demain les affaires sérieuses.* Ces magistrats sont égorgés, tandis qu'ils oublient les affaires. On force ensuite les prisons; on invite les Thébains à être libres. Epaminondas, qui jusqu'alors avoit contenu son zèle, de peur de verser le sang des citoyens, se joint aux libérateurs de la patrie. Tous les bannis

Pélopidas d livre sa p trie.

Epaminond se joint à l

arrivent le lendemain, & font suivis d'une armée athénienne de cinq mille cinq cents hommes; les villes de Béotie se hâtent d'envoyer aussi du secours. Enfin, la citadelle est assiégée; les Spartiates sont forcés par le reste de la garnison d'en ouvrir les portes; ils demandent, & on leur permet de se retirer où ils voudront. L'armée de Sparte approchoit avec sa lenteur ordinaire. Elle auroit sauvé la place, sans ce défaut de diligence.

On chasse les Spartiates.

Les Athéniens de leur côté, avec leur légéreté ordinaire, se repentent d'avoir secouru généreusement les Thébains, & les abandonnent lâchement. Mais Pélopidas trouve le secret de les ramener malgré eux. Il fait proposer au spartiate Sphodrias, général imprudent, une entreprise sur le Pirée, dont le succès rendroit Sparte maîtresse d'Athènes. Comme l'ambition justifioit tout, Sphodrias saisit ardemment le projet; mais il prend de mauvaises mesures, & manque son entreprise. Athènes se plaint vivement; les Spartiates lui refusent satisfaction: aussitôt elle renouvelle l'al-

Les Athéniens abandonnent les Thébains, & renouvellent bientôt leur alliance avec eux.

liance avec Thèbes; elle équipe une flotte qui, ſous les ordres de Timothée, fils de Conon, inſulte la Laconie, & enlève l'île de Corcyre à Lacédémone.

Agéſilas fait mal la guerre en Béotie.

On envoie Agéſilas en Béotie. Appeſanti par la vieilleſſe, il n'y fait qu'une guerre d'eſcarmouches, moins propre à ſoumettre les Thébains qu'à les aguerrir. Antalcide, le voyant de retour couvert de bleſſures, lui dit d'un ton railleur : *Vous voilà bien payé d'avoir enſeigné aux Thébains le métier de la guerre, qu'ils ne vouloient ni ne pouvoient apprendre avant vous.* En effet, Pélopidas prouva qu'il avoit profité de ſes leçons; puiſque, au combat de Tégyre, il ſe fit jour à travers l'armée ennemie, trois fois plus forte que la ſienne. Il étoit inoui auparavant que les Spartiates euſſent été battus à forces égales. Leur inſolente fierté dut ſentir alors, qu'un peuple libre peut devenir redoutable aux tyrans les plus belliqueux.

Les Spartiates ſont battus à Tégyre, quoique beaucoup plus nombreux que les Thébains.

Les Thébains abandonnés par les Grecs.

Cette guerre, allumée par l'ambition, faiſoit gémir & murmurer toute la Grèce. On vouloit une paix générale. On envoya des négociateurs

Sa prudence au sujet des augures.

Epaminondas se mettoit en marche, lorsqu'on vint lui annoncer de mauvais augures. Il répondit par ce vers d'Homère : *Défendre sa patrie est le meilleur présage.* Supérieur aux foiblesses de la superstition, il savoit combien elle a de forces sur le vulgaire ; pour en prévenir les effets, il fit supposer des augures favorables, que les soldats reçurent avec une vive confiance.

Avant J. C. 370. Bataille de Leuctres.

La bataille de Leuctres décida cette grande querelle. Les Spartiates & leurs alliés avoient vingt-cinq mille six cents hommes, contre six mille quatre cent, qui faisoient toute l'armée thébaine. Cette inégalité n'empêcha point Epaminondas d'attaquer l'ennemi. Ce qu'on appelleroit témérité dans certaines circonstances, est sagesse dans d'autres. Les alliés de Sparte étoient mécontens ; les Thébains étoient aguerris, & respiroient l'enthousiasme de la liberté ; il falloit d'ailleurs prévenir l'arrivée de nouvelles troupes, que les ennemis attendoient. Le général fit de si belles dispositions, & fut si bien secondé, qu'il remporta une victoire complette.

Jamais les Spartiates n'avoient perdu tant de monde. Leur roi (Cléombrote) fut tué avec quatorze cent citoyens.

On vit alors à Sparte un reste frappant des anciennes mœurs. La nouvelle du désastre y arriva lorsqu'on célébroit les jeux gymniques. Les éphores ne permirent pas de les interrompre, & envoyèrent seulement la liste des morts dans les maisons. Il seroit difficile d'imaginer les différentes impressions que cette liste produisit. Les uns se félicitoient de la mort glorieuse de leurs enfans; les autres ne pouvoient se consoler de ce que les leurs avoient survécu à la défaite. Les femmes surtout se distinguèrent par ces sentimens, où il entroit peut-être autant de férocité que de courage. Comme plusieurs des combattans avoient pris la fuite, & que les lois portoient des peines infamantes contre les fuyards; il étoit à craindre qu'une sévérité rigide ne devînt funeste, dans un tems où la république ne pouvoit avoir assez de guerriers. On donna donc pouvoir à Agésilas de changer les lois comme il le

Magnani[mité] des Spar[tiates] après leu[r dé]faite.

Ils susp[en]dent la [loi] contre [les] fuyards.

jugeroit à propos. Ce prince trouva un tempérament plein de sageſſe. Il dit à l'aſſemblée, qu'*il falloit laiſſer dormir les lois pour un jour, & leur rendre enſuite toute leur force.* L'eſprit de la légiſlation doit ſe prêter aux conjonctures; mais un état riſque beaucoup de perdre ſes lois, quand il ſe trouve dans le cas de les violer en faveur de ceux qu'elles condamnent. Peut-être auroit-on beſoin alors d'un nouveau légiſlateur.

Épaminondas pénètre en Laconie.

C'étoit une ſorte de proverbe, que *jamais femme de Sparte n'avoit vu la fumée d'un camp ennemi.* Agéſilas le répétoit lui-même ſouvent. Il eut le chagrin d'être témoin du contraire. On venoit de nommer gouverneurs de la Béotie Epaminondas & Pélopidas. Sous leurs ordres, les Thébains dont le parti groſſiſſoit tous les jours, par la défection des alliés de Sparte, pénétrèrent en Laconie, y portèrent le ravage & la déſolation. La prudence d'Agéſilas ſauva la ville. Il s'y tint renfermé; il évita de combattre, parce qu'une défaite auroit eu des ſuites ſans remède. Sparte, manquant de fortifications,

ne pouvoit résister long-tems. Mais Epaminondas craignit d'exciter l'envie & la haine, s'il détruisoit une république dont le nom imprimoit toujours le respect. Content d'avoir abattu sa tyrannie, il se retira couvert de gloire, après avoir délivré les Messéniens du joug des Spartiates.

Il mén Sparte.

Peu s'en fallut qu'Epaminondas, & Pélopidas son collégue, n'éprouvassent, comme tant d'autres, l'ingratitude républicaine. Pour cette expédition du Péloponnèse, ils avoient gardé le commandement, quatre mois au-delà du terme prescrit. Ce fut, à leur retour, un sujet d'accusation capitale. Le bien public est la suprême loi. Il parloit trop haut en leur faveur, pour n'être pas entendu. Epaminondas se défendit lui-même, en disant qu'il acceptoit volontiers la mort, si l'on vouloit lui laisser toute la gloire de ses dernières actions, & déclarer qu'il les avoit faites sans l'aveu de la république. On l'admira, au lieu de le condamner. Ce héros étoit si fort au-dessus des petitesses de la vanité, qu'il remplit avec le plus grand soin un

Il est ac à son ret avec Pél das.

Il se ju fie en gr homme.

emploi subalterne, que ses ennemis lui firent donner comme par insulte. *Les charges*, dit-il, *honorent le citoyen; mais le citoyen honore aussi les charges.*

Ligue des Grecs contre Thèbes.

Cependant, les Spartiates humiliés implorent le secours des Athéniens. Soit compassion pour leurs malheurs, soit plutôt jalousie contre la nouvelle république, Athènes promet de n'avoir qu'un intérêt commun avec eux. Plusieurs autres peuples entrent dans cette confédération. Les alliés cherchent la protection du roi de Perse; car tout sentiment de gloire cédoit aux vues d'une misérable politique.

Les Perses leur refusent du secours.

Thèbes députe Pélopidas pour déconcerter leurs mesures. Sa gloire, ses talens, lui procurent l'estime d'Artaxerxès Mnémon, & il lui persuade sans peine de favoriser un état, qui, n'ayant jamais été en guerre avec les Perses, pouvoit tenir la balance entre Sparte & Athènes, leurs ennemies.

Pélopidas, juge d'un différend au sujet du trône de Macédoine.

L'illustre général s'acquitta ensuite d'une commission plus digne d'un Grec. On l'envoya contre Alexandre, tyran de Phères en Thessalie, dont tous les peuples du pays crai-

gnoient l'ambition & la cruauté : ce tyran ne l'attendit point, & prit la fuite. La Macédoine étoit alors déchirée par les dissensions des fils du dernier roi, Amyntas II. Ils se disputoient la couronne. Ils appelèrent Pélopidas pour juger le différend. Le calme se rétablit à son arrivée, & il emmena comme otages trente enfans de la première noblesse, entre autres Philippe frère du roi Perdiccas, que l'on verra bientôt sur le trône.

Quelque tems après cette affaire, plus glorieuse pour lui & pour sa patrie que des victoires sanglantes, il tomba, par un excès de confiance, entre les mains d'Alexandre de Phères; mais, quoique prisonnier, il le menaça de punir ses crimes. Le tyran lui ayant fait demander, pourquoi il cherchoit la mort? *C'est*, répondit-il, *afin que tu périsses plus tôt, en méritant davantage la haine des dieux & des hommes.* Délivré par Epaminondas, il se livra sans précaution au désir de la vengeance; il s'exposa imprudemment dans un combat, pour tuer le tyran de sa propre main; & expira de ses blessures, tandis que ses trou-

Il brave tyran de Phères, étant prisonnier.

Sa mort.

pes remportoient la victoire. Le cruel Alexandre fut assassiné dans la suite : sa propre femme, qu'il aimoit & tyrannisoit, fut l'ame du complot. Des hommes enterrés tout vivans; d'autres, revêtus de peaux de bêtes, chassés & mis en pièces par des chiens; c'étoient les amusemens de ce monstre, s'il faut en croire les historiens, souvent exagérateurs.

Avant J. C. 363. Nouvelle expédition d'Épaminondas en Laconie.

Toute la Grèce voyoit d'un œil jaloux les Thébains, auparavant méprisés, devenus en si peu de tems les arbitres de la nation. Leur supériorité dépendoit d'une seule tête, & bientôt ils la perdirent. Une guerre civile s'étant allumée en Arcadie, entre Mantinée & Tégée, Thèbes se déclara pour les Tégéens, Sparte & Athènes pour leurs adversaires. Epaminondas, chargé du commandement, fit une seconde tentative contre Sparte. Il pénétra jusques dans la place publique; mais Agésilas, qui avoit été heureusement averti de son dessein, sauva la ville par sa valeur & sa prudence. Dans cette occasion, un jeune homme, le corps nu & frotté d'huile comme pour la

lutte, ſans autres armes qu'une pique & une épée, ſe jeta ſur les ennemis, en tua pluſieurs, & ne reçut aucune bleſſure. Les éphores lui décernèrent une couronne pour prix de ſa valeur, & le condamnèrent à une amende pour punir ſa témérité.

Bataille Mantinée.

Le Thébain retourne promptement ſur ſes pas, de peur d'être bientôt entre deux armées ennemies. Les alliés le ſuivent de près. On donne la fameuſe bataille de Mantinée. Epaminondas y déploie toute la ſcience militaire, & combat en héros. Il eſt bleſſé d'un javelot dans la poitrine; bleſſure qui devoit finir & couronner une vie ſi glorieuſe.

Mort d'Ej minondas.

Tranſporté au camp, tandis que l'action continue, les chirurgiens annoncent qu'il mourra, quand on tirera le fer de ſa plaie. Son unique ſoin pour-lors eſt de s'informer du ſuccès de la bataille, & de ce que ſont devenues ſes armes. Il voit ſon bouclier; il entend dire que les Thébains ſont vainqueurs; il conſole ſes officiers déſeſpérés : » Ne regardez pas ce jour, » leur dit-il, comme la fin de ma vie; » c'eſt plutôt le commencement de

» mon bonheur & le comble de ma
» gloire. Je laisse Thèbes triomphan-
» te, Sparte humiliée, & la Grèce
» délivrée de la servitude. « Comme on gémissoit surtout de le voir mourir sans enfans, il ajoute que Leuctres & Mantinée lui en tiennent lieu, & ne laisseront pas périr son nom. Il arrache lui-même le javelot; il expire sur le champ.

Beaux traits de ce héros.

Epaminondas fut un des plus grands hommes de l'antiquité. La philosophie, dont il faisoit ses délices dans la retraite, ne l'empêcha point de se livrer aux affaires publiques, dès que sa patrie l'y appeloit. Son ame, formée par l'étude de la sagesse, en parut plus propre à toutes les fonctions de général & de citoyen. Les honneurs ne le tentèrent jamais: il ne travailloit que pour la gloire de Thèbes. Pénétré des sentimens de la piété filiale, il dit après la bataille de Leuctres: *Ma joie est celle qu'éprouveront mon père & ma mère en apprenant notre victoire.* Modeste dans la science, il méritoit l'éloge qu'on fit de lui, que *personne ne savoit plus & ne parloit moins.* Pauvre avec tant de

moyens

moyens de s'enrichir, on peut juger par ce trait de l'usage qu'il auroit fait des richesses. Il envoya un de ses amis demander de sa part un talent à un autre citoyen; celui-ci étant venu pour en savoir la raison: *C'est*, répondit-il, *que cet honnête homme est dans le besoin, & que vous êtes riche.* En un mot, Cicéron le met à la tête des grands personnages de la Grèce *. Quel éloge!

Thèbes retombe dans l'obscurité.

Avant Epaminondas, Thèbes ne jouoit aucun rôle: il la tira en quelque sorte du néant, avec le secours de Pélopidas, & en fit la merveille du siècle. Après lui, elle retomba dans l'obscurité. Cette puissance s'évanouit tout-à-coup, comme elle s'étoit élevée tout-à-coup. Les Thébains conservèrent leur réputation de peuple stupide; on l'attribue à la grossièreté de l'air. Cependant outre Epaminondas & Pélopidas, la Béotie a eu son Pindare & son Plutarque; mais de l'aveu même de ces auteurs, l'idée que tout le monde avoit des

* *Epaminondas, princeps, meo judicio, Græciæ.* Tusc. I. 4.

Béotiens n'étoit pas ſans fondement. C'eſt du moins une preuve qu'un ſol ingrat peut donner naiſſance au génie. La culture manque ſouvent plutôt que le fonds.

Avant J. C. 362.

Paix générale en Grèce, excepté du côté des Spartiates.

La bataille de Mantinée inſpira aux Grecs le deſir de la concorde, qu'ils n'auroient jamais rompue s'ils avoient été ſages. Ils ſe réunirent pour que chaque ville conſervât ſa liberté, conformément au traité d'Artaxerxès Mnémon. Comme les Meſſéniens étoient compris dans cette paix générale, Lacédémone refuſa d'y accéder, & envoya du ſecours aux Egyptiens révoltés contre le roi de Perſe. Elle s'engageoit imprudemment dans une guerre étrangère, au lieu de réparer ſes derniers malheurs.

Agéſilas en Egypte.

Agéſilas, plus qu'octogénaire, partit à la tête des troupes. Tachos, roi d'Egypte, ne l'ayant pas fait généraliſſime, comme il s'y attendoit, il s'attacha par dépit à Nectanébus,

Sa mort.

couſin & ennemi de Tachos. Après avoir mis ce prince ſur le trône, il mourut en Afrique, où les vents le jetèrent quand il retournoit en Grèce.

Agésilas étoit lié avec Xénophon. Il l'avoit engagé à faire élever ses enfans à Sparte, *pour y apprendre*, disoit-il, *la plus belle des sciences*, *celle d'obéir & de commander*. Aussi l'historien paroît-il trop prévenu en sa faveur. Les éloges outrés qu'il lui donne, ne couvrent point les défauts de cet illustre Spartiate, quelquefois injuste, colère & hautain, toujours passionné pour la guerre. Plutarque rapporte qu'en Asie, il faisoit dresser sa tente dans les bois sacrés, afin d'avoir les dieux pour témoins de ses actions les plus secrètes. Le motif est admirable ; mais qu'avoit-il besoin pour cela des bois sacrés ? Ce héros si fier étoit enfant avec ses enfans ; il folâtroit avec eux. Quelqu'un l'ayant pris sur le fait, il le pria de n'en rien dire, qu'il ne fût père lui-même.

Xénophon outre son éloge.

Particularités sur ce héros.

Jusqu'aux entreprises ambitieuses de Philippe, les affaires de la Grèce méritent peu d'attention. C'est, pour ainsi dire, une machine dont les ressorts usés & mal unis doivent se rompre au premier choc. Par tout l'esprit de parti, l'intérêt particulier, forment des cabales & anéantissent les grandes

État de la Grèce, jusqu'au règne de Philippe de Macédoine.

idées. Chaque ville voudroit dominer ſur les autres, ſans pouvoir maintenir l'ordre parmi ſes citoyens. Sparte languit; Thèbes n'eſt plus rien; Athènes s'affoiblit tous les jours. Chio, Cos, Rhodes, Byzance, ſe révoltent contre elle.

Chabrias, Iphicrate & Timothée, généraux d'Athènes.

Trois habiles capitaines qui lui reſtent, Chabrias, Iphicrate & Timothée fils de Conon, diſparoiſſent en peu de tems. Le premier eſt tué devant l'île de Chio; les deux autres ſont accuſés par la faction de Charès, leur collégue, homme vain & indifférent pour le bien public. Timothée quitte ſa patrie, ne pouvant payer une amende qu'il ne méritoit point. Iphicrate ſe fait abſoudre, en armant une troupe de jeunes gens, dont les poignards intimident ſes juges. *Je ſerois bien fou*, diſoit-il enſuite, *de faire la guerre pour les Athéniens, & de ne la pas faire pour moi-même.* Ce mot eſt d'un rebelle qui inſulte aux loix. Il s'étoit montré plus grand, lorſqu'un accuſateur lui reprochant la baſſeſſe de ſa naiſſance, il répondit: *La nobleſſe de ma famille commence en moi; celle de la tienne finit en toi.*

Enfin, Athènes échoue dans ses entreprises, parce qu'elle n'a plus d'autres guides que les orateurs; & les peuples qui s'étoient soulevés contre son empire, sont maintenus par la paix en possession de leur liberté.

Rhodes & Cos n'en jouirent pas long-tems. Mausole, roi de Carie, les soumit à sa domination. Artémise, sa femme, est célèbre par les honneurs qu'elle rendit à la cendre de ce prince. La critique pourroit s'exercer sur le récit qu'en font quelques écrivains; car tandis que les uns la peignent dans un deuil affreux, les autres la représentent à la tête d'une armée & remportant des victoires. On perdroit un tems infini à insister sur ces détails, où il y a peut-être autant de fiction que de vérité. Mausole & Artémise.

Pour ne pas perdre de vue les affaires générales, auxquelles se rapporte principalement notre étude, j'ai supprimé beaucoup d'autres particularités inutiles. Evagore & Nicoclès, rois de Salamine en Chypre, célébrés par Isocrate, que Nicoclès combla de bienfaits, furent, sans doute, des princes estimables; mais ils se- Objets p dignes nous arrêt

toient presque inconnus sans la rhétorique d'Isocrate. La cour de Perse fut long-tems un théâtre d'intrigues, de révolutions & de crimes ; mais nous ne verrons que trop de spectacles pareils dans des cours plus intéressantes. Passons légérement sur l'antiquité, quand elle nous arrêteroit inutilement dans une si longue carrière. Les seuls noms propres entassés dans les histoires anciennes, écrites par des modernes, sont un fardeau accablant pour la mémoire.



QUATRIÈME ÉPOQUE.

Depuis le règne de Philippe, jusqu'à la domination des Romains en Grèce.



CHAPITRE PREMIER.

Règne de Philippe de Macédoine, jusqu'à l'établissement de sa puissance dans la Grèce.

DANS l'état de décadence où étoit la Grèce, il ne falloit pour la subjuguer qu'un prince aussi habile que guerrier. Ce prince parut. Nous allons voir s'élever insensiblement au comble de la grandeur une monarchie, presque inconnue jusqu'alors, foible, méprisée, & méprisable tant qu'elle n'eut pas pour maître un grand homme. Quoique les rois de Macédoine prétendissent descendre d'Hercule, les Grecs ne les regardoient

La M... doine, n... sée avan... lippe.

point comme de leur nation, & les traitoient de barbares. Depuis plus de quatre cents ans que ce royaume ſubſiſtoit, il avoit preſque toujours eu beſoin de la protection ou de Sparte ou d'Athènes, ſans partager la gloire de ces républiques. Mais lorſque les circonſtances ſont favorables, un ſeul génie fait des révolutions : Thèbes venoit de l'éprouver.

Avant J. C. 360. Philippe élu roi à la place de ſon neveu.

Après la mort d'Amyntas II, (375 ans avant J. C.) la Macédoine fut en proie aux troubles & à la diſcorde. Perdiccas, un de ſes fils, à qui le trône appartenoit, ayant péri dans une guerre contre les Illyriens ; deux concurrens, Pauſanias & Argée, vouloient règner à la place du jeune Amyntas, enfant de ce prince. Philippe, frère de Perdiccas, avoit été, comme nous l'avons vu, conduit en otage à Thèbes, lorſque Pélopidas eut pacifié le royaume. Il s'enfuit alors dans ſa patrie, gouverna quelque tems en qualité de tuteur de ſon neveu, & fut élu roi par les Macédoniens, qui avoient beſoin d'un homme, au lieu d'un enfant, pour rétablir leurs affaires.

Agé de vingt-quatre ans, élève d'Epaminondas, Philippe ne parut pas plutôt ſur le trône, qu'il ſe montra digne de le remplir. Un de ſes premiers ſoins fut de diſcipliner ſon peuple, & de le former à la guerre. Il inventa la phalange. C'étoit un corps de ſix à ſept mille hommes, ſur ſeize de profondeur, armés de longues piques tellement proportionnées, que celles de la dernière ligne débordoient de deux pieds celles de la première, & que toutes enſemble formoient un front inacceſſible & impénétrable. Philippe traitoit les ſoldats avec bonté, les appeloit ſes camarades, & leur donnoit l'exemple en tout : ils devinrent autant de héros ſous ſes ordres. Pauſanias & Argée furent bientôt contraints d'abandonner leurs prétentions à la couronne.

Il diſcipli les Macéd niens.

Sa phalan

Le courage & la ſcience militaire n'étoient pas les ſeules qualités par leſquelles Philippe ſe frayoit le chemin de la gloire & celui de la grandeur. Il y joignoit une politique profonde, plus capable encore de ſervir ſon ambition. Athènes ſe laiſſa ſur-

Sa politiq profonde artificieuſe.

prendre par ſes promeſſes, conclut avec lui un traité, & le vit bientôt s'emparer d'Amphipolis, colonie athénienne, dont il ſe fit une barrière contre la Grèce. Déjà il vouloit s'agrandir & dominer. La ruſe, la corruption, l'art de ſemer la diſcorde, de faire ou de rompre des alliances pour ſon intérêt, de négocier avec avantage & de n'employer les armes qu'à propos; enfin, tout ce que le génie peut inventer de moyens, légitimes ou non, pour arriver à ſon but, faiſoit la principale force de ce prince.

Il achete par tout des traîtres & des partiſans.

Philippe trouva des mines d'or en Macédoine, qui rapportèrent plus de mille talens de revenu. Il en fit le grand inſtrument de ſa politique: il acheta par tout des partiſans & des traîtres. *Aucune fortereſſe*, diſoit-il, *n'eſt imprenable, pourvu qu'un mulet chargé d'argent y puiſſe monter.* S'il eſt vrai que l'oracle de Delphes lui répondit dans une occaſion, comme le rapporte Suidas: *Combats avec l'argent, & tu dompteras tout;* aſſurément cet oracle n'étoit pas inſpiré par la juſtice.

» La plupart des entreprises » échouent, (c'est une remarque de » M. l'abbé de Mably,) parce qu'on » commence à les exécuter, dans le » moment même qu'on en conçoit le » projet. N'ayant pas prévu d'avance » les obstacles, rien ne se trouve pré» paré pour les vaincre. Hors d'état » de résister aux premiers accidens » qui surviennent, on s'en trouve sou» vent accablé ; on obéit aux événe» mens, au lieu d'en être le maître ; » & la politique, aussi incertaine que » la fortune, n'a plus de règle. « Cette réflexion se vérifie chaque jour. Philippe, en méditant ses projets, en combinant les moyens avec les obstacles, en liant toutes les parties de son systême, sut maîtriser la fortune : les hommes d'état ne pourroient se proposer de meilleur modèle, si sa politique n'avoit eu pour ame l'ambition.

Il n'entreprend qu'après avoir pensé à tout.

Il délivre la Thessalie des tyrans qui l'opprimoient, & s'attache ainsi un peuple dont il espère de grands services. La cavalerie thessalienne, jointe à sa phalange, lui donna en effet une grande supériorité. Pour

Philippe de Macédoine s'attache les Thessaliens : il attaque les Olynthiens.

mettre son royaume à couvert, il s'empare de quelques villes de Thrace. Olynthe, colonie d'Athènes, étoit pour lui une conquête fort importante. Il l'assiège, après avoir trompé les Olynthiens. Ceux-ci implorent le secours d'Athènes. Philippe y avoit des pensionnaires vendus à ses intérêts.

Démosthène s'élève contre lui.

Mais il avoit contre lui un homme capable d'entraîner la multitude. Le fameux Démosthène, qui dominoit dans la tribune aux harangues, se récria sur les dangers dont il menaçoit la Grèce, le peignant, tantôt comme un ambitieux redoutable, comme un despote insolent, comme un politique rusé & courageux, qui ne mettoit point de bornes à ses entreprises; tantôt comme un téméraire qui creusoit lui-même son tombeau, & qui violant toutes les lois, s'attiroit l'exécration du genre humain. Tantôt il inspira des alarmes & des soupçons, tantôt de la haine & du mépris, pour engager la république à prendre les armes. Les sentimens de patriotisme parurent se ranimer, & la guerre fut résolue.

On envoie des ſecours à Olynthe, mais inſuffiſans; on y en ajoute d'autres, qui ne ſuffiſent pas encore : au lieu de ces troupes mercenaires, dont les Olynthiens ſe plaignoient, on fait partir des Athéniens, qui ne réuſſiſſent pas mieux. Olynthe eſt livrée par deux traîtres. Philippe profite de la trahiſon, & en mépriſe les auteurs. Ces traîtres, outragés par les Macédoniens eux-mêmes, demandèrent juſtice au roi, & ne reçurent de lui que cette réponſe piquante : *Que vous importent les propos d'hommes groſſiers, qui nomment chaque choſe par ſon nom?*

Avant J. 347. Les At[…] niens n'[…] voient pas ſecours ſ[…] ſans.

Si Démoſthène étoit né dans un meilleur ſiècle, où ſa patrie eût conſervé toute l'ardeur qu'elle avoit montrée pour la gloire & pour les grandes entrepriſes, il eût vraiſemblablement oppoſé une barrière inſurmontable aux progrès de l'ambitieux Macédonien. Orateur véhément, nerveux, intrépide, il lançoit des foudres ſur ſes adverſaires; il embrâſoit ſes auditeurs du feu dont il étoit animé; il pulvériſoit, pour ainſi dire, les raiſons qu'on lui ob-

Combi[…] Démoſth[…] avoit d[…] fluence.

jectoit : les noms de gloire, de liberté, de bien public, avoient dans sa bouche une force presque irrésistible. Sa haine contre Philippe fut sans bornes ; il prévit ses desseins, il ne pensa qu'à les traverser.

Les Athéniens étoient devenus incapables de grandes choses.

Malheureusement Athènes avoit dégénéré, au point d'être à peine reconnoissable. La mollesse & l'indolence enchaînoient l'amour de la liberté ; une foule d'ames vénales se livroient à la corruption ; les magistratures & les emplois étoient la récompense de l'intrigue ou de la bassesse ; des soldats mercenaires combattoient à la place des citoyens ; le peuple, jouet de la flatterie des harangueurs, étoit content, pourvu qu'on lui prodiguât des louanges & des plaisirs ; enfin, la fureur des spectacles épuisoit le trésor public.

Le théâtre absorboit les fonds de la guerre.

Périclès, en faisant distribuer pour ces jeux mille talens, qu'on mettoit en réserve chaque année, avoit du moins excepté les tems de guerre. Mais Eubule, opposé à Démosthène, fit défendre, sous peine de mort, d'interrompre la distribution ; & les fonds de la guerre devinrent, par

une loi singulière, l'aliment de la frivolité. Deux fois Démosthène attaqua indirectement cet abus, en demandant qu'on nommât des commissaires pour examiner & abolir les lois pernicieuses à l'état. Vaines tentatives ! les Athéniens vouloient s'amuser ; & le théâtre les intéressoit plus que la patrie *.

Politique imprudente Démosthè.

Quand un peuple est ainsi corrompu, on ne peut attendre de lui des efforts magnanimes & constans, tels qu'il en falloit pour vaincre Philippe. L'orateur devoit se diriger sur les conjonctures. Plus ardent que sage, il agit comme si Athènes avoit été la même qu'au tems des Aristides & des Thémistocles. Nous verrons les tristes effets de son zèle. Il parut déjà mauvais politique dans l'affaire d'Olynthe : car on avoit besoin de coups décisifs ; & il proposa seulement d'envoyer un corps de

* Selon Plutarque (*de glor. Athen.*), les représentations de quelques tragédies coûtoient plus d'argent, qu'il n'en avoit fallu pour la défense de la Grèce contre les Perses. Il se récrie contre l'imprudence de sacrifier le bien de l'état au théâtre.

deux mille hommes, pour faire de ſimples courſes. C'étoit le moyen d'irriter un ennemi puiſſant, & de ne pas l'empêcher de faire ce qu'il vouloit. Déjà Philippe avoit tenté de s'emparer des Thermopyles, la porte de la Grèce. Il trouva enfin l'occaſion d'y établir ſa puiſſance.

Guerre *ſacrée* contre les Phocéens.

Une guerre, qu'on appela *ſacrée*, parce qu'elle avoit une fauſſe couleur de religion, & qu'elle étoit mêlée de fanatiſme, déchiroit la Grèce depuis environ dix ans. Les Phocéens, voiſins du temple de Delphes, ayant labouré quelques terres conſacrées au dieu qu'on y adoroit, les autres peuples du voiſinage, ſoit pour venger Apollon, ſoit par quelque motif ſecret d'animoſité, prirent d'abord les armes contre eux. Le conſeil des Amphictyons les condamna enſuite comme ſacrilèges. Ils ſoutinrent leur démarche, prétendant uſer de leurs droits, & s'autoriſant même d'un oracle. Preſque toute la Grèce prit parti ; Sparte & Athènes en leur faveur, Thèbes & pluſieurs autres peuples, en faveur du temple. On ſe battoit en furieux. Les Phocéens

Avant J. C. 355.

Le conſeil des Amphictyons les condamne comme ſacrilèges.

Fureur des deux partis.

que les Thébains faisoient prisonniers, étoient mis à mort comme des impies exécrables. Les prisonniers thébains étoient massacrés par droit de vengeance. Philippe voyoit de loin cet acharnement, & s'applaudissoit d'une division si favorable à sa politique. Plus les Grecs s'affoibliroient eux-mêmes, plus il étoit sûr de les dompter. En paroissant neutre, il pensoit à tirer avantage de leurs querelles.

Les Thébains, trop foibles contre leurs ennemis, lui demandent enfin du secours ; & il se déclare. Les Athéniens, fatigués de la guerre de Thrace, lui envoient une ambassade pour négocier la paix : il corrompt les ambassadeurs ; prend des villes, pendant qu'ils s'amusent en chemin ; signe le traité, quand il ne lui reste plus de conquête à faire ; & refuse d'y comprendre les Phocéens, dont le sacrilège lui fournit un motif spécieux d'invasion. Il arrive bientôt aux Thermopyles, il se rend maître du passage, il entre dans la Phocide ; les Phocéens, jusqu'alors indomptables, mettent bas les armes ; il finit

Philippe se déclare, & trompe les Athéniens.

Avant J. C. 346.

Il finit la guerre sacrée.

ſans combat la guerre ſacrée, & acquiert une brillante réputation de prince religieux, réputation qu'il ambitionnoit pour arriver à ſon but.

Il eſt admis au nombre des Amphictyons.

Ayant aſſemblé le conſeil des Amphictyons, il lui dicte une ſentence qui ordonne de ruiner toutes les villes de la Phocide, & de proſcrire tous les ſacrilèges. Les Phocéens ſont exclus du conſeil amphictyonique, & il demande leur place. Outre l'avantage d'y être admis, il obtient encore l'intendance des jeux pythiques, enlevée aux Corinthiens parce qu'ils avoient ſoutenu les profanateurs. Jamais prince ne ſut mieux tourner à ſon profit la ſuperſtition des peuples.

Ancienne guerre *ſacrée*.

Il y avoit eu autrefois une première guerre *ſacrée*, que les Spartiates entreprirent pour ôter aux Phocéens la garde du temple de Delphes, & pour la donner aux Delphiens. Périclès rétablit les premiers dans leur privilége; & cette guerre fit peu de mal, parce que le fanatiſme ne s'en mêla point. Je l'indique ſeulement ici par occaſion.

CHAPITRE II.

Fin du règne de Philippe de Macédoine.

Philippe forme de nouvelles entreprises.

PHILIPPE n'étoit plus étranger parmi les Grecs. La qualite d'Amphictyon le faisoit membre de leur corps; ils avoient commencé à le respecter, à lui obéir; l'opinion applanissoit les voies à ses entreprises: c'étoit beaucoup: l'intrigue & la force pouvoient en peu de tems achever l'ouvrage. Ce prince habile dissimula encore, de peur d'inspirer de la défiance, & d'effaroucher les esprits au moment qu'il importoit de les ménager. Il retourna en Macédoine, non pour y attendre en repos les occasions, mais pour s'y préparer par des conquêtes. Il porta ses armes en Illyrie, en Thrace, dans la Chersonnèse. Plus entreprenant à mesure qu'il se fortifioit davantage, il s'empara d'une partie de l'île d'Eubée (Négrepont), qu'il appeloit *les entra-*

ves de la Grèce, parce qu'elle touche presque au continent de ce côté-là.

Les *Philippiques* de Démosthène réveillent les Athènes.

Démosthène tonna contre lui; les *Philippiques* réveillèrent les Athéniens. Philippe ne laissa pas d'assiéger Périnthe & Byzance, dans la vue d'affamer Athènes, qui tiroit de Thrace la plus grande partie de ses vivres.

Philippe reproche aux Athéniens d'avoir imploré le secours des Perses.

En même tems le roi de Macédoine, par une lettre fort éloquente, s'efforça de persuader qu'il respectoit religieusement les traités, & qu'on les violoit à son égard; reprochant surtout aux Athéniens de solliciter contre lui la cour de Perse. » Vos pères, leur dit-il, reprochoient aux » fils de Pisistrate, comme un crime » irrémissible, d'avoir appelé les Per» ses contre les Grecs; & vous ne » rougissez pas de faire vous-même » ce que vous condamnâtes toujours » dans vos tyrans. « Il est vrai que Démosthène les avoit excités à cette démarche.

Démosthène fait prendre les armes.

L'orateur ne cessa point d'invectiver, jusqu'à ce qu'il eût armé Athènes. Il annonça la victoire; il promit la ruine totale de Philippe. Le général Charès, homme décrié,

avare, voluptueux, qu'on avoit envoyé au ſecours de Byzance & de Périnthe, n'ayant eu aucun ſuccès; les alliés n'ayant pas ſeulement voulu le recevoir; tant il étoit indigne du commandement; on nomma l'illuſtre Phocion pour le remplacer. Les Athéniens parurent d'autres hommes ſous ce chef, auſſi vertueux que grand homme de guerre. Philippe eut la prudence de ſe retirer. Les Périnthiens, les Byzantins, les peuples de la Cherſonnèſe, ſignalèrent leur reconnoiſſance, en décernant des couronnes d'or aux Athéniens.

Phocion eſt nommé général.

Phocion, diſciple de Platon, vrai philoſophe par ſes mœurs, ainſi que par ſes principes, mérite une des premières places parmi les héros de la Grèce. Il réuniſſoit toutes les vertus à tous les talens. Son éloquence laconique, où les mots étoient, pour ainſi dire, autant de raiſons, terraſſoit ſouvent Démoſthène, dont il n'approuvoit pas la politique périlleuſe; & cet orateur l'appeloit *la cognée de ſes diſcours*. Ennemi de la guerre, parce qu'il en prévoyoit les ſuites, il fut chargé quarante-cinq fois

Portrait de ce grand homme.

Phocion l'en blâme avec raison.

Phocion fit cette réponse à un fougueux citoyen, qui lui demanda, s'il osoit bien encore parler de paix : *Oui, je l'ose, & je sais pourtant que tu m'obéirois pendant la guerre, & que je t'obéirois pendant la paix.* Démosthène s'applaudissoit de ce que, par l'alliance de Thébes, la guerre se feroit hors de l'Attique. *Il faudroit penser*, répondit sagement Phocion, *aux moyens de vaincre, plutôt qu'au lieu où l'on combattra : c'est ce qui éloigneroit de nous la guerre ; car si nous sommes vaincus, tous les malheurs sont à nos portes.*

Avant J. C. 338. Bataille de Chéronée, gagnée par Philippe.

La prudence n'étoit plus de saison. Une chaleur incroyable permettoit à peine de réfléchir sur le danger. En vain, on répandit quelques oracles de mauvais augure. Démosthène les tourna en ridicule, disant que la Pythie *philippisoit*. Les Athéniens hâtent leur marche, & les Thébains se joignent à eux. Philippe, après avoir inutilement offert la paix, pénètre en Béotie, accompagné de son fils Alexandre. On combat près de Chéronée, avec des forces presque égales. Le bataillon *sacré* de Thèbes est

Bataillon *sacré*.

enfoncé

enfoncé par le jeune Alexandre, qui, n'ayant au plus que dix-ſept ans, s'étoit déjà montré pluſieurs fois digne de ſon père. Un des généraux athéniens enfonce de ſon côté quelques troupes, & les pourſuit comme ſi la bataille étoit gagnée. *Les Athéniens ne ſavent pas vaincre*, dit Philippe à la vue de cette imprudence. Il fait avancer ſa phalange contre ce corps en déſordre, le défait, remporte une victoire déciſive. Démoſthène jeta ſes armes pour ſe ſauver. Phocion avoit été pour cette fois exclu du commandement; & Athènes eut à ſe reprocher une double faute, de n'avoir pas profité de ſes conſeils, & de s'être privée de ſes ſervices. Il inſpira du moins le courage dans l'infortune.

Ce prince uſe de la victoire avec modération.

On raconte que Philippe, échauffé de vin & enivré de ſa victoire, mit en chant, par manière d'inſulte, les premières paroles du décret que Démoſthène avoit fait paſſer contre lui. On ajoute que l'orateur Démade, un de ſes priſonniers, lui dit avec une généreuſe liberté: *La fortune t'ayant donné le rôle d'Agamemnon, comment*

n'as-tu pas honte de jouer celui de Therſite? & que le vainqueur en ſut bon gré à Démade. Ce trait de modération lui fait encore moins d'honneur, que la manière dont il traita les vaincus. Il renvoya les priſonniers athéniens ſans rançon ; il renouvela l'ancien traité avec la république. Belle réponſe aux injures qu'on avoit vomies contre lui de la tribune aux harangues ! Il accorda la paix aux Béotiens, mais en laiſſant garniſon dans Thèbes. Les uns & les autres connurent que, s'il étoit un politique dangereux, il n'étoit pas un barbare. Ces républicains auroient-ils été capables de tant d'humanité & de prudence?

Procès de Démoſthène & d'Eſchine.

L'inconſtante Athènes ſe livra comme auparavant à l'orateur, qui l'avoit entraînée dans le précipice. Elle chargea Démoſthène du ſoin de rétablir les murs, & de veiller aux approviſionnemens de la ville. Une couronne d'or fut la récompenſe de ſes travaux. C'eſt ce qui donna lieu au fameux procès qu'il eut à ſoutenir contre Eſchine. Leurs plaidoyers ſont connus de tous les amateurs de

l'éloquence. On y admire la manière dont Démosthène justifie la dernière guerre. *Non, Athéniens*, s'écrie-t-il, *non, vous n'avez point failli en vous exposant pour la liberté & le salut de la Grèce. J'en jure par nos ancêtres, par ces braves guerriers qui combattirent à Marathon, à Platée, à Salamine, à Artémisium, par tant d'autres héros dont les cendres reposent dans les monumens publics.* Il ne manquoit à cet argument que de rendre les Athéniens dignes de leurs ancêtres. Mais Phocion avoit raison de leur dire : *Je vous conseillerai la guerre, quand vous pourrez la soutenir ; quand je verrai les jeunes gens pleins de courage & d'obéissance, les riches contribuer volontiers aux besoins de l'état, & les orateurs ne pas piller le public.*

Justification de Démosthène sur la dernière guerre.

Arbitre de la Grèce, comme il l'avoit toujours desiré, Philippe, soit pour conserver cet empire, soit pour étendre ses conquêtes, soit pour s'immortaliser par l'entreprise la plus glorieuse & la plus propre à dissiper la haine & les préventions, résolut de tourner ses armes contre le roi de Perse, dont il espéroit ébranler, peut-

Philippe entreprend la guerre contre les Perses.

être même renverser le trône. Il se fit nommer général des Grecs pour cette expédition. Il consulta l'oracle, qui répondit à l'ordinaire en termes ambigus, applicables à tous les événemens : *Le taureau est déjà couronné, sa fin approche, & il va bientôt être immolé.* Il crut, ou plutôt il persuada que le dieu lui annonçoit la victoire. Il hâta le mariage de sa fille Cléopâtre, afin de n'être plus occupé que de ses projets de conquêtes. Mais le terme de ses jours étoit fixé. Au milieu des fêtes du mariage, il fut assassiné publiquement par Pausanias, jeune seigneur, qu'Attale, oncle de Cléopâtre, avoit brutalement deshonoré, & à qui le roi avoit refusé justice. Philippe mourut, victime de cette vengeance, après un règne de vingt-quatre ans, dans la quarante-huitième année de son âge.

On consulte l'oracle.

Avant J. C. 336.

Il meurt assassiné.

Démosthène, averti secrètement de sa mort, courut au conseil, feignant d'avoir eu un songe mystérieux qui annonçoit quelque bonheur extraordinaire. Dès que la nouvelle de l'événement fut répandue, une joie indécente éclata dans toute la ville.

Joie indécente de Démosthène & des Athéniens.

L'orateur en donna l'exemple, quoique sa fille fût morte depuis peu de jours. Il fit remercier les dieux par des sacrifices, & décerner une couronne à Pausanias, le meurtrier de Philippe. Un excès si honteux démasque le caractère de Démosthène. Ces grandes maximes, qu'il étaloit dans la tribune, étoient moins l'expression de ses sentimens, que le ressort par lequel il faisoit triompher ses passions.

Vices de Philippe mêlés de grandes qualités.

L'histoire reproche à Philippe des vices indignes de l'honnête homme, l'intempérance, la débauche, la perfidie. Il disoit qu'*on amuse les enfans avec des jouets, & les hommes avec des sermens;* mot qu'on attribue aussi à Lysandre. Sa première règle étoit toujours l'intérêt, & personne ne porta plus loin toutes les ruses d'une politique artificieuse. Mais sans des qualités éminentes, il n'auroit point réussi. En le condamnant d'un côté, on doit l'admirer de l'autre. La profondeur de son génie, les ressources de sa prudence, l'intrépidité de son courage, l'humanité & même la justice, dont il donna souvent des preuves, font

reconnoître en lui l'élève d'Epaminondas.

Ses soins pour l'éducation d'Alexandre.

Il avoit trop bien éprouvé les avantages d'une excellente éducation, pour ne pas les procurer à un fils, né avec les dispositions les plus heureuses. C'étoit peu d'en faire un guerrier ; il voulut en faire un homme éclairé. Le premier philosophe du siècle, Aristote, devoit être l'instituteur d'Alexandre. Dès que ce prince fut au monde, Philippe s'estima heureux s'il pouvoit lui procurer un tel maître. La lettre qu'il écrivit à ce philosophe est une leçon pour tous les rois : *J'ai un fils ; je remercie les dieux, moins de me l'avoir donné, que de l'avoir fait naitre du tems d'Aristote. Je me flatte que vous le rendrez digne de me succéder & de gouverner la Macédoine.* Alexandre étoit né d'Olympias, répudiée depuis pour épouser Cléopâtre. Les autres enfans de Philippe lui donnant de l'inquiétude sur ses droits à la succession, il reçut un jour cet avis de son pere : *Ayez patience, mon fils, & conduisez-vous si bien à la vue de vos frères, que la couronne paroisse être pour vous*

Sa lettre à Aristote.

Avis à son fils.

l'effet de votre mérite plutôt que de mon choix.

Le père & le fils avoient eu cependant une violente querelle, dont nous parlerons comme d'un exemple des excès où la débauche de table peut entraîner. Olympias venoit d'être répudiée. On célébroit le mariage de Philippe avec Cléopâtre. Pendant le festin de noces, Attale, oncle de la nouvelle reine, échauffé par le vin, dit qu'il falloit demander aux dieux un légitime héritier de la couronne. *Me prends-tu donc pour un bâtard ?* s'écrie Alexandre ; & il jette sa coupe à la tête de l'imprudent Attale, qui lui répond de la même manière. Le roi se lève transporté de colère, met l'épée à la main, oublie qu'il est boiteux, court sur son fils, & tombe. Alexandre oubliant de son côté le respect dû à son père : *Vraiment*, dit-il d'un ton railleur, *nous avons un chef bien capable de passer d'Europe en Asie ! il ne peut faire un pas sans risque de se rompre le cou.* Aussitôt il emmène sa mère & se retire hors du royaume. Quelque tems après, le roi lui envoya un homme

Querelle singulière qu'avoit eu avec lui.

de confiance pour l'engager à revenir. Pouvoit-il y avoir une leçon plus forte que cette expérience, contre les dangers de la débauche? Et l'on verra néanmoins Alexandre s'y livrer en furieux !

Son amour pour la vérité.

Parmi un grand nombre de traits ſinguliers que l'on rapporte de Philippe, ceux-ci ſont vraiment mémorables. Un homme à ſes gages lui répétoit tous les jours, avant qu'il donnât audience : *Souviens-toi que tu es mortel.* Connoiſſant le prix de la vérité, lors même qu'elle bleſſe l'amour-propre, il diſoit que les orateurs d'Athènes lui avoient rendu un grand ſervice, en le corrigeant de ſes défauts à force de les lui reprocher. Un priſonnier l'ayant blâmé hardiment, ſur le point qu'il étoit d'être vendu : *Qu'on mette cet homme en liberté*, dit-il, *j'ignorois qu'il fût de mes amis.*

Sa modération.

On le preſſoit de chaſſer un honnête homme qui lui faiſoit des reproches. *Voyons auparavant*, répondit-il, *ſi nous ne lui en avons pas donné ſujet.* Ce hardi cenſeur étoit pauvre : il le ſecourut ; les reproches ſe changèrent

en louanges, & Philippe dit alors avec beaucoup de sagesse, *qu'il dépend des princes de se faire aimer ou haïr.* J'ajouterois volontiers que se faire aimer, est pour eux la chose la plus facile.

Une femme qu'il avoit condamnée au sortir d'un grand festin, s'écria qu'elle en appeloit *à Philippe à jeun.* Il examina de nouveau l'affaire, & répara son injustice. Une autre femme du peuple, renvoyée de jour en jour, sous prétexte qu'il n'avoit pas le tems de lui donner audience, lui dit enfin, *cesse donc d'être roi.* Il la satisfit sur le champ, & fut désormais plus exact au premier dev ir de la royauté. Sa justice.

Tel étoit ce prince dont Démosthène parloit en termes si méprisans. » Où est, disoit-il, l'indignation que » vous faites éclater au sujet de Phi- » lippe, qui loin d'être grec, de tenir » aux Grecs par aucun endroit, loin » même d'avoir une origine illustre » parmi les barbares, est un misérable » macédonien, sorti d'un lieu d'où il » ne vint jamais un bon esclave*? « Mépris injuste que Démosthène témoignoit pour lui.

* IVe Philippique, *traduct. de d'Olivet.*

On reconnoît ici la vanité athénien
ne. Philippe se montroit bien supé
rieur, lorsque plaisantant sur l'usag
absurde d'élire chaque année dix gé
néraux, il disoit: *Je n'ai pu en tou*
ma vie trouver qu'un seul général, (Pa
ménion;) *mais les Athéniens en trouven*
à point nommé dix tous les ans.



CHAPITRE III.

Règne d'Alexandre, jusqu'à la bataille d'Arbelles.

POUR remplacer Philippe, il falloit un Alexandre. La jeunesse de ce dernier annonçoit de grandes choses. Les leçons de son père, jointes à celles d'Aristote*, avoient formé son génie à la politique, à la guerre, à la philosophie & aux lettres. Son goût pour l'Iliade d'Homère étoit le goût d'un héros. Sa passion pour la gloire étoit éclairée sur le genre de gloire qui lui convenoit; & ses amis lui demandant, s'il ne disputeroit pas le prix des jeux olympiques, dont Philippe avoit été trop jaloux, il répondit, qu'*il le feroit sans doute*,

Jeunesse d'Alexandre présage de grandes choses.

Sa passion pour la gloire.

* Il disoit être *redevable à l'un de vivre, & à l'autre de bien vivre.* Ce n'étoit pas reconnoître tout ce qu'il devoit à son père. Mais il étoit jaloux de la gloire de Philippe, & se souvenoit de son divorce avec Olympias.

s'il devoit avoir des rois pour antagonistes.

Son entretien avec des ambassadeurs de Perse.

Rien ne dévoila mieux son caractère & son ame, que la manière dont il entretint un jour des ambassadeurs du roi de Perse. Au lieu de les questionner sur les merveilles de la pompe asiatique, objet de la curiosité de tant d'hommes faits, il s'informa du chemin de la haute Asie, de la distance des lieux, des forces de la nation, de la nature du gouvernement, de la conduite du monarque. On raconte que les ambassadeurs tout étonnés se disoient entre eux : *Ce jeune prince est grand ; le nôtre est riche.* Les esprits pénétrans pouvoient à ces traits présager ses entreprises & sa grandeur.

Son ambition.

Il ne dissimuloit pas l'ambition dont il étoit dévoré. A la nouvelle de quelque action d'éclat ou de quelque exploit de Philippe : *Mon pere prendra tout*, disoit-il à ses amis, *& ne nous laissera rien à faire.* De pareils hommes sont ou la gloire ou le fléau du genre humain, selon qu'ils emploient bien ou mal leurs talens & leur pouvoir.

Lorſqu'Alexandre monta ſur le trône, âgé de vingt ans, tous les peuples ſoumis par ſon père crurent être libres. Les barbares prirent auſſitôt les armes. Démoſthène, plus expert dans l'art de convaincre, que dans celui de connoître les hommes, anima les Grecs à ſe réunir contre *un enfant, un imbécille*, (c'eſt ainſi qu'il l'appeloit,) dont la foibleſſe mettoit en danger ſon propre royaume. Les Macédoniens, effrayés de ces mouvemens, conſeilloient au jeune prince d'employer les voies d'inſinuation & de douceur. Il jugea devoir plutôt atterrer ſes ennemis par des coups d'éclat. Les Triballes, les Illyriens, les Thraces, les Gètes, & d'autres barbares, furent punis de leur audacieuſe imprudence. Le vainqueur fondit ſur la Grèce, après cet eſſai de fermeté & de courage.

Avant J. C. 336. On le m… priſe, & il rend redo… table.

Thèbes avoit maſſacré une partie de la garniſon macédonienne. Il ſe préſente devant ſes murs; il offre le pardon, pourvu qu'on lui livre les coupables; il défait les Thébains malheureuſement obſtinés, prend la ville, l'abandonne au pillage & la détruit;

Il dét… Thèbes.

mes. L'armée du roi étoit de trente-cinq mille seulement, mais excellentes troupes, sous les ordres de vieux capitaines. Il partit, sans autres fonds pour la guerre, que soixante & dix talens, avec des vivres pour un mois.

Témérité de cette entreprise.

Selon toutes les règles de la prudence, c'étoit une folle témérité que d'entreprendre ainsi la conquête de l'Asie. Un revers pouvoit causer la perte de la Macédoine. Mais Alexandre comptoit sur sa fortune, & sur la foiblesse du monarque dont il vouloit envahir le trône, sous prétexte de venger la Grèce tant de fois insultée par les Perses.

État de l'empire de Perse.

Depuis long-tems l'empire de Cyrus menaçoit ruine. Aux inconvéniens inséparables d'une excessive étendue, se joignoient tous les vices du gouvernement, l'esclavage des peuples & la dépravation des princes. Les satrapes, trop éloignés de la cour, étoient presque autant de rois indépendans. Une multitude de peuples, qui n'avoient de commun que la servitude, formoient un corps sans harmonie, toujours prêt à se dis-

ſoudre. Le grand-roi n'étoit qu'un deſpote amolli, dans une cour pleine de crimes, où les intrigues des femmes & des eunuques préparoient ſans ceſſe des révolutions, & devenoient les grandes affaires d'état.

Après la mort d'Artaxerxès Mnémon, Ochus, ſon fils & ſon ſucceſſeur, ſouillé du ſang de deux frères, avoit fait enterrer vive ſa ſœur Ocha, dont il avoit épouſé la fille. Sa fureur inſatiable s'étoit exercée ſur toutes les têtes les plus illuſtres. La Phénicie & l'Egypte ſe révoltèrent. Sidon fut brûlée par ſes propres citoyens ; l'Egypte vaincue eſſuya d'horribles barbaries : elle vit ſes dieux inſultés & ſes archives enlevées des temples. Bagoas, eunuque égyptien, devenu le confident & le miniſtre d'Ochus, vengea quelque tems après ſa patrie, par le meurtre de ce tyran. Il lui donna pour ſucceſſeur Arsès, un des fils du roi, & l'aſſaſſina bientôt.

Ochus, ...ran aſſaſſi...

A la place d'Arsès, il mit Darius-Codoman, prince de la maiſon royale, qu'il auroit de même aſſaſſiné, ſi Darius n'avoit prévenu ſon deſſein.

Darius-C...doman.

en le punissant à propos. Ce prince, avec de bonnes qualités, manquoit de politique & de courage. Ses fautes contribuèrent au succès du roi de Macédoine; mais il est de fatales circonstances, où les fautes paroissent inévitables même pour des hommes supérieurs.

Avant J. C. 334. Alexandre en Asie.

Bientôt Alexandre passe l'Hellespont. Arrivé en Phrygie, il honore le tombeau d'Achille; il témoigne envier le double bonheur de ce héros, d'avoir eu pendant sa vie un ami fidèle, & après sa mort un chantre admirable, un Homère. Plein de l'enthousiasme qu'inspire la gloire des grands hommes, il passe le Granique en présence de l'armée ennemie & la met en fuite. Cette action hasardeuse, outre qu'elle convenoit à l'impétuosité de son courage, lui parut nécessaire pour inspirer la terreur aux Perses. Il savoit que l'opinion décide souvent du succès, & que tout dépend quelquefois du premier pas.

Sages conseils de Memnon, qui ne sont point suivis par les Perses.

Si l'on s'étoit réglé sur l'avis de Memnon de Rhodes, le meilleur général de Darius, on auroit évité le combat; & en ruinant le pays, on

auroit affamé les Grecs, dont l'armée manquoit de provisions. Le satrape de Phrygie s'y opposa, pour épargner les terres de sa province. Sans lui, Alexandre échouoit infailliblement. A quoi tient le sort des empires! un conseil peut les perdre ou les sauver. Memnon conseilla ensuite à son maître de porter la guerre en Macédoine, pour obliger le vainqueur d'aller défendre ses propres états: projet d'autant plus judicieux, que Sparte, & d'autres peuples de la Grèce, desiroient la ruine du Macédonien. Darius l'approuva, & chargea de l'exécution Memnon lui-même. Mais ce général ayant péri au siège de Mitylène, sa mort fit abandonner le seul moyen qui restât d'éloigner l'orage.

Déjà l'Asie-mineure étoit soumise, quoique Memnon eût défendu en personne Milet & Halicarnasse. Alexandre avoit renvoyé la plus grande partie de la flotte, soit que la dépense en fût trop considérable, soit pour mettre ses soldats dans la nécessité de vaincre ou de périr. Ses rapides succès justifièrent cette

Alexandr prend Tar

hardiesse. Revenant de la Cappadoce vers Tarse, il franchit les défilés étroits de la Cilicie, que l'ennemi abandonna sans oser l'attendre, quoiqu'on pût l'y accabler à coups de pierres. Il s'empara de toutes les richesses de Tarse, avant qu'elles fussent consumées par le feu: les Perses commençoient à brûler la ville.

Sa maladie & sa force d'ame.

C'est-là qu'après s'être baigné, couvert de sueur, dans le Cydnus, il eut une maladie mortelle, dont son médecin Philippe le guérit. Parménion, un de ses principaux capitaines, trompé par des rapports infidèles, lui avoit écrit que ce médecin étoit corrompu, & devoit l'empoisonner. L'avis étoit faux, mais capable de l'agiter cruellement. Il montra la lettre à Philippe, & avala en même tems une potion qu'il lui présentoit. *La seule grace que je vous demande*, lui dit le médecin, *est de calmer votre esprit: votre guérison me justifiera.* Alexandre étoit perdu, s'il avoit eu l'ame moins ferme. La crainte ou la défiance l'auroit tué: son courage d'esprit le sauva.

Avant J. C 332.

Imprudence de Darius.

Darius s'avançoit imprudemment pour combattre. Au lieu d'attendre les Grecs, comme on le lui conseilloit, dans les vastes plaines d'Assyrie, où il auroit pu déployer contre eux toutes ses troupes, il entra en Cilicie par le pas d'Amanus, & s'engagea dans un défilé, où la plus grande partie de son armée ne pouvoit agir. Les despotes souffrent impatiemment tout conseil qui mortifie leur orgueil. Charidème, athénien réfugié en Perse, avoit été mis à mort pour en avoir donné un, qu'on auroit dû suivre.

Bataille d'Issus.

La bataille d'Issus confondit bientôt la présomption du grand-roi. Il apprit, à ses dépens, qu'une armée innombrable, mal disciplinée & plus mal conduite, n'est rien contre d'excellens soldats commandés par un héros. Trente mille Grecs, qu'il avoit à sa solde, pouvoient seuls disputer la victoire. Alexandre les enfonça, après avoir dissipé le reste. Darius montra du moins de la valeur, & ne prit la fuite qu'après avoir vu les chevaux de son char percés de coups. On fait mon-

ter ſa perte à cent dix mille hommes; mais Quinte-Curce réduit celle des Macédoniens à quatre cent cinquante.

Obſervations ſur les hiſtoriens d'Alexandre.

Nous devons obſerver ici combien cet auteur élégant eſt peu digne de foi. Ses deſcriptions & ſes harangues étudiées ſuffiroient pour inſpirer de la défiance; elles tiennent plus du roman que de l'hiſtoire. Outre ce défaut eſſentiel, on trouve dans ſon livre des erreurs palpables. En décrivant, par exemple, la marche pompeuſe de Darius, qu'on prendroit pour une fête, il fait paroître un char conſacré à Jupiter, & il orne le char du roi de ſtatues qui repréſentent les dieux; comme ſi les Perſes avoient connu Jupiter; comme s'ils n'avoient pas eu en horreur l'idolâtrie. Il eſt étrange que Rollin ait copié Quinte-Curce, dans un ſiècle éclairé par la critique, & dans un ouvrage deſtiné à de ſolides inſtructions.

Quinte-Curce peu croyable.

Arrien plus judicieux.

Parmi les contradictions fréquentes des hiſtoriens d'Alexandre, le bon-ſens d'Arrien devroit toujours prévaloir, quand on ne ſauroit pas d'ailleurs qu'il a écrit d'après Ptolémée

& Ariſtobule, capitaines d'Alexandre même. Il rapporte la viſite que fit le vainqueur aux princeſſes, ſes priſonnières ; la mépriſe de Syſigambis, en ſe jetant aux pieds d'Hépheſtion, qu'elle prit pour le roi de Macédoine, dont il étoit le favori ; les belles paroles de ce roi : *Non, ma mère, vous ne vous êtes point trompée ; car il eſt auſſi Alexandre.* Mais ſans aſſurer le fait, comme les autres hiſtoriens, il ſe contente de dire, » qu'il y a dans ce trait tant de » dignité, que nous devons, ſinon le » croire, du moins en ſouhaiter la » certitude. «

Arrien ne parle point d'Abdolonyme, qu'Alexandre tira de ſon jardin pour le faire roi de Sidon. Un fait ſi remarquable lui auroit-il pu échapper ? Son ſilence eſt une preuve négative, d'autant plus forte, que les auteurs qui en parlent ſe contrediſent entre eux. Les paroles que Quinte-Curce met dans la bouche d'Abdolonyme, n'en ſont pas moins inſtructives. Alexandre lui demandant avec quelle patience il a ſupporté la misère ; *Plaiſe aux dieux*,

Aventure d'Abdolonyme, probablement fabuleuſe.

répond-il, *que je puisse soutenir la royauté avec la même force ! Ces mains ont fourni à tous mes desirs : sans rien avoir, rien ne m'a manqué.*

Trésors de Darius, pris à Damas.

Je reviens à la suite de l'histoire, dont il falloit s'écarter quelques momens pour éviter les écueils où nous exposent d'infidèles historiens. Alexandre, après la bataille d'Issus, passe en Syrie. Parménion s'empare de Damas, où les trésors de Darius étoient renfermés. On raconte qu'il s'y trouva de quoi charger de butin sept mille bêtes de somme; qu'il y avoit trois cent vingt-neuf concubines du roi de Perse, & quatre cent quatre-vingt-douze officiers destinés à son luxe & à ses plaisirs : équipage de guerre, qui seul pouvoit annoncer une défaite. Darius écrivit au vainqueur avec fierté, pour lui redemander sa mère, sa femme & ses enfans, & pour l'exhorter à finir une guerre injuste. La réponse, fort différente dans Arrien & dans Quinte-Curce, respire l'orgueil de la victoire : Alexandre y parle en souverain de l'Asie, & veut être reconnu pour tel.

Il

Il auroit dû poursuivre l'ennemi, sans lui donner le tems de respirer. Au lieu de prendre ce parti, il marche vers Tyr; il demande à y entrer pour faire un sacrifice à Hercule. Les Tyriens soupçonneux lui ferment leurs portes; la colère lui inspire le dessein de les forcer. D'autres raisons l'invitoient à cette grande entreprise. Il vouloit se rendre maître de la mer, soit pour conquérir l'Egypte, soit pour contenir les Grecs, dont il avoit sujet de se défier; car on avoit trouvé à Damas des ambassadeurs de Sparte, d'Athènes & de Thèbes, chargés d'une négociation avec les Perses. Ce conquérant leur donnoit alors plus d'inquiétude que le grand-roi.

Alexandre marche vers Tyr, au lieu de poursuivre Darius.

La nouvelle Tyr, bâtie dans une île vis-à-vis de l'ancienne, paroissoit imprenable sans flotte. Alexandre, qu'aucun obstacle ne rebutoit, entreprend de joindre l'île au continent par une chaussée. Des travaux infinis avancent l'ouvrage; mais les Tyriens & les flots le détruisent. On recommence avec ardeur. Les Sidoniens & d'autres peuples, qu'Alexandre avoit traités favorablement, lui procurent

Siège & prise de Tyr.

enfin des vaisseaux. Il presse le siège. Toutes sortes de machines de guerre sont employées de part & d'autre. Assiégeans & assiégés signalent également leur habileté & leur courage. Après sept mois de résistance, la ville fut prise d'assaut. Environ huit mille Tyriens furent égorgés ; les prisonniers au nombre de trente mille furent vendus, & le conquérant fit son sacrifice à Hercule sur les ruines de Tyr.

Récit de Josèphe sur le voyage d'Alexandre à Jérusalem.

Selon Josèphe, l'historien des Juifs, il marcha ensuite à Jérusalem, résolu de la traiter de même ; parce qu'elle lui avoit refusé des vivres, sous prétexte du serment qu'on avoit prêté au roi de Perse. Le grand-prêtre Jaddus s'avança vers lui en habits pontificaux. Alexandre, frappé à sa vue, se prosterna pour adorer le nom de dieu, qu'il portoit écrit sur une lame d'or ; il assura que ce même pontife lui étoit autrefois apparu en songe, & lui avoit promis la conquête de l'Asie. Un fait si merveilleux devroit être confirmé par quelque autre témoignage. L'écriture n'en parle point, non plus que les historiens profânes,

qui cependant ont débité bien d'autres prodiges.

La ville de Gaza, vaillamment défendue par Bétis, ayant ſuccombé ſous les efforts d'Alexandre, il y donna un ſpectacle de barbarie, qui ſuppoſe des mœurs étrangement dénaturées par la fortune. Dix mille hommes paſſés au fil de l'épée, tout le reſte vendu, même les femmes & les enfans; le brave Bétis attaché par les talons à un char, & traîné autour de la ville juſqu'à ce qu'il expire dans ce tourment : voilà les atrocités dont le vainqueur ſouille ſon triomphe, en ſe glorifiant d'imiter Achille.

Priſe de Gaza.

Après cette expédition, il paſſa en Egypte, & y fut reçu avec joie. Les Perſes s'y étoient rendus odieux, ſurtout en mépriſant la religion du pays. Il permit aux Egyptiens de vivre ſelon leurs coutumes & leurs lois : c'étoit le moyen de leur faire aimer ſon empire.

Alexandre en Egypte.

Une folle vanité le conduiſit au temple de Jupiter Ammon, à travers des ſables brûlans, où cinquante mille hommes de l'armée de Cambyſe

Il va au temple de Jupiter Ammon.

avoient été ensevelis. Tous les historiens assurent qu'il s'en tira par une espèce de miracle. Il voulut, dit-on, être reconnu pour fils de Jupiter ; l'oracle lui en donna le titre ; car qui pouvoit lui résister ? Mais sa mère Olympias lui écrivit en plaisantant, de ne la point brouiller avec Junon.

Alexandrie, bâtie par son ordre.

Il fonda en Egypte la ville d'Alexandrie, qui devint célèbre de jour en jour ; entreprise digne d'un grand homme, & plus glorieuse sans doute que la sacrilège flatterie du prêtre de Jupiter.

CHAPITRE IV.

Bataille d'Arbelles. — Fin du règne d'Alexandre. — Mort de ce prince.

LA fortune est un poison terrible pour les ames : on en vit d'étranges effets dans un héros, qui sembloit destiné à faire l'admiration de l'univers. Darius, par une seconde ambassade, avoit offert à Alexandre dix mille talens, sa fille en mariage, avec tous les pays situés entre l'Euphrate & l'Hellespont. La sagesse ne permettoit pas de balancer. Parménion dit qu'il accepteroit ces offres s'il étoit Alexandre. *Et moi aussi*, répliqua le roi, *si j'étois Parménion*. Il les rejeta avec dédain ; voulant tout avoir, & s'exposant ainsi à tout perdre. Quinte-Curce lui fait dire que *le monde ne peut souffrir deux soleils, ni deux maîtres*. Mais ce sont les paroles d'un déclamateur, qui enfle tout pour briller.

Alexandre rejète les offres de Darius.

Darius eut le tems de rassembler sept ou huit cent mille hommes. Alexandre, toujours accompagné de

Avant J. 331. Bataille d'Arbelles.

la fortune, passa l'Euphrate & le Tigre sans obstacle, & se présenta devant l'ennemi. Il mettoit sa confiance en la valeur de ses troupes. Le conseil que lui donna Parménion, d'attaquer pendant la nuit, lui auroit fait perdre cet avantage. Il répondit avec autant de prudence que de grandeur d'ame, qu'il ne lui convenoit pas de dérober la victoire. La fameuse bataille d'Arbelles mit le comble à ses succès. L'aîle gauche que commandoit Parménion fut en danger; la cavalerie de Darius pilloit déjà le camp: Alexandre, vainqueur de l'autre côté, envoya ordre à Parménion de ne point s'inquiéter du bagage, & de ne penser qu'à vaincre. Cet ordre produisit le meilleur effet; bientôt la victoire fut complète. Arrien compte près de trois cent mille morts de l'armée ennemie, & moins de douze cents dans celle des Macédoniens. Parmi une infinité d'hommes, Darius avoit très-peu de soldats. Ce fut la cause de ses malheurs. Le courage ne lui manqua point dans l'action; mais il fut entraîné par la fuite de l'armée.

On ne peut refuser des louanges, non plus que de la pitié, à ce prince malheureux, victime de l'ambition d'autrui, généreux, pacifique, & réduit au sort que méritent les tyrans. Après avoir passé une rivière en fuyant, il refuse d'en rompre le pont, & de conserver sa vie aux dépens de celle de ses sujets, qu'il laisseroit exposés au fer des ennemis. Trahi ensuite par Bessus, un de ses satrapes, il refuse de confier la garde de sa personne aux Grecs qui lui étoient attachés, de peur de déshonorer les Perses. Toujours poursuivi par Alexandre, assassiné par Bessus, il meurt, en chargeant un Macédonien, (s'il faut en croire Plutarque,) de remercier son ennemi des bontés qu'il avoit eues pour sa mère, sa femme & ses enfans.

Mort de Darius.

Qualités de ce prince.

Babylone, Suse, Persépolis, Ecbatane, étoient déjà entre les mains du conquérant. Les richesses immenses qu'il y trouva corrompirent bientôt ses troupes; & l'incendie du palais de Xerxès, à Persépolis, doit être regardé comme un prélude des excès où il alloit se plonger lui-même. Arrien

Les Macédoniens corrompus par les conquêtes.

ne dit mot de la courtisane Thaïs, qui, selon d'autres écrivains, lui inspira cette barbarie dans une partie de débauche, pour venger la Grèce des maux que les Perses lui avoient causés.

Excès d'Alexandre. A peine désormais trouvera-t-on quelques vestiges des sentimens vertueux, dont il avoit donné tant de preuves. La débauche, la cruauté, l'ingratitude, ternissent toute sa gloire. Il passe les jours & les nuits dans les festins, lui qu'on avoit vu auparavant ne vouloir d'autres cuisiniers que l'exercice & la sobriété. Il affecte le luxe, les ornemens de ces rois de Perse, si méprisables à ses yeux. Il dédaigne l'habillement & les mœurs des braves Macédoniens, instrumens de ses victoires. Il veut se faire adorer, & il s'expose aux murmures & à la révolte.

Conspiration dans le camp. Une conspiration se trame dans son camp. Philotas, fils de Parménion, en est averti, & néglige d'en parler, parce qu'il la croit fausse: Philotas est livré au supplice comme un traître.

Mort de Parménion & de son fils. Son véritable crime étoit d'avoir blessé l'orgueil du roi par une fierté

imprudente. L'illustre Parménion, si estimé de Philippe, & sans lequel Alexandre n'avoit rien exécuté de considérable, est assassiné par l'ordre du roi, apparemment de peur qu'il ne venge son fils. Telle étoit cependant l'admiration des soldats pour Alexandre, qu'il désarmoit d'une parole les séditieux.

Il pousse ses conquêtes dans la Bactriane & dans la Sogdiane. Bessus y avoit pris le titre de roi : il est puni de ses crimes. Les Scythes sont battus, malgré leur réputation d'invincibles. Je supprime une infinité de détails, en observant que les fleurs, dont Quinte-Curce les a chargés, dégradent la dignité de l'histoire. Il raconte que Thalestris, reine des Amazones, fit un long voyage par le desir de connoître le conquérant, & d'avoir de sa postérité; se croyant digne, lui dit-elle, de lui donner des héritiers. L'existence des Amazones est plus que douteuse, & le récit de l'historien n'est qu'une fable.

Nouveaux exploits.

Fable Amazones.

Ce qui nous intéresse davantage, ce qui est une grande leçon pour tous

Meurtre Clitus.

les hommes, c'eſt l'affreux ſpectacle que préſente le meurtre de Clitus. Ce vieux officier, chéri du roi qu'il avoit ſauvé dans un combat, conſervoit la fière liberté des anciennes mœurs. Un feſtin, où il la pouſſa trop loin, fut l'occaſion de ſa mort. Alexandre dans la chaleur du vin, s'étant mis à vanter ſes exploits, & à déprimer ceux de Philippe ſon père, Clitus s'oublia juſqu'à l'offenſer par des traits d'indignation & de mépris. L'orgueilleux monarque le tue d'un coup de javeline. Les remords, le déſeſpoir ſuivent de près cette action; mais les courtiſans viennent à bout de les diſſiper. On décida, par un décret, que le meurtre de Clitus étoit un acte de juſtice; & dès-lors la liberté fut preſque anéantie dans tous les cœurs.

Calliſthène puni pour avoir dit la vérité.

Les Macédoniens cependant ne s'abaiſſoient pas, comme d'autres Grecs rempans, juſqu'à proſtituer au roi les honneurs divins. Un courtiſan leur ayant propoſé de le faire, Calliſthène, philoſophe courageux & inflexible, le réfuta par un diſ-

cours plein de vérité, dans lequel Alexandre ne trouva qu'un esprit de révolte. Callisthène éprouva bientôt sa vengeance. On le supposa complice d'une conspiration, dont l'auteur, Hermolaüs, avoit eu des liaisons avec lui. On le jeta dans un cachot sans aucune preuve, & il mourut pour ce crime imaginaire, laissant au roi la honte éternelle d'une injustice méditée.

Avant J. C. 327.

Ambition excessive d'Alexandre.

Si Alexandre avoit eu la politique & la prudence de son père, il auroit cherché moins à étendre ses conquêtes qu'à les affermir, & n'auroit embrassé que ce qui peut être retenu par la force humaine. Mais plus la fortune le favorisoit, plus il se livra au délire de l'orgueil. Les bornes de la monarchie de Cyrus lui parurent trop étroites : il s'imagina devoir marcher sur les pas d'Hercule & de Bacchus ; il entreprit de subjuguer l'Inde. Nous ne le suivrons point dans sa marche. Les dangers qu'il essuya, ajouteroient peu de chose à l'idée que nous avons prise de sa valeur. Taxile, un des rois du pays, vint le trouver de lui-même, & lui tint, selon Plu-

Il veut conquerir l'Inde.

tarque, ce discours très-singulier :

Discours de Taxile.

» Qu'avons-nous besoin de nous battre, Alexandre, si vous ne prétendez pas nous ravir notre eau & notre nourriture, les seules choses pour lesquelles des hommes sensés doivent en venir aux armes? Quant à ce qu'on nomme richesses, si j'en ai plus que vous, je suis prêt à vous en faire part : si j'en ai moins, je consens à vous avoir obligation. « Alexandre reçut ses présens, le combla de largesses, & lui accorda son amitié.

Porus, vaincu.

Mais Porus, autre roi indien, plus fier & plus courageux, se disposoit à repousser le conquérant. Celui-ci passe l'Indus, arrive au bord de l'Hydaspe, au-delà duquel l'attendoit Porus avec une nombreuse armée. Il trompe l'ennemi par un stratagême ; il traverse heureusement ce grand fleuve ; il défait les Indiens, malgré leurs éléphans & le courage de leur roi. Vainqueur, il ordonne d'épargner ce prince, qui se défendoit en héros. On le lui amène ; il lui demande comment il veut être traité? *en roi*, répond Porus. *J'y consens pour l'amour de*

moi-même, réplique Alexandre. Il tint parole, & y gagna un fidèle allié.

Alexan[dre] obligé de [re]venir, [voit] l'Océan.

Après des fatigues & des exploits incroyables, obligé de revenir sur ses pas, les troupes refusant de le suivre dans ces pays inconnus, il s'embarqua sur l'Indus pour voir l'Océan. Le flux & le reflux épouvanta les pilotes, qui ignoroient ce phénomène. Il visita deux petites îles, afin de pouvoir se vanter d'une expédition inouie. C'est tout ce qu'il remporta de cette entreprise sur l'Inde.

Réflexi[on] sur ses [con]quêtes.

S'il est vrai, comme on le dit, qu'Alexandre s'écria en passant l'Hydaspe : *O Athéniens, croiriez-vous que je m'exposasse à tant de périls pour mériter vos louanges?* s'il désiroit de se survivre quelque tems à lui-même, pour être témoin de l'impression que feroit la lecture de son histoire ; la raison devoit lui apprendre à s'immortaliser par d'utiles monumens, & à préférer une gloire solide au vain bruit d'une renommée, qui éternise le blâme comme les éloges. Erostrate avoit brûlé le temple d'Ephèse, pour rendre son nom immortel : un con-

quérant destructeur n'étoit-il pas un autre Erostrate ?

Ce qu'il fit
u Perse à
on retour.

De retour en Perse, il s'efforça de remédier aux désordres, que son absence avoit occasionnés. Il punit des gouverneurs corrompus ; il réprima des séditions de troupes : il épousa deux princesses du sang royal ; & pour unir les deux peuples, il engagea les Macédoniens à de semblables alliances. On le vit descendre encore jusqu'à l'Océan par le fleuve Eulée ; il forma de nouveaux projets de conquêtes, entreprit de nouvelles courses ; mais il touchoit au terme fatal. La mort d'Héphestion son favori *, causée par un excès de vin, ne l'avoit pas rendu plus tempérant & plus sage : il mourut de la même manière, à Babylone, âgé de trente-trois ans. On dit que ses capitaines lui demandant à

vant J. C.
323.
Sa mort.

* *Héphestion aime Alexandre*, disoit ce prince ; *& Cratère aime le roi.* Cratère étoit un courtisan vertueux, qui conserva les mœurs macédoniennes, & qui avoit à cœur la véritable gloire de son maître. Aussi l'employoit-on à traiter avec les Macédoniens, tandis qu'Héphestion traitoit avec les Perses.

qui il laissoit l'empire, il répondit, *au plus digne*; & ajouta qu'il prévoyoit qu'on lui feroit de sanglantes funérailles. Tant de conquêtes n'aboutirent, en effet, qu'à des guerres civiles, & qu'au déchirement inévitable d'un empire, beaucoup trop vaste pour rester entre les mains d'un seul homme.

Faux b[ruits] de poiso[n]

Les bruits de poison, répandus quelques années après la mort d'Alexandre, étoient, comme l'observe Plutarque, des fictions de gens qui s'imaginoient devoir ajuster *un dénouement tragique à ce grand drame*. Sa maladie avoit duré trente jours; le journal en existoit. Le même auteur observe qu'il étoit entré à Babylone, en bravant les prédictions sinistres des Chaldéens; & que, néanmoins, les terreurs de la superstition le saisirent dans la maladie, au point que le palais fut bientôt rempli de prêtres & de devins. Tant les esprits forts sont quelquefois abattus par le danger.

Foiblesse [su]perstitieu[se]

Les passi[ons] avoient c[or]rompu A[le]xandre.

Alexandre est une grande leçon pour les hommes & pour les rois. Ils y voient tout ce que peut l'ivresse

de la fortune sur une ame généreuse, magnanime, qui auroit servi de modèle aux héros, si le vice ne l'avoit pas infectée. Ce passage rapide du bien au mal, de la sagesse à la folie, de la modération à la fureur, de la gloire à l'opprobre, fera trembler l'homme raisonnable, au bord de l'abîme que creusent les passions. Le héros macédonien méritoit en partie la réponse de ce pirate, auquel il demanda quel droit il avoit d'infester les mers: *le même que toi d'infester le monde. Mais on m'appelle brigand, parce que je le fais avec un petit navire; & l'on te nomme conquérant, parce que tu le fais avec une flotte.*

loge de ce ince, par onresquieu.

Je ne dois pas dissimuler que le célèbre Montesquieu est le panégyriste d'Alexandre. » S'il est vrai, dit-il, » que la victoire lui donna tout, il » fit aussi tout pour se procurer la » victoire. Dans le commencement » de son entreprise, il mit peu de » chose au hasard: quand la fortune » le mit au-dessus des événemens, la » témérité fut quelquefois un de ses » moyens.... Il résista à ceux qui » vouloient qu'il traitât les Grecs

» comme maîtres, & les Perses comme
» esclaves : il ne songea qu'à unir les
» deux nations, & à faire perdre les
» distinctions du peuple conquérant
» & du peuple vaincu . . . . il prit les
» mœurs des Perses, pour ne pas déso-
» ler les Perses en leur faisant prendre
» les mœurs des Grecs . . . . . Il sem-
» bloit qu'il n'eût conquis que pour
» être le monarque particulier de cha-
» que nation, & le premier citoyen
» de chaque ville . . . . . Sa main se fer-
» moit pour les dépenses privées ;
» elle s'ouvroit pour les dépenses
» publiques. Falloit-il régler sa mai-
» son ? c'étoit un Macédonien. Fal-
» loit-il payer les dettes de ses sol-
» dats, faire part de sa conquête
» aux Grecs, faire la fortune de
» chaque homme de son armée ? il
» étoit Alexandre. Il fit deux mau-
» vaises actions : il brûla Persépolis,
» & tua Clitus. Il les rendit célèbres
» par son repentir, de sorte qu'on
» oublia ses actions criminelles, pour
» se souvenir de son respect pour la
» vertu *. «

* Esprit des Lois, *liv.* 10, *chap.* 14.

Il mérite plus de blâme que d'éloges.

Quelque imposant que soit le nom de Montesquieu, la plupart de ces idées paroissent plus ingénieuses que solides. Le génie d'Alexandre étoit vaste sans doute; mais la fougue de son ambition étoit peu capable d'un systême de prudence. Il réussit toujours; mais il eut souvent besoin d'un bonheur qu'on ne peut se promettre sans témérité. Il subjugua les Perses, que le despotisme de leurs rois avoit préparés à un autre joug; mais il lassa la patience des Macédoniens, malgré l'enthousiasme que leur inspiroit ses victoires. La fondation de plusieurs villes en différens pays, surtout d'Alexandrie en Egypte, prouve qu'il avoit de grandes vues; mais ces villes, dit M. l'abbé de Mably, » il ne » les regardoit que comme les tro» phées que les Grecs avoient cou» tume d'élever dans les lieux où ils » avoient gagné une bataille. « Sa continence, son respect pour la famille de Darius, lui font beaucoup d'honneur; mais peut-on douter que la suite de sa vie n'ait terni entièrement l'éclat de ces premières vertus? Enfin, s'il méditoit de porter

la guerre en Afrique, en Sicile, en Espagne, après avoir conquis l'Inde jusques près du Gange; n'est-ce pas une preuve qu'il ne connut point les bornes où doivent se renfermer les entreprises humaines?

Estimons les choses par leur utilité réelle. Louons Alexandre d'avoir voulu dessécher les marais de la Babylonie, & creuser à Babylone un bassin pour une flotte nombreuse; louons ses projets de marine & de commerce; mais avouons qu'il fit beaucoup plus de mal que de bien, non-seulement aux peuples vaincus, mais à ses propres sujets qu'il laissa en proie à la discorde. Son empire fut bientôt divisé, sa famille dépouillée & éteinte: il sembla n'avoir travaillé que pour la fortune de ses généraux.

Il fit plus de mal que de bien.

Tandis qu'il parcouroit l'Inde, des Brachmanes, dit-on, le voyant passer à la tête de son armée, frappèrent tous la terre du pied. Il voulut savoir la raison de ce mouvement, concerté sans doute entre eux. Ils lui firent entendre que

Leçon qu'il reçut des Brachmanes.

chaque homme ne possédoit de la terre que ce qu'il en pouvoit occuper; que sa nature n'étoit pas différente des autres, quoique l'ambition le transportât aux extrémités du monde, pour faire du mal à autrui & à lui-même; qu'enfin il mourroit & n'auroit plus que l'espace nécessaire à sa sépulture. Il prit en bonne part cette leçon de philosophie; mais toutes les moralités sur le néant des grandeurs humaines, échouent contre la force des passions: l'ambitieux poursuivra toujours sa chimère, tant que ses desirs lui en feront une réalité.

Projet de tailler en statue le mont Athos.

On raconte que Stasicrate, ou Dinocrate, son architecte, lui proposa un jour de tailler le mont Athos en statue, qui le représenteroit tenant de la main droite une ville, où il y auroit dix mille habitans; & versant, de la gauche, une rivière dans la mer. Alexandre répondit que c'étoit bien assez d'un prince dont le mont Athos éternisât la folie. (Il parloit de Xerxès.) L'idée gigantesque de l'artiste semble néanmoins répondre aux projets immenses du con-

quérant. Selon quelques écrivains, il approuva l'idée, & n'y renonça que par la difficulté de fournir des subsistances à la ville.



CHAPITRE V.

Troubles à Athènes. — Fin de Démosthène & de Phocion: — Démétrius de Phalère.

Ligue du Péloponnèse contre les Macédoniens.

PENDANT les conquêtes d'Alexandre, la Grèce, quoique dans une espèce de léthargie, se donna quelques mouvemens pour la liberté. Sparte souleva le Péloponnèse; mais Antipater, qui commandoit en Macédoine, étouffa cette ligue par une grande victoire, & ôta aux alliés toute espérance de secouer le joug.

Harpale veut corrompre les Athéniens.

Quelques années après, Harpale gouverneur de Babylone, craignant qu'Alexandre, au retour de l'expédition de l'Inde, ne le punît de ses injustices & de ses concussions, passa la mer avec cinq mille talens, se retira d'abord à Athènes, & y employa ses trésors à gagner les orateurs, dont l'ame vénale n'avoit plus guère pour mobile que l'intérêt. Il trouva Phocion incorruptible.

Ce grand homme, au sein de la pauvreté, faisant lui-même dans sa maison, avec sa femme, les fonctions ordinaires des domestiques, avoit déjà refusé cent talens d'Alexandre. *Il vous chérit comme le seul homme de bien*, lui disoient les envoyés du monarque. *Qu'il me laisse donc être tel & le paroître*, répondit Phocion; plus riche, selon la pensée du judicieux Plutarque, en pouvant se passer d'une telle somme, que le prince qui la lui donnoit. Phocion incorruptible.

Démosthène, dont l'ame foible & mercenaire dégradoit les talens, ne résista point à l'argent d'Harpale. Sa prévarication indigna le peuple; l'aréopage le condamna. Mis en prison pour le payement de l'amende, il s'évada, & fit paroître dans son exil une pusillanimité méprisable. Les Athéniens chassèrent Harpale, lorsqu'Alexandre se préparoit à venir en personne les châtier. Démosthène corrompu.

Athènes conservoit encore, malgré son abaissement, l'inquiétude, la pétulance & la fougue qui lui avoient attiré tant de malheurs. Elle vouloit toujours être libre, sans avoir la vertu Avant J. C. 323. Conduite folle des Athéniens après la mort d'Alexandre.

ni le courage que demande la liberté. Il ne falloit qu'un transport de passion, pour lui faire prendre les armes, & qu'un revers, pour l'accabler de terreur. L'imprudence de ses démarches devoit achever sa ruine. Au premier bruit qu'Alexandre est mort, les Athéniens font éclater leur joie, ils se croient affranchis du joug de la Macédoine, ils ne respirent que la guerre & la vengeance. Les harangueurs soufflent sans cesse le feu. Le sage Phocion s'efforce en vain d'arrêter la violence de l'incendie. Il a beau dire: *Si Alexandre est mort aujourd'hui, il le sera demain, & encore après demain; nous avons le tems de délibérer avec prudence.* On ne l'écoute point, on députe à tous les peuples de la Grèce pour les engager à faire une ligue. Démosthène, encore exilé, se met en campagne, & soulève le Péloponnèse; on le rappelle glorieusement de son exil, on le comble d'honneurs, on lève l'étendard de la guerre.

Phocion ne peut les détourner de la guerre.

Il ne restoit à Antipater qu'environ treize mille combattans, tant la Macédoine

Antipater les subjugue.

Macédoine étoit épuisée par les recrues qu'en avoit tirées Alexandre. Il s'avança néanmoins contre les Grecs. Il fut battu, & se renferma dans la ville de Lamia en Thessalie *, attendant que les généraux d'Asie vinssent à son secours. Léonatus, qui arriva le premier, fut tué dans une bataille. Le général athénien, Léosthène, étoit triomphant. On railloit Phocion; on lui demandoit s'il ne voudroit pas avoir exécuté de si belles entreprises? *Oui*, répondit-il, *& avoir conseillé le contraire*. Il prévoyoit les suites d'une confiance présomptueuse; il disoit, *quand cesserons-nous de vaincre?* En effet, ces commencemens de bonheur ne servirent qu'à émousser la discipline. Cratère se joignit à Antipater. Un échec atterra les alliés; ils abandonnèrent les Athéniens, pour traiter séparément. Bientôt Athènes reçut la loi. Antipater y abolit la démocratie, rétablit le gouvernement aristocratique, mit garnison dans le port de

* C'est de là que vient le nom de guerre *Lamiaque*.

Munychia, & exigea tous les frais de la guerre.

Mort de Démosthène.

Démosthène, qui lui devoit être livré, avoit pris la fuite ; & il s'empoisonna par la crainte de tomber entre ses mains. Cet orateur avoit vaincu la nature, pour acquérir la perfection de l'éloquence. Il gouverna longtems sa patrie par le talent de la parole ; mais l'enthousiasme funeste qu'il y alluma, peut-il être mis en parallèle avec la prudente politique de Phocion ? & quand Rollin lui attribue *une sagacité merveilleuse qui lui montroit les événemens futurs & éloignés, comme s'ils eussent été présens ;* ne diroit-on pas que la défaite de Philippe & d'Alexandre avoit vérifié ses prédictions ? Les Athéniens lui érigèrent une statue avec cette inscription : *Démosthène, si tu avois eu autant de force que de jugement, jamais le Mars macédonien n'auroit dominé la Grèce.* Ils auroient mieux fait d'y mettre, *si tu avois eu autant de jugement que de génie & d'éloquence.*

La précipitation funeste aux Grecs.

Trop de précipitation fit le malheur de cette république. C'étoit une

folie de s'attirer sur les bras les généraux d'Alexandre, encore unis, & accoutumés à la victoire. En attendant que la discorde les eût armés les uns contre les autres, on auroit trouvé l'occasion de combattre avec avantage ; la Grèce, liguée contre des ennemis qui travailloient à s'entredétruire, auroit pu recouvrer son indépendance. Elle se trouva sans force, quand le moment d'agir arriva.

L'empire d'Alexandre devint un vaste théâtre de guerre & de révolutions. Aridée, son frère naturel, avoit été reconnu pour son successeur, conjointement avec un fils qui venoit de naître à Roxane une des femmes du conquérant. Le premier étoit incapable de soutenir la couronne ; & l'ambition ne pouvoit pas respecter les droits d'un enfant. Perdiccas, chargé de l'anneau royal & de la régence, excita la jalousie des autres capitaines, auparavant ses égaux, tous occupés de leurs projets de grandeur. Chacun, dans son gouvernement, vouloit devenir maître absolu ; chacun pouvoit se former

Divisions entre les capitaines d'Alexandre.

Perdiccas, régent ; ensuite Antipater.

un état. Antigone, gouverneur de la Lycie, de la Pamphylie & de la grande Phrygie, plus ambitieux que les autres, fut le premier à remuer contre Perdiccas. Il engagea dans son parti Antipater, Cratère, & Ptolémée, gouverneur d'Egypte. La guerre s'alluma. Perdiccas fut aſſaſſiné en Egypte par ſes propres officiers. L'habile Ptolémée refuſa la régence, qui l'auroit expoſé à l'envie ſans lui donner du pouvoir ; elle paſſa entre les mains d'Antipater, dont la mort excita de nouveaux orages.

Polyſperchon, nouveau régent, s'efforce de gagner les Grecs.

Caſſandre fils d'Antipater, général de la cavalerie, furieux de ce que ſon pere en mourant lui avoit préféré Polyſperchon, & l'avoit ſeulement aſſocié à cet ancien capitaine ; voulant s'emparer par force d'une autorité qu'il regardoit injuſtement comme ſon patrimoine, forma un parti avec Ptolémée, Antigone & Séleucus. Polyſperchon crut s'attacher les Grecs, en rappelant par un décret tous les exilés, en ordonnant que les villes repriſſent leur ancien gouvernement, & en rétabliſſant la

démocratie dans Athènes. Ce décret réveilla l'inquiétude des Athéniens. Ils mirent le comble à leurs anciennes injustices.

Tout devoit rendre Phocion aussi cher que respectable : sa vertu, sa vieillesse, sa gloire, ses services. Mais il étoit partisan de l'aristocratie, qui seule pouvoit mettre un frein à la rage populaire. Il n'en falloit pas tant pour lui supposer des crimes. Les déclamateurs se déchaînent. On le soupçonne, on lui ôte le commandement de l'armée, on l'accuse de trahison, on le condamne dans une assemblée tumultueuse. Interrogé, selon la coutume, de quelle peine il se juge digne, il demande la mort, pourvu qu'on épargne d'autres accusés, suspects & innocens comme lui. Tous sont condamnés à la cigue. Avant que de la boire, le seul ordre que Phocion donne pour son fils, c'est d'oublier l'injustice des Athéniens. Telle fut la fin d'un héros philosophe, qui réunissoit au plus haut degré la politique, la science de la guerre, le courage & la vertu ; qui, jusqu'à l'âge de plus de quatre-vingts ans, avoit

Phocion justement [sic: injustement] accusé.

Sa mort

servi sa patrie dans les armées & dans les conseils ; & qui, égalant Socrate en sagesse, le surpassoit par l'importance des fonctions publiques.

Traits de probité de Phocion.

Citons encore deux traits de sa probité, puisque le mérite de l'histoire consiste surtout à proposer de grands modèles. Son gendre Chariclès ayant été appelé en justice, pour avoir reçu des sommes d'Harpale, il refusa de solliciter en sa faveur : *Je t'ai fait mon gendre*, lui dit-il, *mais pour les choses honnêtes*. Antipater qui l'aimoit & le respectoit, lui faisoit un jour quelque demande peu juste ; il lui répondit courageusement : *Antipater ne peut avoir en moi un ami & un flatteur*. Les Athéniens érigèrent une statue à Phocion. Ces statues leur reprochoient sans cesse leurs attentats contre la vertu, & ne les corrigeoient point.

Avant J. C. 317. Cassandre impose la loi aux Athéniens.

Pendant qu'ils se livrent ainsi aux dissensions intestines, sans rien prévoir, sans mettre ordre à rien, Cassandre s'empare du port de Pirée, & leur impose des conditions de paix. Il met garnison dans la cita-

delle ; il rétablit l'ariſtocratie ; il fait élire un citoyen pour préſider au gouvernement. On choiſit Démétrius de Phalère, diſciple de Théophraſte, génie cultivé par les ſciences. Sa probité & ſes lumières concoururent également au bien public. Il gouverna dix ans avec autant de modération que de juſtice, s'inſinuant dans l'eſprit du peuple ſans le flatter, & réformant les abus ſans l'aigrir. Il diſoit que *le diſcours a autant de force dans le gouvernement, que les armes dans la guerre.* Les finances furent augmentées, la ville fut ornée d'édifices, pour l'avantage des citoyens ; car Démétrius n'approuvoit point les dépenſes faſtueuſes de Periclès : il cherchoit l'utile en tout ; il réprima le luxe, qui ne ſervoit qu'à la vanité & à la molleſſe.

Sage gouvernement de Démétrius de Phalère.

Son attention ſe tourna ſur les mœurs, parce que le bonheur de la ſociété en dépend. Il vouloit que les jeunes gens fuſſent formés à la vertu, plus qu'à toute autre eſpèce de mérite ; qu'ils reſpectaſſent leurs parens dans la maiſon, & qu'ils ſe reſpectaſ-

Son attention à réformer les mœurs.

ſent eux-mêmes étant ſeuls. Contenus par l'autorité paternelle, dominés par ces ſentimens d'honneur, qui ne permettent pas de faire en ſecret ce dont on rougiroit en public, ils ſeroient devenus dignes de leurs ancêtres, ſi la légiſlation pouvoit extirper en peu de tems les vices d'une nation corrompue.

Avant J. C. 306.

Démétrius Poliorcète rétablit la démocratie à Athènes.

Mais tout changea bientôt de face. Démétrius Poliorcète, fils d'Antigone, ſe préſenta quelques années après au port d'Athènes, annonçant que ſon pere l'envoyoit délivrer les Athéniens, & leur rendre la démocratie. On le reçut avec tranſport ; on lui prodigua les flatteries, juſqu'au titre de *dieu ſauveur*. Démétrius de Phalère devint l'objet de la haine, comme s'il eût été un traître ou un tyran.

Démétrius de Phalère eſt traité indignement.

On lui faiſoit un crime d'avoir ſouffert garniſon macédonienne dans la citadelle pendant dix ans. C'étoit auſſi le crime de Phocion. L'un & l'autre avoient cédé à la force ; jugeant d'ailleurs ce frein néceſſaire pour arrêter la fougue du peuple. Les ſtatues de Démétrius de Phalère furent renverſées. Les hiſtoriens rap-

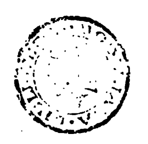
portent qu'on lui en avoit élevé trois cent ſoixante.

Il s'étoit retiré ſous la ſauve-garde de Poliorcète. En apprenant l'outrage fait à ſes ſtatues : *Au moins ils ne pourront pas*, dit-il, *détruire les vertus qui me les ont procurées.* Condamné à mort par contumace, il paſſa en Egypte, où Ptolémée lui accorda ſon amitié. Là, ſes travaux littéraires ſur des objets de politique & de morale, augmentèrent ſa gloire en le conſolant de ſes diſgraces. Sa retrai

Cependant Poliorcète ſe comportoit avec autant d'indignité, que les Athéniens montroient de baſſeſſe. On l'avoit logé dans un temple de Minerve : il en fit un lieu de débauche. Pour lui complaire, on dreſſa même des autels à ſes courtiſanes. On porta l'eſprit de ſervitude, juſqu'à ſtatuer par un décret : Que *tout ce que commanderoit le roi Démétrius, ſeroit tenu pour ſaint envers les dieux, & pour juſte envers les hommes.* Eſt-ce là ce peuple qui avoit paru ſi grand du tems des Thémiſtocles & des Ariſtides ? Les diſgraces l'avoient donc fait dégénérer, Baſſeſſe Athénien

jusqu'à l'infamie ! Démétrius lui-même témoigna le mépris que tant d'adulation devoit inspirer : il appela les Athéniens *des lâches nés pour l'esclavage.*





CHAPITRE VI.

Guerres entre les capitaines d'Alexandre. — Partage de son empire. — Irruption des Gaulois.

LES divisions, les guerres des capitaines ou des successeurs d'Alexandre, forment un long tissu d'événemens, dont le tableau ne présente qu'intrigues, batailles, meurtres, objets uniformes, qu'on retrouve sans cesse dans l'histoire. Parcourons d'un coup-d'œil les faits principaux. Polysperchon avoit rappelé Olympias, mère d'Alexandre, qui s'étoit retirée en Epire. Il vouloit s'en faire un appui. Cette princesse impitoyable se venge du divorce de Philippe, par le meurtre du roi Aridée, de sa femme, & d'une foule de citoyens. Cassandre accourt, l'assiège, la prend prisonnière, la fait assassiner. Eumène, gouverneur de la Cappadoce & de la Paphlagonie, fidèle au parti royal, livré par des traîtres à An-

Gue[r]res [en]tre les [capi]taines d'[Ale]xandre.

Toute [la fa]mille e[xter]minée pa[r des] meurtres

tigone, est mis à mort en prison. Le jeune roi Alexandre, fils du conquérant, Roxane sa mère, Hercule son frère, périssent par des assassinats. Ainsi les conquêtes du héros le plus célèbre aboutissent au meurtre de toute sa famille, & à l'usurpation de tout son empire.

Avant J. C. 301.
Bataille d'Ipsus.

La bataille d'Ipsus en Phrygie décide le sort des compétiteurs. Antigone y perd la vie, son fils Démétrius prend la fuite avec les débris de l'armée. L'empire est partagé entre les vainqueurs. Ptolémée a l'Egypte, la Libye, l'Arabie, la Palestine, la Célé-Syrie; Cassandre, la Macédoine & la Grèce; Lysimaque, la Thrace, la Bithynie, & quelques autres province; Séleucus, le reste de l'Asie, jusqu'au fleuve Indus. Ce dernier royaume, le plus puissant des quatre, est appelé le royaume de Syrie, parce qu'Antioche, bâtie dans ce pays par Séleucus, devint la résidence des Séleucides.

Partage entre Ptolémée, Cassandre, Lysimaque & Séleucus.

Conduite des Athéniens à l'égard de Poliorcète.

Démétrius Poliorcète, guerrier imprudent, dépouillé de presque tous ses états, après la défaite de son père Antigone, se flatta de

trouver une ressource dans la reconnoissance des Athéniens. Mais ils fermèrent leurs portes à ce *dieu sauveur*, qu'ils adoroient auparavant. Ses affaires commençant à se rétablir, Athènes fut obligée de le recevoir, quoiqu'elle eût défendu, sous peine de mort, de proposer même la paix. La modération avec laquelle il traita ce peuple infidèle, mérite plus d'éloge que tous ses exploits.

Il usurpe la Macédoine, il est détrôné.

Cassandre meurt après avoir gouverné en roi la Macédoine, où Polysperchon n'avoit pu se maintenir. Ses deux fils se disputent la succession. L'un d'eux appelle à son secours Démétrius ; celui-ci le tue, & se fait proclamer roi. Détrôné ensuite par Pyrrhus * & Lysimaque, il mourut de chagrin & de débauches.

Fameux siège de Rhodes.

Il s'étoit signalé surtout au siège de Rhodes, qui dura un an, & qui finit par un traité avec les Rhodiens. On raconte que ce peuple tira trois cents

* C'est le fameux Pyrrhus roi d'Epire, qui fut en guerre avec les Romains, & dont nous devons parler ailleurs.

talens des machines de guerre, que Démétrius lui donna; & cet argent fut employé à faire le fameux colosse du soleil, haut de cent cinquante pieds, qu'un tremblement de terre renversa soixante-six ans après. Le peintre Protogène, logé dans un fauxbourg de Rhodes, travailla pendant le siège sans inquiétude. Démétrius paroissant surpris de sa hardiesse: *Je sais*, lui dit-il, *que vous avez déclaré la guerre aux Rhodiens, & non aux arts*. En effet, Démétrius l'admira & le protégea. Il auroit pris la ville, selon Pline, s'il n'avoit craint de l'attaquer par un endroit où étoit le chef-d'œuvre de cet artiste, & de le faire périr dans les flammes. Croira-t-on qu'un tel motif l'ait emporté sur le désir de la victoire?

Le peintre Protogène.

C'est un spectacle touchant, au milieu des crimes de l'ambition, & des horreurs de la guerre, que de voir les beaux-arts, les lettres, les sciences, exercer leur doux empire sur ceux qui font trembler le genre humain. Dans le même tems, Ptolémée Soter, le plus estimable des successeurs d'Alexandre, bon histo-

Ptolémée fait fleurir l'Égypte.

rien, prince affable, populaire, bienfaisant, ennemi du luxe, animoit les talens & faisoit régner la raison en Egypte. Alexandrie lui étoit redevable du *Musæon*, espèce d'académie savante, dont la célébrité augmenta de jour en jour. Il fonda cette fameuse bibliothèque, ce trésor immense de littérature, où son successeur laissa cent mille volumes, & où l'on en comptoit à la fin sept cent mille. L'Egypte, ainsi éclairée par la Grèce qu'elle avoit tirée de la barbarie, acquit le goût du vrai beau, & des lumières supérieures à celles dont elle s'enorgueillissoit depuis tant de siècles. La seule tour de Pharos, construite pour la sureté de la navigation, méritoit plus d'être admirée que les inutiles & énormes pyramides. Ce phare, regardé comme une des merveilles du monde, étoit de marbre blanc : le feu qu'on avoit soin d'y entretenir, éclairoit la route des vaisseaux & prévenoit les naufrages.

Académ & bibliot que d'A xandrie.

Tour de I ros.

Deux ans avant sa mort, Ptolémée céda la couronne à son fils Ptolémée Philadelphe, qui, marchant sur ses

Ptolémée dique la c ronne en veur de fils.

traces, hâta les progrès du commerce & des ſciences. Mais le commencement de ſon règne fut ſouillé par une injuſtice. Il fit mourir Démétrius de Phalère, parce qu'il avoit conſeillé à ſon père de ne pas deſcendre du trône.

Le nouveau roi fait mourir Démétrius de Phalère.

Fin tragique de Lyſimaque & de Séleucus.

La fin tragique de Lyſimaque & de Séleucus mit le comble aux horreurs que nous avons rapportées. Le premier, trompé par ſa ſeconde femme Arſinoé, marâtre furieuſe, avoit fait mourir ſon fils Agathocle, beau-frère d'Arſinoé; il s'étoit rendu ſi exécrable que ſes principaux officiers, s'étant retirés auprès de Séleucus, l'engagèrent à prendre les armes contre lui. Lyſimaque fut tué dans une bataille. Séleucus, maître de ſes états, fut lui-même aſſaſſiné par Céraunus, frere du roi d'Egypte, qu'il avoit comblé de bienfaits. On vante Séleucus, (ſurnommé Nicator à cauſe de ſes victoires,) comme un protecteur des lettres. Il renvoya aux Athéniens leur bibliothèque, dont Xerxès les avoit dépouillés.

Céraunus uſurpe leurs couronnes.

Pour s'aſſurer la ſucceſſion de Lyſimaque, le perfide Céraunus épouſe

Arsinoé, fait égorger ses enfans entre ses bras, & la confine ensuite dans la Samothrace. Il périt par les mains des Gaulois, qui inondèrent bientôt la Grèce. Antigone Gonatas, fils de Démétrius Poliorcète, devint roi de Macédoine. Des crimes atroces causèrent presque toutes ces révolutions; & quand les coupables n'auroient pas été punis, leur mémoire en seroit-elle moins odieuse? Voilà donc le fruit des conquêtes d'Alexandre! Antigoi Gonatas.

Dans l'état de langueur où étoit la Grèce, elle devoit naturellement succomber sous un déluge de Gaulois, qu'on vit tout-à-coup fondre sur elle avec fureur. Ce peuple vaillant & barbare, entraîné par son inquiétude naturelle, ou par d'autres causes peu connues, cherchoit au loin des établissemens. Depuis plus d'un siècle, Brennus, un de ses chefs, avoit porté la terreur jusques dans Rome. Un autre Brennus pénétra en Grèce, passa les Thermopyles, & marcha vers Delphes pour piller le fameux temple d'Apollon. *Il est juste*, disoit-il, *que les dieux fassent part de leurs richesses aux hommes, qui en ont plus* Avant J. 278. Irruption Gaulois.

besoin qu'eux, & en font un meilleur usage.

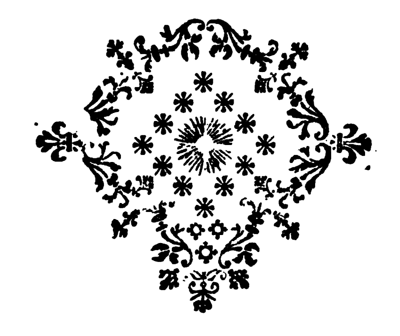
Brennus veut piller le temple de Delphes.

Quoique les Grecs eussent fait contre lui quelques efforts, un échec les avoit bientôt dispersés. Mais le ciel parut combattre pour le temple, & cet heureux hasard les sauva. Un grand orage, accompagné d'un tremblement de terre, épouvanta si fort les Gaulois, que frappés d'une terreur panique dans les ténèbres de la nuit, ils se tuoient les uns les autres. Le péril du temple avoit rassemblé les Grecs ; ils saisirent l'occasion, attaquèrent les ennemis, les taillèrent en pièces. Brennus blessé, désespéré, se perça d'un coup de poignard. S'il faut en croire les historiens, de cent soixante-cinq mille hommes il n'en échappa aucun. L'intérêt des prêtres, & l'amour du merveilleux ont évidemment altéré & grossi les objets ; & Rollin montre plus de piété que de jugement, quand il insinue que la vengeance divine a pu éclater, en pareille occasion, d'une manière miraculeuse. Le vrai dieu auroit donc puni par des miracles le mépris de Brennus pour les dieux du paganisme ?

Défaite des Gaulois, chargée de merveilleux.

Une autre armée de Gaulois passa l'Hellespont, & s'engagea au service de Nicomède, roi de Bythinie, qui après avoir profité de leurs services, leur donna le pays qu'on a depuis appelé Galatie ou Gallo-Grèce dans l'Asie-mineure.

Gaulois établis en Asie.



CHAPITRE VII.

Ligue des Achéens. — Aratus. Agis Cléomène. — La Grèce subjuguée par les Romains.

LA Grèce, avant de tomber sous la domination de Rome, nous offre encore un grand spectacle dans la ligue des Achéens, & dans les efforts d'Agis & de Cléomène pour rétablir à Sparte les anciennes mœurs.

Ancienne ligue des Achéens, rompue sous les rois de Macédoine.

Quand l'Achaïe secoua le joug de la royauté, à l'exemple des autres Grecs, ses villes formèrent une confédération, d'autant plus avantageuse, qu'une parfaite égalité en bannit la jalousie & la discorde. Un sénat commun régloit les affaires publiques. Deux préteurs, qu'on changeoit tous les ans, y présidoient, & commandoient les armées: ils avoient un conseil de dix personnes, sans lequel ils ne pouvoient rien entreprendre. La justice étoit l'ame de cette ligue. Comme elle tendoit unique-

à la ſureté des citoyens, l'am-
ı n'y porta jamais le trouble.
ſous les rois de Macédoine,
ſeurs d'Alexandre, les Achéens
ent leur liberté, ainſi que la
t de leurs voiſins. Chaque ville
n tyran, ou une garniſon
gère; & la ligue fut entière-
rompue. Elle n'avoit été com-
juſqu'alors que de douze pe-
villes obſcures du Pélopon-

mour de la liberté ſe réveilla. Avant J. C. 280.
ues-unes de ces villes chaſsèrent
rans, renouvelèrent l'alliance. Aratus relève la ligue.
publique reprit ſa première for-
& s'accrut bientôt par l'aſſocia-
e pluſieurs peuples, qui en par-
nt les avantages. Un chef ha-
vertueux la rendit auſſi célè-
ue puiſſante. Aratus, jeune
ie plein de courage, animé du
patriotique, ayant délivré Si-
, ſa patrie, du tyran Nicoclès
opprimoit, & craignant qu'elle
ât en proie aux factions, la fit
dans la ligue des Achéens. Il
ıtra digne du gouvernement,
lût préteur, dignité qui ne ſe

partageoit plus sur deux têtes. Qu
qu'elle fût annuelle, l'autorité re
toujours entre ses mains.

Caractère d'Aratus.

Génie élevé, magnanime, v
admirable pour un coup de mai
Aratus avoit le défaut d'être lent
timide à la tête d'une armée, lo
qu'il envisageoit de sang froid le p
ril & les difficultés d'une entrepr
Il réunissoit en lui, selon le ser
ment de Polybe, des qualités tou
contraires, n'étant plus le mê
homme, dès que les circonstan
changeoient.

Avant J. C. 244.

Il veut chasser les Macédoniens de la citadelle de Corinthe.

Sa haine pour la tyrannie lui
entreprendre d'affranchir le Pélop
nèse, & de faire de la ligue
Achéens une barrière insurmonta
contre les invasions. Le roi de Ma
doine étoit maître de la citadelle
Corinthe, d'où il menaçoit la Gr
entière. Aratus forme le projet ha
d'en chasser les Macédoniens.
homme s'engage à le conduire,
un sentier détourné, aux pieds de
place. Soixante talens devoient ê
le prix du succès: il falloit auparav
les déposer dans une maison de co
merce. Aratus ne les avoit pas, P

suppléer à cette somme, il engage sa vaisselle, les joyaux de sa femme, tout ce qu'il a de précieux. Il achète, dit Plutarque, le plus grand péril aux dépens de toute sa fortune, sans que personne sache le secret, sans autre gage que l'espérance de rendre service à sa patrie: générosité qui surpasse tous les exploits héroïques. Des obstacles infinis se présentent; la citadelle située sur un roc escarpé, paroît inaccessible; Aratus y pénètre, dissipe la garnison. Les Corinthiens l'honorent comme leur libérateur, & fortifient la ligue en s'y joignant.

Sa générosité héroïque.

Il réussit dans son entreprise.

Il ne réussit pas de même dans ses tentatives en faveur d'Argos. Aristippe la tenoit dans l'esclavage; tyran cruel, soupçonneux, toujours environné de gardes, & toujours tremblant. Ce monstre lâcha plusieurs assassins contre Aratus, mais inutilement, parce que l'amour des citoyens veilloit à sa sureté. Le préteur l'attaqua, & perdit une bataille. Il en gagna une seconde, où Aristippe périt. Argos demeura néanmoins sous le joug d'un autre tyran.

Argos n'entre point dans la ligue.

Le tyran de Mégalopolis se démet volontairement.

Celui de Mégalopolis, nommé Lysiade, dont l'ame n'avoit rien de tyrannique, se laissa vaincre par les exhortations d'Aratus. Il déposa volontairement son pouvoir, & engagea sa ville dans la ligue des Achéens. Le roi d'Egypte les protégeoit contre la Macédoine.

Sparte corrompue par l'avarice.

Une grande révolution, arrivée à Sparte, changea les affaires du Péloponnèse. Cette république, en perdant ses mœurs, avoit perdu toute sa gloire & toute sa force. Lysandre y avoit introduit avec l'or une corruption fatale, à laquelle, comme nous l'avons observé, les voies sembloient ouvertes depuis long-tems. L'éphore Epilade avoit achevé de tout corrompre, en faisant passer une loi, par laquelle il étoit permis à chacun de disposer de ses biens. Ce même Epilade ne cherchoit qu'à déshériter un fils dont il étoit mécontent, & il bouleversa réellement sa patrie. Le partage des terres ne subsistant plus, les riches envahirent bientôt l'héritage des pauvres; la misère du peuple augmenta de jour en jour; les arts mécaniques, devenus nécessai-

res

tès pour la ſubſiſtance, firent abandonner tous les anciens exercices; l'avarice effaça tous les principes d'honneur & de probité; les dettes & les véxations écrasèrent la plupart des citoyens : Sparte n'en compta plus que ſept cents, dont ſix cents ne poſſédoient aucun fonds de terre.

Agis entr prend de r tablir les lc de Lycurgı

Le roi Agis, deſcendant du fameux Agéſilas, jeune prince élevé dans la molleſſe, conçut le deſſein de remédier à ces déſordres. Un enthouſiaſme de vertu lui ferma les yeux ſur les obſtacles. Il crut pouvoir rétablir les lois de Lycurgue, & il commença par les pratiquer. Mais les mœurs groſſières, au tems de Lycurgue, étoient plus propres à ſe plier à une rigide légiſlation, que des mœurs infectées par les raffinemens du vice.

Impoſſibili de cette r forme.

Les circonſtances exigeoient un autre plan de réforme : il eſt même vraiſemblable que l'ancien légiſlateur eût échoué dans celui-ci. La jeuneſſe, ardente pour le bien ou pour le mal, ſe livra aux impreſſions du jeune roi, dont les ſentimens héroïques avoient de quoi tranſporter les cœurs; tandis

que ceux qu'une longue habitude avoit corrompus, frémissoient au nom de Lycurgue, suivant l'expression de Plutarque, *comme des esclaves fugitifs qu'on rameneroit à leurs maîtres.*

On abolit les dettes, mais le partage des terres ne se fait point.

Cependant Agis gagne sa mère, & quelques-uns des principaux citoyens. Il propose le partage des terres. Léonidas, son collègue, excité par les femmes & par son propre intérêt, combat cette proposition. Un éphore s'élève contre Léonidas, & l'accuse d'avoir violé les lois. Ce prince n'osant pas comparoître, on donne la royauté à Cléombrote, son gendre, qui entre dans les vues d'Agis. Les difficultés s'applanissoient. Tous les pauvres souhaitoient la réforme ; mais l'éphore Agésilas, accablé de dettes, trompa les deux rois, en leur persuadant d'abolir les dettes, avant de toucher aux terres. On saisit tous les contrats, & on les brûla dans la place publique. Agésilas dit en riant, *qu'il n'avoit jamais vu de feu si beau.* Quant au partage, il trouva des prétextes pour le retarder.

Tout change en l'absence d'Agis.

Sur ces entrefaites, les Achéens, alliés de Sparte, demandent du se-

cours contre les Étoliens, peuple féroce & brigand, qui menaçoit le Péloponnèse, dont il étoit fort voisin. Agis part avec les troupes, & fait admirer l'ancienne discipline de sa patrie; mais Aratus n'ayant pas jugé à propos de combattre les ennemis, il revient sans avoir eu l'occasion de signaler sa valeur. A son retour, il trouve un changement déplorable. Léonidas est rétabli par les factieux; Cléombrote est chassé. Agis lui-même se réfugie dans un temple. Des amis perfides trouvent moyen de s'assurer de sa personne; & on le traîne en prison.

Il est co damné à m & exécuté.

Les éphores viennent l'interroger; ils lui demandent s'il se repent d'avoir voulu faire des innovations dans l'état; il répond que l'appareil même de la mort ne le feroit jamais repentir d'une si belle entreprise. Alors, sans respect pour la royauté, qui avoit toujours paru infiniment respectable, on condamne ce vertueux prince au supplice. Un des exécuteurs versant des larmes: *Cesse de me plaindre*, lui dit le roi; *en souffrant une mort injuste, je suis*

plus heureux que mes meurtriers. Sa mère, son aïeule, étoient venues pour le voir dans la prison. Les barbares les font entrer, & on les étrangle sur le cadavre d'Agis. Sparte souillée de telles horreurs est le plus terrible exemple de révolutions morales, causées par le vice & par le mépris des lois.

Avant J. C. 242. Cléomène suit le projet d'Agis.

Léonidas survécut peu à cette catastrophe. Son fils Cléomène, qu'il avoit forcé d'épouser la veuve d'Agis, étoit d'un caractère vif, entreprenant, ambitieux, capable des plus grands desseins. Il aimoit sa femme, & les entretiens de la princesse l'excitoient à exécuter la réforme. Soit vertu, soit ambition, (& ses démarches n'annoncent pas un homme bien vertueux) il saisit ce projet avec ardeur; il en fit le fondement de sa politique. La guerre lui parut, avec raison, un moyen nécessaire pour parvenir à son but; car il avoit besoin d'employer la force, les cœurs n'étant pas disposés à la persuasion. Quelques hostilités des Achéens, qui vouloient obliger Sparte & l'Arcadie d'entrer dans leur ligue, lui fournirent un prétexte de les

Il fait la guerre aux Achéens.

attaquer. Avec cinq mille hommes seulement, il leur présenta la bataille. Aratus en avoit vingt mille, & cependant se retira. Cléomène, fier de ce premier succès, répétoit l'ancien mot d'un roi de Sparte : *Les Spartiates ne demandent point quel est le nombre des ennemis, mais où ils sont.*

Une victoire, remportée ensuite sur les Achéens, redoubla sa confiance. De retour à Sparte, il rappelle Archidamus, frere d'Agis, qui avoit pris la fuite. Selon Plutarque, il vouloit le mettre sur le trône, mais Archidamus fut assassiné par les meurtriers d'Agis. Polybe, presque contemporain, attribue au contraire l'assassinat à Cléomène, & en rapporte les circonstances. Tous conviennent que ce roi fit périr les éphores par la même voie. Étrange manière de remettre en vigueur les lois de Lycurgue ! Les éphores avoient abusé criminellement de leur pouvoir ; ils faisoient trembler les princes. Mais un acte violent de despotisme, pour les abolir, ne devoit-il pas faire trembler le peuple ? Quatre-vingt citoyens furent bannis après cette exécution.

Violence de Cléomène.

Il étoit facile alors de dominer sur les suffrages.

Partage des terres.

Cléomène met le premier ses biens en commun; ses amis l'imitent; les terres se partagent comme autrefois.

Anciens usages rétablis.

Il rétablit les exercices, les repas communs. Il prend pour collègue son frère Euclidas. Jusqu'alors les deux rois avoient été de deux branches différentes des Héraclides; & cette innovation fut encore un coup de politique, pour se rendre maître de l'état. Je ne trouve point que Cléomène ait proscrit l'or & l'argent, comme Lycurgue. S'il n'avoit eu en vue que le rétablissement des mœurs antiques, il falloit extirper ce germe de corruption. L'exemple du prince pouvoit inspirer la pratique de la frugalité, de la simplicité, de la patience; mais il étoit à craindre qu'un exemple contraire ne renversât tout, à moins qu'on ne le rendît impossible par la proscription totale des richesses. D'un autre côté, quelle apparence qu'on pût se passer d'argent, dans un siècle où l'argent étoit devenu si nécessaire, & les hommes si intéressés?

Le roi de Sparte se proposoit surtout de reprendre la supériorité, dont sa république avoit joui pendant plusieurs siècles. Il demanda aux Achéens le commandement. Aratus ne vouloit point l'avoir pour maître; avec d'autant plus de raison, que son empire auroit vraisemblablement été tyrannique. Ne se sentant pas la force de résister aux Spartiates, le préteur eut recours au roi de Macédoine, quoiqu'il se fût toujours montré son plus grand ennemi. Par-là, selon Plutarque, il ternit la gloire de trente années de sagesse; car le joug de Sparte devoit être moins intolérable pour des Grecs que celui des Macédoniens. Cet écrivain ne laisse pas d'avouer qu'Aratus céda au tems, *qui commande à ceux qui paroissent commander*. En effet, la ligue étoit prête à se dissoudre, si l'on eût pris un autre parti; tant elle haïssoit les Spartiates. Polybe le fait entendre, et son témoignage ne laisse aucun doute. Déjà Cléomène s'étoit emparé de Corinthe, lorsqu'Antigone Doson, roi de Macédoine, fut appelé dans le Péloponnèse. On lui remit

Cléomène veut dominer sur les Achéens.

Aratus appelle les Macédoniens dans le Péloponnèse.

en gage la citadelle de Corinthe : on ne pouvoit lui en donner de plus précieux.

...Cléomène ...à Sé...

Quelque redoutable que fût ce nouvel ennemi, Cléomène s'empara, presque sous les yeux, de Mégalopolis, & alla l'insulter sous les murs d'Argos. Mais réduit ensuite à défendre la Laconie, manquant de vivres & d'argent, il voulut hasarder une action décisive. La fameuse bataille de Sélasie, où il fut défait par Antigone, renversa ses projets & ses espérances. Philopémen de Mégalopolis, alors fort jeune, contribua beaucoup à la victoire, en attaquant un corps de Spartiates, contre l'avis des officiers supérieurs, & même contre l'ordre du roi. Antigone affecta d'en faire des reproches au chef de la troupe : celui-ci rejeta la faute sur Philopémen. *Ce jeune homme*, répliqua le roi, *s'est conduit en grand capitaine, parce qu'il a saisi l'occasion ; & vous, capitaine, vous avez agi en jeune homme.* Saisir l'occasion de vaincre est toujours obéir au général, pourvu que le succès justifie ce qui paroît, au premier coup-d'œil, désobéissance.

...ction har-die de Philopémen.

Après sa défaite, Cléomène arrivé à Sparte, conseilla aux citoyens de recevoir Antigone, auquel on ne pouvoit résister. Ne voulant pas lui-même subir la loi du vainqueur, il s'embarqua pour aller en Egypte, auprès de Ptolémée Evergète, dont il espéroit du secours. Un de ses amis l'exhortoit à finir plutôt ses disgraces par une mort volontaire. Il répondit, que c'étoit lâcheté de mourir par la crainte d'une fausse honte, ou par le desir d'une fausse gloire; que la mort devoit être une action, & non la suite des actions; qu'il se croyoit obligé de se réserver pour le service de la patrie; & qu'il seroit facile de mourir quand on auroit perdu toute espérance. Evergète, touché de sa grandeur d'ame, l'auroit secouru, si la mort ne l'en eût empêché.

Cléomène se retire en Egypte, se conservant pour la patrie.

Sous Ptolémée Philopater, son successeur, Cléomène, suspect à une cour voluptueuse, se vit bientôt sans ressources, & même gardé à vue. Alors avec treize amis qui lui restoient, il prend la résolution de finir ses jours par un coup de déses-

Il excite les Egyptiens à la révolte.

por. Ayant trompé ses gardes, il court dans les rues d'Alexandrie, invitant les Egyptiens à la révolte. Personne ne remue. Les Spartiates se tuent les uns les autres, pour échapper au supplice. Le corps de Cléomène fut attaché à une croix; & sa mère & ses enfans massacrés. Tite-Live l'appelle le premier tyran de Sparte. Peut-être mérita-t-il ce nom, plutôt que celui de réformateur.

Sa mort.

Sparte tombe dans l'oubli.

Sparte, après la bataille de Sélasie, tomba entre les mains d'Antigone, qui la traita d'une manière plus glorieuse pour lui que la victoire, lui permettant de se gouverner selon ses lois, & n'y exerçant aucun acte de sévérité. On rétablit les éphores. Les changemens faits par Cléomène ne pouvoient subsister, parce que le fond des mœurs restoit corrompu. Cette république, autrefois le rempart de la liberté des Grecs, eut des tyrans particuliers, & disparut en quelque sorte dans l'histoire des peuples célèbres. La race des Héraclides s'éteignit dans Agésipolis, successeur de Cléomène.

La ligue achéenne se soutint, au contraire, par la prudence d'Aratus. Il eut toute la confiance d'Antigone, il eut ensuite, au commencement, celle de Philippe, successeur de ce prince, & l'allié d'Annibal. Les flatteurs corrompirent bientôt Philippe. La probité d'Aratus lui étant devenue odieuse, il le fit empoisonner. *Voilà le fruit de l'amitié des rois*, dit l'illustre Grec en éprouvant l'effet du poison.

Avant J. C. 215. Philippe, roi de Macédoine, fait empoisonner Aratus.

Les Achéens prirent les armes contre Philippe, & Philopémen donna un nouveau lustre à la république. Ce grand capitaine s'étoit formé à la guerre, non-seulement par l'étude, mais encore par les exercices du corps; bêchant son jardin plutôt que de rester oisif, ou de s'amollir dans le repos. Son génie & son expérience lui fournirent de nouveaux moyens de succès. Il changea en mieux les armes des Achéens; & comme ils aimoient un certain luxe extérieur, il imagina de l'appliquer à leur armure, afin de les rendre plus braves par un objet qui pouvoit produire un effet tout différent. Enfin, ils conser-

Philopémen soutient la ligue.

vèrent l'amour de la liberté, même lorsque Rome commençoit à dominer dans le pays, comme nous le verrons ailleurs. La prise de Corinthe par Mummius annonça la ruine entière de cette liberté, qui avoit produit tant d'exemples d'héroïsme; & la Grèce devint bientôt une province romaine sous le nom d'Achaïe. Toutes les différentes histoires vont maintenant rentrer dans celle de Rome.

Prise de Corinthe par Mummius, en l'an 146 avant J. C.

La Grèce, subjuguée par les Romains, exerce sur eux l'empire des lettres.

» Écrasée sous le poids de ses propres divisions & de la puissance romaine, dit l'abbé de Mably, la Grèce conserva une sorte d'empire, mais bien honorable, sur ses vainqueurs. Ses lumières & son goût pour les lettres, la philosophie & les arts, la vengèrent, pour ainsi dire, de sa défaite, & soumirent à leur tour l'orgueil des Romains. Les vainqueurs devinrent les disciples des vaincus, & apprirent une langue que les Homère, les Pindare, les Thucydide, les Xénophon, les Démosthène, les Platon, les Euripide, &c. avoient embellie de toutes les graces de leur esprit. Des orateurs qui charmoient déjà Rome,

» allèrent puiser chez les Grecs ce » goût fin & délicat, peut-être le plus » rare des talens, & ces secrets de l'art » qui donnent au génie une nouvelle » force; ils allèrent en un mot se for- » mer au talent enchanteur de tout » embellir. Dans les écoles de philo- » sophie, où les Romains les plus dis- » tingués se dépouilloient de leurs » préjugés, ils apprenoient à respecter » les Grecs; ils rapportoient dans leur » patrie leur reconnoissance & leur » admiration, & Rome rendoit son » joug plus léger : elle craignoit d'a- » buser des droits de la victoire, &, » par ses bienfaits, distinguoit la Grè- » ce des autres provinces qu'elle avoit » soumises. Quelle gloire pour les let- » tres, d'avoir épargné au pays qui les » a cultivées, des maux dont ses lé- » gislateurs, ses magistrats & ses capi- » taines n'avoient pu le garantir! El- » les sont vengées du mépris que leur » témoigne l'ignorance, & sures d'ê- » tre respectées, quand il se trouvera » d'aussi justes appréciateurs du mé- » rite que les Romains *. «

* Voyez les *Observations sur les Grecs*.

Il faut étudier ce qui intéresse l'esprit humain.

Ces réflexions judicieuses nous conduisent à quelques détails sur les arts, la littérature, la philosophie & les sciences. Ne pouvant approfondir des matières si intéressantes, tâchons d'en saisir les premiers principes, & de nous en former une idée juste. Elles sont infiniment plus utiles que tous ces récits de guerres, de combats, d'intrigues, de petits changemens, qu'on tire de l'immensité des choses humaines, pour en former des bibliothèques où la raison ne trouve presque aucun aliment; que tous ces catalogues de noms & de dates entassés, dont on accable cruellement la mémoire, sans donner à l'esprit les notions les plus importantes. Savoir des mots n'est rien; savoir des faits indifférens est comme rien: savoir ce qui intéresse l'humanité, c'est la vraie science de l'honnête homme.



RÉFLEXIONS

Sur les Arts, la Littérature & les Sciences des Grecs.

CHAPITRE PREMIER.

Les Arts de la Grèce.

§. I.

AGRICULTURE. COMMERCE. NAVIGATION.

LES Grecs, en acquérant des lumières, connurent bientôt tous les avantages de l'agriculture, pour laquelle ils avoient montré tant d'aversion, lorsqu'ils goûtoient à peine les premiers fruits de la société. C'est l'agriculture qui peuple, qui nourrit les états, qui procure les véritables richesses : c'est d'elle, que dépend le bonheur des nations placées dans une terre fertile. L'abondance des pro-

Avantag de l'agriculture.

ductions naturelles attire les autres biens, ou empêche d'en sentir le besoin. Les autres biens ne sont qu'un fardeau sans les fruits de la terre: on le voit dans la fable de Midas, quelquefois réalisée par de tristes expériences. Aussi des philosophes de l'antiquité, Xénophon en particulier, s'attachèrent-ils à cet objet, qu'ils auroient dû approfondir davantage. Leurs enseignemens se bornent à la pratique commune, peut-être la meilleure quand on y donne tous ses soins. Il n'est pas nécessaire de croire, sur le témoignage de Pline, qu'un grain de blé rendoit souvent cent épis en Béotie & en Egypte, pour être convaincu des ressources qu'on tire de la terre, bien cultivée. Le plus haut produit, en Sicile même, au rapport de Cicéron, étoit de dix pour un.

Prix des denrées.

Le sol de l'Attique étant mauvais, excepté pour l'olivier que les Athéniens cultivoient soigneusement, ils suppléèrent à ce défaut par leurs colonies. Byzance, selon Démosthène, leur fournissoit quatre cent mille médimnes de blé par an. Le médimne,

qu'on évalue à ſix boiſſeaux d'environ vingt livres peſant chacun, ne ſe vendoit que cinq drachmes. Il ſuit de-là, & que les eſpèces étoient rares, & qu'on vivoit à très-bon marché. Un bœuf, du tems de Solon, ſe vendoit ſeulement cinq drachmes; un cochon trois drachmes, du tems de Socrate. Telle étoit la modicité du prix des choſes néceſſaires à la vie.

Cependant depuis l'expédition de Xerxès, Athènes s'adonnoit au commerce. La marine lui en avoit ouvert les canaux, mais il étoit fort borné. Xénophon, dans ſon *Traité des revenus*, exhorte les Athéniens à ne rien négliger pour le rendre floriſſant; à favoriſer ceux qui l'exercent, citoyens ou étrangers; à leur faire même des avances avec les ſuretés convenables, & à leur fournir des vaiſſeaux: il ſuppoſe (ce qui devroit être une règle de gouvernement,) que la richeſſe des particuliers fait la richeſſe de l'état: il recommande ſurtout l'exploitation des mines du pays; les matières que l'on trouve chez ſoi, & l'induſtrie à les mettre en œuvre, étant le fonds de commerce le plus avantageux.

Commerce des Athéniens.

Si les richesses font le bonheur d'un état.

Je ne parle point de Corinthe, ni des colonies commerçantes, telles que Syracuse : nous savons, en général, qu'elles étoient riches & corrompues. Les modernes ont beaucoup perfectionné la théorie du commerce. On ne peut douter qu'il ne procure aux états de grandes ressources, quand il est dirigé sur de bons principes. Mais comment a-t-on pu s'imaginer que l'opulence étoit la base du bonheur des états ? comment a-t-on pu négliger les mœurs, l'éducation, les lois, & abandonner les citoyens à une funeste dépravation, pour concentrer la politique dans le cercle étroit des finances ? L'histoire fournit mille exemples de nations corrompues par les richesses, qui n'ont jamais été plus près de leur ruine, que lorsqu'elles sembloient disposer des trésors de l'univers. Un sage gouvernement protégera le commerce, tâchera d'améliorer les finances, surtout en y appliquant l'économie ; mais il n'oubliera jamais que l'essentiel est d'avoir de bons citoyens.

Commerce d'Alexandrie.

Alexandrie, sous les Ptolémées, devint bientôt florissante par le com-

ce, jusqu'à faire oublier Tyr &
thage. Un canal de communica-
, que Philadelphe fit creuser
uis Coptus à la mer Rouge, bordé
telleries pour la commodité des
chands, attira tout le commerce
Asie méridionale. L'Egypte, gué-
le son ancienne superstition, aima
er autant qu'elle l'avoit abhorrée.
fait monter la marine de Phila-
he à six-vingt vaisseaux d'une
deur extraordinaire, & à quatre
e autres navires.

Canal communi tion avec mer Rou

epuis l'invasion des Perses, la
ine s'étoit beaucoup perfection-
Les vaisseaux ou galères con-
rables avoient plusieurs rangs de
es, & portoient environ deux
s hommes. Je n'entreprends pas
laircir ici les difficultés sur ces
s de rames, placés oblique-
t, & quelquefois fort multipliés
la parade. Je me contente seu-
nt d'observer quelques faits con-
ant la navigation. La flotte
exandre, descendant l'Indus,
a à Suse dix mois après, ayant
gué trois mois sur le fleuve &
sur la mer de l'Inde, de Patale

Marine navigation

à Suſe. Juſqu'alors les Grecs n'avoient point connu l'Océan, dont le flux & reflux devint pour eux un ſpectacle étrange. Dans la ſuite, le trajet de la côte de Malabar à la mer Rouge ſe fit en quarante jours, ſelon Pline *. Alexandre & ſes ſucceſſeurs croyoient que le Pont-Euxin communiquoit à l'Océan. Cette ignorance doit moins nous étonner que les courſes hardies des navigateurs, en un tems où l'on avoit ſi peu de ſecours parmi tant d'obſtacles. Le globe étoit inconnu, & l'on manquoit de guide ſur les mers.

Les Grecs en général, ces grands écrivains qui ont laiſſé tant de précieux monumens de poéſie, d'hiſtoire, d'éloquence, de philoſophie même, ont trop négligé d'écrire ſur des objets de pratique, dont la connoiſſance intéreſſe la ſociété. Combien les modernes leur ſont ſupérieurs à cet égard! Que de lumières n'a-t-on pas répandu depuis quelque tems ſur l'agriculture & les arts & le commerce, par des écrits d'autant

* *Liv. 6. chap. 23.*

estimables qu'ils ont pour but
utilité certaine !

§. II.

CHITECTURE. SCULPTURE.
PEINTURE. MUSIQUE.

uand les richesses ont amené le t du luxe chez un peuple indusux, il ne faut qu'un génie puissant r y faire briller les beaux-arts. Pés les anima tous. Ils continuèrent dant l'espace de deux siècles à duire des chefs-d'œuvre. L'archi ure éleva ces monumens superbes, t les proportions enchantent les x, tandis que les masses égyptienne pouvoient que les étonner. Les s ordres d'architecture grecque, Dorique, l'Ionique, & le Corinn, subsistent comme une règle nuable. L'ordre Toscan est gros; le Composite, quoique plus orque le Corinthien, est moins par:; les beautés gothiques ne sont de brillans défauts. Il a fallu reir à la noble simplicité des anciens, r égaler ou pour surpasser leurs

Architectur

Les tr ordres grec les plus pa faits.

ouvrages. Quelles difficultés ne vainquoient-ils pas ? On ignoroit encore l'usage des grues au tems de Thucydide.

Loi d'Ephèse pour les architectes.

De somptueux édifices sont une dépense ruineuse pour les états mêmes, si l'on n'y procède pas avec une sage économie. Vitruve rapporte & loue une loi d'Ephèse, qui prévenoit de grands abus en ce genre. L'architecte, avant que d'entreprendre quelque ouvrage public, devoit en déclarer le prix, & engager tous ses biens. Si la dépense n'excédoit point le marché, on le récompensoit ; si elle étoit plus forte d'un quart, le public payoit ce surplus ; si elle montoit au-delà, c'étoit sur le compte de l'architecte.

La sculpture perfectionnée par Phidias.

Avant Périclès, la sculpture n'avoit presque rien produit que d'informe. Les statues des Grecs, comme celles des Egyptiens, avoient les bras pendans collés sur le corps, les jambes & les pieds joints l'un contre l'autre, sans geste, sans attitude & sans élégance. Phidias d'Athènes perfectionna ce bel art, parce qu'il unissoit beaucoup de connoissances à un ta-

lent supérieur. Une statue qu'il avoit faite pour être placée sur une colonne, parut hideuse ; celle d'Alcamène, son concurrent, parut admirable : *Placez-les où elles doivent être*, dit Phidias. On vit alors quelle supériorité lui donnoit la science de l'optique. Sa Minerve d'or & d'ivoire, haute de vingt-six coudées, l'ayant exposé à l'ingratitude d'Athènes, il se vengea par son Jupiter Olympien, qu'il fit en Elide, & dont il avoit pris l'idée dans Homère.

Myron d'Athènes, Polyctète & Lysippe de Sicyone, Praxitèle, Scopas de Paros, furent aussi de très-célèbres sculpteurs. On comptoit plus de six cents ouvrages de Lysippe. Alexandre ne permettoit à aucun autre de faire sa statue, comme il ne permettoit qu'au seul Apelle de le peindre. Les deux Vénus de Praxitèle excitoient l'admiration. Il en donna le choix, pour le même prix, aux habitans de Cos, qui préférèrent la moins belle, parce qu'elle étoit voilée, & l'autre nue ; exemple de pudeur qu'on loueroit même dans

Autres sculpteurs célèbres.

Lysippe.

Praxitèle.

les Spartiates. Nos grands artistes modernes étudient la nature dans les statues antiques, dont plusieurs ont échappé aux injures du tems. Rien ne fait plus d'honneur au goût des anciens.

Peinture en Grèce.

Les miracles que Pline & d'autres auteurs racontent de la peinture grecque, ne peuvent se constater, & paroissent d'autant moins croyables que, de l'aveu même de Pline, les Grecs employoient seulement quatre couleurs, le blanc, le jaune, le rouge & le noir. Ils connoissoient à la vérité cette dégradation imperceptible de lumières, ce clair-obscur qui tient le milieu entre les jours & les ombres, qui fait sortir les figures & fait paroître les enfoncemens; mais on a tout lieu de douter qu'ils en tirassent les mêmes effets qu'on admire de nos jours.

Merveilles plus que douteuses.

Des fruits peints que les oiseaux viennent becqueter, des chevaux peints qui font hennir les chevaux, tiennent peut-être de ce merveilleux dont Pline a trop chargé son ouvrage. Qu'auroit-il dit, s'il avoit vu les tableaux de Raphaël & de Rubens?

La

La peinture *encaustique* consistoit à appliquer, par le moyen du feu, sur le bois ou sur l'ivoire, des cires de différentes couleurs. Le comte de Cailus en a retrouvé le secret. Les anciens ne connoissoient point la peinture à l'huile. Pline fait entendre qu'avant Néron ils ne peignoient pas sur la toile. Il assure que les grands maîtres peignoient rarement à fresque. Nous avons plusieurs morceaux de mosaïque de l'antiquité, qu'on ne sauroit admirer comme tableaux. Différentes espèces de peinture.

Parmi les peintres célèbres, il suffit de nommer Polygnote, que le conseil des Amphictyons remercia, par un décret, d'avoir peint gratuitement la guerre de Troie dans un portique d'Athènes, & qui, en vertu du même décret, devoit être défrayé par-tout où il passeroit ; Apollodore, qui inventa la magie du clair-obscur, & avant lequel, selon Pline, aucun tableau n'arrêtoit les spectateurs ; Zeuxis, qui, devenu fort riche, donnoit ses ouvrages, *parce que*, disoit-il orgueilleusement, *on ne pouvoit les payer ;* Parrhasius, que Zeuxis reconnut, dit-on, pour son vain- Peintres célèbres. Polygnote. Apollodore. Zeuxis. Parrhasius.

queur, après avoir été trompé par un rideau qu'il avoit peint; Pamphile, qui le premier joignit les sciences à la peinture, & qui exigeoit de chacun de ses élèves un talent par an; Timanthe, célèbre par son tableau d'Iphigénie, où il avoit voilé la douleur inexprimable d'Agamemnon; Apelle, disciple de Pamphile & peintre d'Alexandre, qui exposoit ses ouvrages aux yeux des passans, pour profiter de leurs critiques; Protogène, rival d'Apelle, dont celui-ci faisoit l'éloge, mais en ajoutant qu'*il ne savoit pas quitter le pinceau*, c'est-à-dire, qu'il péchoit par un excès d'exactitude & de correction.

Pamphile.

Timanthe.

Apelle.

Protogène.

Récompenses des artistes, portées à l'excès.

Les honneurs & les récompenses qu'on prodiguoit aux artistes étoient, sans doute, le meilleur moyen d'aiguillonner & de perfectionner les talens. On ne peut reprocher que l'excès aux Athéniens. Plus ils sentoient vivement le prix des beaux-arts, plus ils auroient dû sentir la supériorité des vertus, des belles actions, & du mérite essentiel qui, au lieu d'amuser les citoyens, les

éclaire & les gouverne pour aſſurer leur bonheur. Quand les talens agréables ſont plus conſidérés que les autres, quand ils abſorbent les récompenſes dues aux ſervices, quand on épuiſe pour eux des richeſſes que réclame la patrie, quand on ſe pique de les apprécier en regardant tout le reſte avec dédain ; alors les mœurs, les lois, les principes, le gouvernement, tout menace ruine.

La ville d'Athènes l'éprouva. Lorſqu'elle s'occupoit ſérieuſement de ſtatues, de tableaux & de ſpectacles, la courtiſane Phryné, maîtreſſe de Praxitèle & de tant d'autres, eut l'effronterie de s'engager à rebâtir Thèbes, pourvu qu'une inſcription portât : *Alexandre a détruit Thèbes, & Phryné l'a rétablie.* Zeuxis, couvert de pourpre & d'or, étaloit faſtueuſement ſon orgueil aux jeux olympiques. Parrhaſiûs ſe montroit avec inſolence, une couronne d'or ſur la tête, vers le même tems où Socrate & Phocion burent la cigue. Corruptio qui en réſu te.

Une choſe des plus remarquables dans les mœurs de l'ancienne Grèce, eſt l'importance qu'on attachoit à la Importan a tachée à muſique.

musique. Elle faisoit en quelque sorte partie de la constitution: elle tenoit aux lois mêmes. L'austère Sparte y donnoit ses soins, comme à un objet de si grande conséquence, que toute innovation en musique étoit sévérement défendue. Platon soutient la nécessité de cette loi, dont je n'imagine pas d'autre motif que l'extrême sensibilité des Grecs, & la vive impression que faisoit sur eux l'harmonie.

Son utilité réelle.

On avoit éprouvé les avantages de l'harmonie, soit pour civiliser les peuples & adoucir les mœurs sauvages, soit pour exciter le courage dans les combats, soit pour inspirer l'amour de la vertu, & animer aux grandes actions par les louanges des grands hommes; car le chant & la poësie tendoient à ce but. En un mot, la musique entroit essentiellement dans l'éducation de la jeunesse. Polybe, ce grave & judicieux auteur, observe qu'elle étoit si nécessaire aux Arcadiens en particulier, qu'une de leurs villes (Cynèthe), l'ayant négligée, devint fameuse par des excès de férocité & de barbarie, dont il y avoit ailleurs peu d'exemples. Plu-

tarque, après les plus célèbres philoſophes, repréſente la muſique comme un admirable moyen de calmer les paſſions, de régler l'eſprit & le cœur. Mais il s'agit d'une muſique mâle, ſimple, majeſtueuſe, qui n'avoit rien de cette licencieuſe molleſſe, que Platon & Ariſtote reprochoient au théâtre de leur ſiècle. On doit appliquer leurs principes à la poëſie & à la danſe, compriſes l'une & l'autre dans l'idée générale de muſique. Les Romains laiſsèrent aux eſclaves un art ſi eſtimé des Grecs.

La lyre au commencement n'avoit que trois cordes. Timothée, ſous le règne de Philippe, les multiplia juſqu'à onze; on y en ajouta d'autres par la ſuite. C'eſt un problême entre les ſavans, ſi les anciens connoiſſoient le *contre-point*, ou les concerts à pluſieurs parties. Leur muſique étoit diviſée en dix-huit tons, qu'ils marquoient par des caractères particuliers. La gamme, inventée au onzième ſiècle par Gui d'Arezzo, a rendu l'art infiniment plus facile; & il paroît qu'en ce genre, comme en beaucoup d'autres, les modernes ſont

Muſique cienne.

fort supérieurs aux anciens. On peut consulter l'ouvrage de M. Burette, dans les Mémoires de l'académie des Belles-lettres, tome V.

§. III.

ART MILITAIRE.

Art militaire.

Tous les beaux-arts, en se perfectionnant, n'empêchèrent pas les progrès de l'art militaire. C'est à la discipline des troupes, à l'habileté des généraux, qu'il faut attribuer tant de victoires des Grecs. J'entrerai encore dans quelques détails sur leur milice; car il importe d'avoir une idée des ressorts, qui ont produit les grands événemens, & décidé le destin des nations.

Citoyens soldats.

Les citoyens naissoient pour défendre la patrie, ils devoient être ses soldats; & l'esprit républicain, l'amour de la liberté & de la gloire, faisoient naturellement des héros. Un Spartiate marchoit aux combats depuis trente ans jusqu'à soixante. Les jeunes gens & les vieillards gardoient la ville, où ils vivoient plus durement que les au-

tres à l'armée. La guerre ſeule tempéroit un peu l'auſtérité de ce peuple, dont toutes les inſtitutions avoient la guerre pour fin. Lycurgue avoit trouvé le ſecret de leur en faire un plaiſir. Quant aux Athéniens, dès l'âge de dix-huit ans, ils s'engageoient au ſervice de la république par un ſerment ſolennel, & ils portoient les armes juſqu'à ſoixante ans. Des hommes qui combattent pour leurs biens, pour leurs femmes & leurs enfans, ſurtout pour leur liberté, doivent être ſupérieurs aux guerriers ordinaires; & cependant que ne font pas dans les nations modernes la diſcipline & même l'honneur?

Quand les guerres devinrent longues, & ſe firent dans des pays éloignés, il fallut pourvoir à la ſubſiſtance des troupes. Périclès établit une paye pour les ſoldats. Le fantaſſin avoit quatre oboles, le cavalier une drachme, le matelot trois oboles. On a vu les Spartiates mêmes ſoudoyés en Aſie par les Perſes. Paye troupes.

Les armes des Grecs étoient le caſque, la cuiraſſe, le bouclier, l'é- Armes Grecs.

pée, la lance & le javelot, l'arc & les flèches. Ces armes se perfectionnèrent avec le tems. Iphicrate, athénien, rendit les boucliers plus courts & plus légers, les épées & les piques plus longues; il fit faire des cuirasses de lin, trempé dans du vinaigre mêlé de sel, qui étoient, dit-on, meilleures que celles de fer: chose difficile à comprendre. Il exerçoit continuellement les troupes aux évolutions militaires, & cette partie importante acquit beaucoup de perfection.

Infanterie & cavalerie.

L'infanterie faisoit la force des armées grecques. Ils avoient abandonné les chars, si communs autrefois & si inutiles, ou plutôt si dangereux. Leur cavalerie, très-peu nombreuse faute de chevaux, combattoit en bon ordre. On ne connoissoit ni étriers, ni selles, ni bottes, & l'on savoit s'en passer. Ce que l'histoire rapporte des Numides, est plus étonnant. Sans mords, sans brides, ils gouvernoient parfaitement leurs chevaux. Tant l'habitude & l'industrie peuvent suppléer à des secours que nous jugeons nécessaires.

Dans les guerres de Sparte contre les Messéniens, la ville d'Ithome, par sa seule position sur une montagne, avoit soutenu un siège de dix-neuf ans. L'art de la guerre étoit donc encore dans son berceau. Il fit des progrès rapides à mesure que la Grèce s'éclaira, & que les peuples réfléchirent sur leurs intérêts. Les campemens avantageux, les belles dispositions de bataille, les manœuvres savantes, les secrets de l'attaque & de la défense des places, ne furent plus des secrets. On employa toutes sortes de machines de guerre, catapultes, balistes, tours mobiles, tortues, béliers, dont la description se trouve par tout. Il ne faut que lire les sièges de Syracuse & de Tyr, pour concevoir ce que le génie & le courage fournissoient de ressources aux anciens.

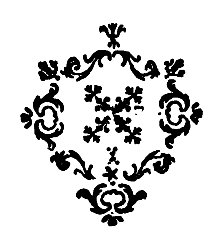
Art des ... ges.

Machine

Je n'ai pas besoin de répéter que la vigueur de la discipline, les récompenses & les peines, la passion de la gloire & la crainte de l'infamie, furent les principales causes qui donnèrent aux Grecs tant de supériorité sur leurs ennemis. Ils ne négligeoient

Moyens d... citer le c... rage.

aucun moyen de former des hommes invincibles. Quoique les Spartiates fussent accoutumés dès l'enfance à braver la mort, ils portoient à la guerre des habits rouges, afin que le sang des blessés ne parût point. Dans tous les genres, on doit aider la nature; & quelquefois de petites choses en apparence produisent de grands effets. Que ne peuvent donc pas produire les deux grands mobiles du cœur humain, l'espérance & la crainte, lorsque leur action est dirigée avec sagesse?



CHAPITRE II.

Les Belles-Lettres.

§. I.

POÉSIE.

UN goût délicat, une imagination vive, un génie facile & fécond, une langue riche & harmonieuſe, des talens ſupérieurs excités par l'émulation la plus ardente: c'eſt ce qui a procuré aux Grecs l'avantage d'être, en fait de littérature, les maîtres & les modèles de tous les peuples éclairés. Leur langue incomparable ſe plioit à tout, embelliſſoit tout. Sous la plume d'Homère, elle réuniſſoit déjà les graces, la force, la majeſté, elle étoit digne de Jupiter ou de Vénus. Ce qui prouve évidemment, ſi je ne me trompe, qu'avant Homère il y avoit eu de bons écrivains; car les langues ſe forment avec lenteur, & ne peuvent ſe perfectionner que par les travaux littéraires.

Avantage des Gr pour la litt rature.

Leur lang

Origine & objets de la poésie.

La poésie a devancé presque toujours les autres genres de littérature; sans doute parce qu'elle est le fruit de l'imagination & du sentiment, & qu'on exerce ces deux facultés avant la raison. Une espèce d'instinct porte les hommes sensibles à chanter leurs plaisirs, leur bonheur, les dieux qu'ils adorent, les héros qu'ils admirent, les faits qu'ils veulent graver dans la mémoire; & leur apprend à se servir de la mesure ou de la rime, pour rendre leurs idées avec plus d'énergie & plus d'agrément. Aussi trouve-t-on des vers chez les sauvages. La vivacité des passions a contribué aux progrès de ce bel art; mais l'intérêt de l'humanité en a été souvent l'objet. Le but de l'Iliade est d'étouffer parmi les Grecs une fatale discorde, & d'exciter en eux l'héroïsme, par le spectacle des exploits de leurs ancêtres. Si les vertus pacifiques avoient été mieux connues, si Homère en avoit senti les avantages, il les eût vraisemblablement célébrées.

Tragédie.

Ses poëmes sont la source de l'art dramatique, inventé du tems de Solon. En représentant sur le théâtre,

des actions qui plaisoient à la lecture, on augmenta le plaisir & l'utilité. Eschyle, le vrai fondateur de la tragédie, (les farces de Thespis ne méritoient pas ce nom,) employa la pitié & la terreur pour ébranler le cœur humain. Il vivoit du tems de l'invasion de Xerxès, & ses pièces inspiroient la haine de la tyrannie. Sophocle parut avant la mort d'Eschyle, lui disputa le prix, l'emporta, rendit la tragédie plus intéressante, par la régularité du plan & par la noblesse du style. Euripide, son rival, y ajouta cette philosophie, qui met la morale en action pour faire aimer la vertu.

Il est difficile de croire que le but de ces poëtes ait été principalement de guérir les passions par la force du pathétique. Mais il est certain qu'en cherchant les suffrages des spectateurs, ils leur donnoient d'excellentes leçons de sagesse, & que le théâtre ne retentissoit point de maximes propres à corrompre les mœurs, ni à perdre les ames. Combien les représentations théâtrales ne seroient elles pas utiles, si le charme du plaisir n'y

Son utili

ſervoit que de véhicule aux ſentimens nobles & vertueux?

Comédie ancienne, moyenne & nouvelle.

La comédie ſurtout, en exerçant le ridicule contre le vice, pourroit être une des meilleures écoles pour la ſociété. On ne conçoit pas comment les Athéniens, après avoir goûté la morale de leurs poëtes tragiques, étoient capables d'applaudir aux bouffonneries indécentes d'un Ariſtophane. Ils faiſoient preſque un crime à Euripide d'avoir mis dans la bouche d'Hippolite ces paroles: *Ma langue a prononcé le ſerment, mais mon cœur n'y a point conſenti;* quoique le ſerment dont il s'agiſſoit parût contraire au devoir. Et dans le même tems ils ſouffroient qu'on jouât les dieux, le gouvernement, les magiſtrats, les Socrates, dans des pièces qui révoltoient également la religion & l'honnêteté publique. L'*ancienne* comédie n'eut aucun frein; elle immola tout à la ſatire; & ce que nous avons encore d'Ariſtophane fait, à cet égard, la honte d'Athènes. La comédie *moyenne*, née ſous les trente tyrans, déguiſa ſeulement les noms, & outragea les perſonnes: elle aiguiſa

Licence accordée à Ariſtophane.

plutôt qu'elle n'amortit la malignité du peuple. Enfin, Alexandre réprima cette audacieuse licence. La *nouvelle* comédie peignit les mœurs sans blesser les citoyens ; elle présenta un miroir, suivant l'expression de Boileau, où chacun pouvoit reconnoître son image, rire de ses propres travers, & apprendre agréablement à se corriger. Ménandre brilla dans cette immense carrière. Nous avons perdu ses ouvrages, qu'on ne sauroit trop regretter, puisqu'ils ont formé le goût de Térence, son imitateur, qui empruntoit de lui presque tout le fond de ses pièces.

Vraie co[médie].

Il faut être, comme madame Dacier, bien idolâtre de l'antiquité, pour ne pas convenir que nos grands poëtes sont beaucoup au-dessus des Grecs dans l'art dramatique. En reconnoissant que ceux-ci ont été nos maîtres, ne nous aveuglons point jusqu'à encenser leurs défauts, aux dépens de la justice due à leurs émules. La prodigieuse fécondité des anciens prouveroit seule qu'ils n'étoient que médiocrement délicats dans la conduite & la composition de leurs

Les mo[der]nes, su[pé]rieurs d[ans] l'art dra[ma]tique.

pièces. On en comptoit environ cent trente de Sophocle.

Fureur des Athéniens pour le théâtre.

La fureur des Athéniens pour les ſpectacles, les prix qu'ils adjugeoient aux poëtes, l'honneur d'être préféré publiquement à ceux qui couroient la même carrière, tout accéléra les progrès d'un art ſi intéreſſant. Il nous a fallu des ſiècles, pour ſubſtituer le bon goût aux farces groſſières de nos aïeux : Athènes au contraire eut bientôt ſon Sophocle & ſon Euripide. Ce peuple frivole fit, en quelque ſorte, du théâtre une affaire d'état. On pourroit l'en louer, ſi l'avantage des mœurs en avoit toujours été l'objet; mais Ariſtophane & ſes ſemblables étoient autoriſés à répandre le poiſon dans la république. Quelle idée doit-on avoir d'un état où des bouffons ont le droit d'inſulter à la vertu même, & le pouvoir de ſoulever contre elle les citoyens?

Autres genres de poéſie.

Tous les autres genres de poëmes, l'ode, l'élégie, la poëſie paſtorale, l'épigramme, nous ſont venus de la Grèce. Les Romains les ont perfectionnés. Il eſt dans l'ordre de la nature, que le génie profite des an-

modèles, en observe les défauts,
imite les beautés avec plus de
.

§. II.

HISTOIRE.

ne des principales obligations
nous avons aux Grecs, est de
avoir fait connoître l'histoire.
ramas confus de faits sans ordre,
aditions souvent absurdes, transf-
; on ne sait comment, ont tenu
d'annales à presque toutes les
ns ; & n'ont servi qu'à perpétuer
gnorance, jusqu'à ce que l'art d'é-
étant devenu commun, quelques
ains laborieux & éclairés ont
illi, examiné, mis en ordre les
riaux historiques, pour en faire
orps d'instructions intéressantes.
ques fables qui aient dû se glisser
les ouvrages de cette espèce,
d ils embrassoient des antiquités
les monumens n'existoient point,
trouve des vérités précieuses; &
ii n'est peut-être pas moins pré-
:, on y apprend par les fables
es, à suspendre son jugement, &

L'histoire très-ancien chez Grecs.

à former des doutes néceſſaires pour découvrir la vérité. Les erreurs des anciens, après avoir trompé long-tems une foule d'eſprits crédules, ont fait naître les règles de critique, par leſquelles nous devons nous garantir de l'erreur.

Hérodote. Hérodote d'Halicarnaſſe, ville de Carie, eſt regardé comme le père de l'hiſtoire. Il naquit peu d'années avant l'expédition de Xerxès dans la Grèce. Son ouvrage commence à Cyrus, & finit au combat naval de Mycale. Ses digreſſions ſur les Egyptiens & ſur d'autres peuples ſont en partie fabuleuſes, parce qu'elles ſont pleines des traditions de leurs prêtres; & il n'eſt pas même toujours croyable ſur les circonſtances des événemens de ſon ſiècle. Il aimoit trop le merveilleux pour bien diſcerner le vrai. On le voit débiter, avec un air de candeur, de ces fictions brillantes qui ont attiré à la Grèce le reproche de fauſſeté (*Græcia mendax*). S'il ne les aſſure pas toujours, il paroît les croire. Comparé cependant à nos anciens auteurs de chroniques, non-ſeulement pour la forme, mais encore

pour le fond, il mérite les plus grands éloges *.

Son exempl anime Thucydide.

Cet hiſtorien vouloit plaire aux Grecs ; il flatta leur vanité crédule. La lecture qu'il fit de ſon ouvrage aux jeux olympiques, & enſuite dans une des plus grandes fêtes d'Athènes, lui attira des applaudiſſemens univerſels. Thucydide encore jeune en fut témoin. Tranſporté lui-même d'une ſorte d'enthouſiaſme, il verſa des larmes comme à une tragédie. L'auteur, qui s'aperçut de cette marque de ſenſibilité, exhorta le père du jeune homme à le cultiver avec tout le ſoin poſſible. Un exemple ſuffit quelquefois pour exciter le talent & pour le fixer à ſon objet ; un exemple peut faire un grand homme.

Thucydide.

Thucydide ſe livra donc à l'étude. Il ſervit dans la guerre du Péloponnèſe ; & toujours occupé du projet d'en écrire l'hiſtoire, il examina tout, il raſſembla des matériaux, il fit des mémoires exacts. Un exil de vingt ans lui procura le loiſir de travailler. De

* Voyez *Tome I*, *page* 311 de cet ouvrage.

retour dans sa patrie, après l'expulsion des trente tyrans, il mit la dernière main à ce bel ouvrage, qui contient les vingt & une premières années de la guerre. La gravité du style & la sagesse des réflexions font assez connoître que l'auteur cherchoit moins à plaire qu'à instruire.

Mauvaise critique de Denys d'Halicarnasse.

Denys d'Halicarnasse, qu'on vante comme un bon historien & un bon critique, en faisant le parallèle d'Hérodote & de Thucydide, met le premier au-dessus de l'autre, pour des raisons que je ne crois dignes ni d'un critique, ni d'un historien. Il blâme le dernier sur le choix de son sujet, sur la tristesse des spectacles qu'il offre au lecteur, sur le manque d'épisodes & de digressions, sur la sévérité avec laquelle il relève les fautes d'autrui, &c. On devroit blamer plutôt Thucydide & Hérodote, d'avoir mis dans l'histoire tant de harangues, qui l'embellissent aux dépens de l'exacte vérité.

Xénophon & Ctésias.

Xénophon & Ctésias étoient contemporains de Thucydide, mais plus jeunes. Je les ai déjà fait connoître. Le premier, outre la Cyropédie &

l'expédition des Dix-mille, a continué l'histoire grecque depuis le retour d'Alcibiade en Attique. Pour un philosophe, disciple de Socrate, il paroît souvent trop crédule; mais il respecte infiniment la religion.

Polybe. Polybe de Mégalopolis, élève de Philopémen, ami du grand Scipion, mérite la préférence sur tous les historiens grecs, & sur la plupart des latins. De son *Histoire universelle*, qui renfermoit tous les événemens depuis les premières années de la seconde guerre punique, jusqu'à la conquête de Macédoine, il ne reste que les cinq premiers livres avec des fragmens. Denys d'Halicarnasse dit que la lecture de Polybe est insoutenable, parce qu'il ne sait pas arranger les mots. Ce critique étoit amoureux de belles phrases, & préféroit certainement les mots aux choses. Brutus jugeoit mieux : il étudioit encore Polybe la veille de la bataille de Pharsale.

Denys d'Halicarnasse. Les Antiquités Romaines de Denys d'Halicarnasse, écrites sous le règne d'Auguste, sont un ouvrage fort vanté, qui contient beaucoup de

détails intéreſſans ſur les mœurs & les coutumes de l'ancienne Rome ; mais où la critique découvre les préjugés d'un Grec ſuperſtitieux, appliqué à donner une origine grecque aux choſes remarquables. Ses onze premiers livres, que le tems a épargnés, ne conduiſent qu'à l'an de Rome 312. Les neuf derniers ſont perdus.

Diodore de Sicile.

Diodore de Sicile, copiſte de Ctéſias & fort décrié, comme nous l'avons vu ailleurs, vivoit du tems de Céſar & d'Auguſte. Sa *Bibliothèque hiſtorique* remonte aux ſiècles fabuleux, même à l'origine du monde, & finit à la guerre des Gaules. Il n'en reſte que quinze livres. Cet auteur, qui avoit voyagé pour s'inſtruire, reſſemble trop à ces voyageurs ſans philoſophie, dont la crédulité ou les menſonges ont rempli l'hiſtoire d'incertitudes.

Plutarque.

Il n'y a aucun hiſtorien grec plus utile que Plutarque, contemporain de Nerva ; parce qu'il fait connoître les hommes, ſurtout les hommes célèbres, & que la ſaine morale eſt l'ame de ſes écrits. Il s'eſt trompé quelque-

ſois, mais il inſtruit & intéreſſe preſque toujours.

§. III.

ÉLOQUENCE.

Avant Périclès, Athènes avoit eu des harangueurs; car la tribune aux harangues étoit un théâtre ouvert au zèle & à l'ambition. C'eſt pourtant à Périclès qu'on attribue l'origine de la véritable éloquence; qui réunit l'art de convaincre par la raiſon, au talent de perſuader par le ſentiment. Elle ne pouvoit manquer de fleurir dans une ville, où les honneurs & la fortnne étoient le fruit des ſuffrages populaires; où elle donnoit un empire ſur les délibérations, ſur la république même; où l'homme le plus éloquent devenoit auſſi le plus puiſſant. Éloquence à Athènes.

Ne ſoyons pas étonnés que Démoſthène, excité par un tel motif, ait fait de ſi grands efforts pour exceller dans cette carrière. La foibleſſe de ſa voix & un défaut de langue lui attirèrent des huées, la première fois qu'il harangua. Un comédien, à qui il témoi- Démoſthène. Ses travaux

gnoit son désespoir, le consola en disant que le remède étoit facile. Il lui fit réciter quelques vers; il les répéta ensuite avec tant de force & de grace, que Démosthène les trouva tout différens. Cette expérience apprit au jeune orateur, que le succès dépendoit en grande partie de l'action. Il se bâtit un souterrain pour s'exercer des mois entiers, sans distraction & sans relâche. Tantôt il alloit déclamer au bord de la mer pour s'accoutumer au bruit; tantôt il déclamoit en marchant, en grimpant, avec de petits cailloux dans la bouche, pour se délier la langue. De quoi n'est pas capable l'amour du travail & le desir du succès! Démosthène força la nature, & régna par son éloquence. Eschine étoit foible devant lui; Démade ni Phocion même ne purent lui tenir tête. Ce foudre écrasoit tout: Philippe le redoutoit plus que les flottes & les armées d'Athènes.

Isocrate, orateur médiocre.

On attribue la corruption de l'éloquence à Démétrius de Phalère, qui préféra un style fleuri à la véhémence & à la vigueur de ses devanciers.

Je

Je ne sais si le fameux Isocrate ne devroit pas être regardé plutôt comme le modèle de ce mauvais goût. Cicéron l'appelle quelque part un grand orateur ; mais il dit ailleurs que son genre d'éloquence, plus propre à l'appareil qu'à l'action, a été banni du barreau & relégué dans les gymnases *. Isocrate en effet ne brille que par une élégance froide. Il ne remue point ; il disserte. Comme les talens extérieurs lui manquoient, il se borna au travail de la composition, & au métier de rhéteur qui lui valut de grosses sommes. On dit que Démosthène prit des leçons d'un autre, parce qu'il n'étoit pas assez riche pour payer les siennes.

Dès que l'art oratoire fut en crédit, il s'éleva des maîtres pour l'enseigner. Les sophistes en général s'érigèrent en rhéteurs. Leurs préceptes & leurs exemples devoient être contagieux. Au lieu de suivre les principes de la vérité & de la nature, ils apprenoient à dénaturer tous les objets, à changer le petit en grand, à donner au faux

Sophistes rhéteurs.

* *Orat*. 41.

les couleurs du vrai, à soutenir indifféremment le pour & le contre, à éblouir enfin par des prestiges, dont l'impression ne pouvoit être durable. Il falloit un philosophe tel qu'Aristote, ou un orateur tel que Cicéron, pour donner une bonne rhétorique. Encore n'y a-t-il que l'étude des grands modèles, que l'exercice fréquent, & par dessus tout le talent & le génie, qui puisse faire les vrais orateurs. On doit étudier l'éloquence dans les Philippiques & d'autres chefs-d'œuvre semblables. De bonnes règles dirigent le goût : de bons modèles l'animent & le forment.



CHAPITRE III.

Les Sciences.

§. I.

PHILOSOPHIE.

QUAND les esprits sont en mouvement, & que la curiosité, l'émulation, ou d'autres motifs, les portent à l'étude, tous ne peuvent suivre la même carrière; & si les belles-lettres ont un attrait invincible pour les uns, les sciences ne sont pas moins propres à charmer les autres. La passion de savoir & l'amour de la vérité se développent au milieu même des Muses. Dès que les plaisirs de la raison commencent à être connus, ceux de l'imagination s'émoussent pour les esprits sérieux & actifs, qui préfèrent le solide à l'agréable, ou plutôt qui trouvent l'agrément dans le vrai. L'homme, la société & la nature leur offrent une matière immense de réflexions & de recherches. Ils em-

Comment les esprits se tournent aux sciences.

braſſent la philoſophie, parce qu'ils ne trouvent point ailleurs de quoi ſatisfaire leurs penchans.

Objet des premiers philoſophes.

Les premiers philoſophes furent des ſages, principalement appliqués à l'étude & la pratique des devoirs. Ils méditoient ſur ce qui peut aſſurer le bonheur des particuliers & celui des états; ils rapportoient à ce but les plus profondes contemplations; ils ne connoiſſoient ni les vaines ſubtilités, ni les diſputes de mots, ni l'eſprit de ſyſtême & de ſecte, qui produiſirent tant d'erreurs & d'extravagances, lorſqu'on ſortit de la ſphère des choſes ſenſibles pour créer des cauſes intellectuelles, & qu'on ſacrifia l'amour du vrai au déſir de faire triompher l'opinion. On ſe perdit dans les hypothèſes ſur l'origine du monde, ſur la cauſe première, ſur le ſouverain bien, &c. &c. La ſageſſe s'évapora en rêveries & en ſophiſmes. Ce qu'une bonne femme dit à Thalès de Milet, en le voyant tomber lorſqu'il contemploit les aſtres, pouvoit fort bien s'appliquer à la plupart des anciens philoſophes: *Comment connoîtriez-vous le ciel, puiſque vous ne voyez*

pas à vos pieds ? Du moins auroient-ils dû préférer l'utile aux chimères.

La philoſophie grecque ſe diviſe en deux branches, la ſecte ionique & la ſecte italique; l'une & l'autre ſubdiviſée en pluſieurs ſectes. Thalès, contemporain de Solon, fut le chef de la première, & Pythagore le chef de la ſeconde. Je ne parlerai qu'hiſtoriquement & en peu de mots des plus célèbres philoſophes, me bornant à ce qui intéreſſe davantage l'eſprit humain.

Sectes ionique & italique.

Pythagore mérite ſurtout d'être connu, parce qu'il travailla efficacement ſur les mœurs. Ce n'eſt point du tems de Numa, comme pluſieurs l'ont ſuppoſé, mais du tems de Tarquin le Superbe, vers l'an 540 avant notre ère, que ce grand homme fit tant d'honneur à la Grèce & tant de bien à l'Italie. On le croit natif de Samos. Ayant entendu les raiſonnemens d'un philoſophe ſur l'immortalité de l'ame, il ſe dévoua par une ſorte d'enthouſiaſme à la philoſophie. Il alla puiſer des connoiſſances en Egypte, en Phénicie, en Chaldée, & vraiſemblablement juſqu'à l'Inde.

Pythagore réformateur des mœurs.

Géomètre, aſtronome, il regarda la ſageſſe comme la première des ſciences; il ſe crut né pour lui faire des proſélytes.

Ses travaux en Italie.

Après avoir enſeigné dans la Grèce, il paſſa dans cette partie de l'Italie, appelée *la grande Grèce*, à cauſe des colonies qui l'avoient peuplée. Crotone, Métaponte, Tarente, furent ſon ſéjour ordinaire. On l'y vit, non pas ſe renfermer dans l'ombre d'un cabinet ou d'une école, mais prêcher en quelque ſorte la vertu, & réformer les mœurs publiques. Crotone, ville corrompue, changea de face; les femmes même ſe dépouillèrent de leurs parures; la débauche ceſſa, & la ſainteté du mariage fut inviolablement reſpectée. Pluſieurs villes d'Italie ſuivirent de même les leçons du philoſophe, & ſe gouvernèrent par ſes conſeils. Une de ſes maximes étoit qu'il ne falloit faire la guerre qu'à cinq choſes, aux maladies du corps, à l'ignorance de l'eſprit, aux paſſions du cœur, aux ſéditions des villes & à la diſcorde des familles.

A quoi il vouloit qu'on fît la guerre.

Manière dont il formoit ſes diſciples.

Il vivoit en communauté avec ſes diſciples. Il leur faiſoit ſubir une eſ-



pèce de noviciat, qui duroit au moins deux ans & quelquefois cinq, & pendant lequel ils devoient s'instruire en silence, sans pouvoir demander la raison des enseignemens. Pythagore les supposoit trop peu capables de raisonner, avant d'être imbus de bons principes. Il employoit la géométrie à leur former l'esprit ; en quoi on ne peut reconnoître un charlatan ou un imposteur. Ses paroles étoient reçues comme des oracles. *Le maître l'a dit ;* ce mot fermoit la bouche à ses disciples. Commandoit-il une soumission aveugle, ou dissipoit-il les doutes par la persuasion ? Le vrai philosophe ne peut s'ériger en tyran de l'esprit humain ; & il n'est guère probable qu'un géomètre exigeât qu'on le crût sur sa parole.

Sa doctrine sur la divinité étoit admirable. Il enseignoit un seul dieu, auteur de toutes choses, esprit infini, tout-puissant, impassible, qui ne tombe point sous les sens, qui n'est aperçu que par l'intelligence. Il vouloit que toutes les actions & toutes les études tendissent à nous rendre sem- Sa doctrin sur la divi nité.

blables à dieu, par l'acquisition de la vérité; ajoutant que, pour acquérir la vérité, il faut la chercher avec une ame pure, maîtresse des passions. On lui attribue, peut-être sans fondement, l'opinion des stoïciens, que dieu est l'ame de l'univers, de laquelle sont tirées les ames humaines, comme des parties de leur tout. Mais du moins il ne paroît pas qu'il l'entendît dans le sens des matérialistes.

Métempsycose.

La métempsycose étoit un point fondamental de sa doctrine: en conséquence, il défendoit de tuer & de manger les animaux. La récompense des bons & la punition des méchans tiennent à cette idée, répandue en Egypte & en Asie. C'étoit, il faut en convenir, une erreur utile pour ceux que la révélation n'éclairoit pas sur la vie future.

Ses disciples législateurs.

On a débité sur Pythagore des miracles & des contes absurdes, parce qu'il passoit pour un homme divin. On lui prête des impostures aussi contraires à la vraisemblance. Une preuve de sa sagesse, au milieu des ténèbres de l'idolâtrie, ce sont

les lois de Zaleucus & de Charondas, ses disciples, dont Diodore nous a conservé quelques morceaux précieux. Le premier fut le législateur des Sybarites, célèbres auparavant par leur mollesse; le second, des Locriens d'Italie. Le préambule des loïs de Zaleucus roule sur l'existence de la divinité, à qui l'on doit attribuer tous les biens dont nous jouissons, qui dédaigne les offrandes & les sacrifices des pervers, qu'il faut honorer par la pureté des mœurs & par l'exercice des vertus. Une législation bâtie sur ce fondement est d'autant plus respectable, qu'elle inspire l'amour des devoirs, en les imposant.

Thalès, chef de la secte ionique, avoit dit que l'eau étoit le principe de toutes choses, & que dieu, intelligence qu'il supposoit n'être que l'ame de la matière, avoit tout formé de l'eau. Anaxagore, un siècle après, enseigna que l'arrangement de l'univers doit être attribué à la puissance & à la sagesse d'un esprit infini. Il croyoit la matière éternelle, & ses successeurs ont eu la même opinion. Thalès & Anaxagore.

C'étoit néanmoins le plus grand pas que pût faire la philoſophie, de s'élever à la connoiſſance d'un eſprit ſuprême, dont la ſageſſe avoit arrangé le monde. Anaxagore ne parut qu'un impie aux yeux des Athéniens, parce qu'il définiſſoit le ſoleil une matière enflammée ; & il auroit ſubi le ſupplice, ſi Périclès ne l'avoit fait ſortir d'une ville trop ſuperſtitieuſe. Tels ſont les jugemens de l'ignorance, excitée par un zèle aveugle de religion : elle déshonore la religion en s'imaginant la défendre. On demandoit à ce philoſophe, s'il vouloit qu'on le tranſportât après ſa mort à Clazomène, ſa patrie : *à quoi bon ?* répondit-il ; *le chemin aux enfers n'eſt pas plus long d'un lieu que d'un autre.*

Anaxagore perſécuté.

Socrate.

Socrate, diſciple d'Anaxagore, rapporta tout à la vertu, ſe moqua de la vanité des ſophiſtes, enſeigna que la véritable ſcience étoit de ſe connoître ſoi-même, pour devenir meilleur ; conſacra la philoſophie au bien public, dont elle ne devroit jamais être ſéparée ; & but la cigue comme un impie, pour récompenſe de ſa piété & de ſes ſervices.

Platon, disciple de Socrate qui n'avoit rien écrit, écrivit en style éloquent de très-belles choses sur la divinité, sur l'ame, sur les lois, sur les devoirs; mais il y mêla beaucoup d'idées creuses, d'où naquirent une infinité de chimères. L'imagination le dominoit, & un philosophe ne doit écouter que la raison. Il créa un monde intellectuel, où les génies, les nombres, les rapports fantastiques, forment un véritable chaos. Pythagore avoit employé les nombres, probablement comme des signes: Platon les employa comme des raisons, & la nature disparut dans ses systêmes. On ne la trouve ni dans sa métaphysique, ni dans sa physique, ni même dans sa morale, encore moins dans sa politique, dont les principes ne peuvent se réaliser. Cependant il est souvent si admirable, que ses défauts mêmes sont séduisans. *J'aimerois mieux me tromper avec Platon*, dit Cicéron, *que de penser vrai avec les autres philosophes* *. Maxime étrange, qui fait voir combien les

Platon.

Abus des nombres.

* *Tuscul.* I.

meilleurs esprits sont quelquefois dupes des préjugés.

Aristote. Aristote, de Stagire en Macédoine, le plus célèbre disciple de Platon, s'éloigna beaucoup de ses sentimens, & fonda la secte des péripatéticiens. Lorsqu'Alexandre, son élève, partit pour la conquête de l'Asie, il vint enseigner à Athènes. Un prêtre de Cérès l'ayant accusé d'impiété sans aucune preuve, il se retira, *pour empêcher*, dit-il, *les Athéniens de commettre un second crime contre la philosophie*. Sa doctrine sur la divinité est équivoque. Tantôt il veut que le monde soit dieu; tantôt il admet un dieu au-dessus du monde. Les ténèbres, qu'il a répandues sur presque toutes les matières qu'il traite, ont été beaucoup augmentées par l'ignorance des péripatéticiens modernes. Mais il a laissé des monumens précieux, soit en matière de politique & d'histoire naturelle, soit en matière de littérature, où l'on admire encore l'étendue de sa science & la sagacité de son génie.

Arcésilas & Carnéade. L'académie, ou l'école de Platon, se dégoûta bientôt de cette philoso-

phie dogmatique, dont les opinions hasardées ne pouvoient convaincre les bons raisonneurs. On se rapprocha de la méthode de Socrate, qui n'affirmoit rien de douteux. Arcésilas, fondateur de la *moyenne Académie*, passa d'un extrême à l'autre. Il parut douter de tout; il suspendit son jugement sur tout, comme s'il n'y avoit point de vérités dans le monde. La *nouvelle Académie*, fondée par Carnéade, suivit un systême moins outré en apparence, & qui revenoit presque au même. Elle reconnut qu'il y avoit des vérités, mais si obscures & mêlées de tant d'erreurs, qu'on ne pouvoit les discerner avec certitude. Ainsi elle permettoit de se déterminer à l'action par la vraisemblance, pourvu qu'on n'affirmât rien absolument. Cette philosophie du moins étoit modeste. Combien n'auroit-elle pas prévenu d'erreurs & de disputes, si elle n'avoit pas étendu le doute jusqu'aux principes les mieux établis par la raison & le sentiment?

Tandis que Platon discouroit avec moins de solidité que de pompe, Antisthèn[e] chef des C[y]niques.

Antiſthène, autre diſciple de Socrate, fonda la ſecte des cyniques, ſi fameuſe par ſes maximes auſtères & par l'audace de ſes partiſans. Un manteau, une beſace, un bâton, pour toutes richeſſes, ſembloient leur donner le droit de cenſurer le genre humain. Antiſthène fit conſiſter le bonheur uniquement dans la vertu. On lui demandoit à quoi lui ſervoit la philoſophie? *à bien vivre avec moi*, répondit-il. Un prêtre qui l'initioit aux myſtères d'Orphée lui vantant le bonheur de l'autre vie, il lui dit bruſquement: *pourquoi ne meurs-tu donc pas?* C'étoit un miſanthrope chagrin, plus propre à faire haïr la vertu par ſa dureté, qu'à l'inſpirer par ſes exemples.

Diogène, ...n diſciple. Le fameux Diogène de Sinope, banni pour crime de fauſſe monnoie, voulut être ſon diſciple. Antiſthène le rebuta, le menaça même de ſon bâton. *Frappe*, lui dit le proſélyte enthouſiaſte, *tu ne trouveras point de bâton aſſez dur, pour m'éloigner de toi tant que tu parleras.* Diogène prit la beſace, vécut dans un tonneau, ſe paſſant de tout, déclarant la guerre

aux vices, & n'épargnant pas les personnes. On lui répondoit à coups de pierre ; on lui jetoit des os comme à un chien ; il n'en étoit que plus hardi & plus effronté. *Je foule aux pieds le faste de Platon*, disoit-il un jour ; Platon répliqua : *oui, mais par un autre faste.* Une telle philosophie n'étoit au fond qu'une insulte à l'humanité. On cite plusieurs maximes de Diogène. Celle-ci me paroît la plus remarquable : *Aye les bons pour amis, afin qu'ils t'encouragent à faire le bien ; & les méchans pour ennemis, afin qu'ils t'empêchent de faire le mal.* Phocion est compté parmi ses disciples ; mais ce grand homme sut être modéré dans la sagesse.

Cratès, autre cynique, vendit son riche patrimoine, en jetà l'argent dans la mer, & s'écria : *Je suis libre.* Il étoit difforme : Hipparchia, sœur d'un orateur athénien, voulut néanmoins l'épouser, malgré toute sa famille : elle prit le bâton & la besace, pour se rendre digne de ce bonheur. Le cynisme ne pouvoit manquer de faire des fanatiques, ni de dégénérer bien- Cratès Hipparchia

tôt en licence, comme tout système qui outre la vertu, les principes & les devoirs.

énon & les
oïciens.

Zénon, né à Citium dans l'île de Chypre, fut le disciple de Cratès, & le fondateur de la secte des stoïciens. Il exerçoit auparavant le négoce. Un naufrage, dont il se félicita toujours, lui procura l'occasion d'embrasser la philosophie à Athènes. Il prit le fond de la morale cynique, en la dépouillant de ces dehors indécens qui

ur système
: dieu.

la décrioient. Les stoïciens confondirent la divinité avec le monde matériel, dont elle étoit, selon eux, l'ame répandue par tout. Pour se tirer des objections contre la providence, ils disoient que la nature a fait ce qu'elle pouvoit faire de mieux, avec les élémens qui existoient. C'est en partie le système de l'optimisme: ils y joignoient la fatalité, qu'on n'accordera jamais avec le

r la vertu.

dogme de la providence. Ils soutenoient que la vertu est le souverain bien, qu'elle rend heureux dans tous les maux, & même que les souffrances ne sont point un mal; en un mot, que vivre selon la

droite raison fait essentiellement le bonheur.

Leur sage étoit un homme parfait, sans passions, insensible même à la pitié qui trouble l'ame, & cependant dévoué à tous les devoirs de l'humanité. Les péripatéticiens, moins enthousiastes, voyant l'homme composé de corps & d'ame, daignoient compter pour quelque chose la douleur & le plaisir physiques. L'enthousiasme des stoïciens s'élevoit au-dessus de la nature.

Le Sage des stoïciens.

» Si je pouvois un moment, dit » Montesquieu, cesser de penser que » je suis chrétien, je ne pourrois » m'empêcher de mettre la destruc» tion de la secte de Zénon au » nombre des malheurs du genre » humain. Elle n'outroit que les » choses où il y a de la grandeur, » le mépris des plaisirs & de la » douleur. Elle seule savoit faire » les citoyens; elle seule faisoit les » grands hommes *. « Plutarque observe judicieusement qu'elle avoit quelque chose de dangereux pour un

Jugement sur le stoïcisme.

* Esprit des Lois, *liv.* 24.

caractère ardent, porté aux excès; mais que sur un naturel doux & grave, elle opéroit des prodiges *. *Une partie de la science, selon Zénon, consiste à ignorer ce qui ne doit pas être su.* Cette maxime suffiroit pour son éloge. Cléanthe, Chrysippe, Panétius, Epictète, ont moins illustré le stoïcisme, que ne l'ont fait les vertus d'un Caton, d'un Antonin & d'un Marc-Aurèle.

Démocrite. Une secte bien différente, qu'Epicure rendit célèbre, existoit depuis long-tems sans faire du bruit. Elle avoit pour fondateur Démocrite, de la ville d'Abdère en Thrace, mort en 361 avant Jésus-Christ. Ce philosophe avoit appris de Leucippe la doctrine du vide & des atomes. Les connoissances qu'il acquit dans ses longs voyages, & ses profondes méditations sur la nature, le rendirent un des plus savans hommes du monde. Les Abdéritains le voyant rire de tout, (car la vie humaine étoit pour lui une comédie perpétuelle,) appelèrent Hippocrate pour le gué-

* *In Cleomen.*

rir de sa prétendue folie. Le médecin ne s'y trompa point, & leur apprit que les plus fous étoient ceux qui se croyoient les plus sains & les plus sages. Il ne nous reste aucun ouvrage de Démocrite.

Épicure & ses disciples.

Epicure, né dans l'Attique, vers l'an 342 avant notre ère, mit en vogue la doctrine de ce philosophe. Il enseigna que le monde avoit été formé par le concours fortuit des atomes, que les dieux ne se mêloient point des événemens naturels, ni des choses humaines, & que l'ame périssoit avec le corps. Il fit consister le souverain bien ou le bonheur dans la volupté; mais il l'entendoit des plaisirs de l'ame, que procure la vertu & qui supposent la tempérance. Sa vie est une preuve de ses sentimens à cet égard; puisque, dans son jardin délicieux, on ne mangeoit que des légumes, & l'on ne buvoit que de l'eau. Il fréquentoit les temples, soit par soumission aux lois & aux coutumes du pays, soit pour se mettre à couvert de l'accusation d'impiété. Il aimoit le bien public; il recommandoit l'obéissance: il disoit qu'*on devoit sou-*

Ce qu'il entendoit par la volupté.

Sa conduite sage.

haiter de bons princes, & se soumettre à ceux qui gouvernent mal. Sa patience dans une maladie extrêmement douloureuse, l'attachement & la vénération de ses disciples, réfutent les calomnies dont on a chargé sa mémoire. Origène, Saint Grégoire de Nazianze & d'autres Pères, l'ont justifié sur les mœurs. Il vécut sagement, avec une doctrine condamnable. Les Epicuriens en abusèrent dans la suite. Aux plaisirs vertueux, ils substituèrent les grossières voluptés; & ne croyant ni providence ni vie future, ils se livrèrent aux excès du libertinage.

Secte Eléatique.

De la secte éléatique, dont étoient Parménide, Xénon d'Elée, Leucippe, Démocrite, &c. naquirent le pyrrhonisme & l'athéisme. Pyrrhon, d'Elide dans le Péloponnèse, rejeta toutes les vérités comme incertaines, & enseigna que le juste & l'injuste dépendoient uniquement des lois ou de la coutume. Vivre & mourir étoient, selon lui, la même chose. *Pourquoi donc ne mourez-vous pas?* lui dit quelqu'un; *précisément*, répondit-il, *parce qu'il n'y a point de différence entre la vie & la mort.*

Pyrrhonisme.

Raillé un jour d'avoir pris la fuite devant un chien, il ſe tira d'affaire en diſant : *Il eſt difficile de dépouiller l'homme*. Le pyrrhoniſme eſt trop ridicule pour devenir contagieux. Le ſentiment intérieur ſuffit pour oppoſer à ſes ſubtilités une réſiſtance invincible.

Le ſimple athéiſme eſt capable, au contraire, de produire les plus grands maux, en attaquant une vérité qui ne tombe pas ſous les ſens, & qui néanmoins eſt le plus ferme appui de la morale. Protagoras, diſciple de Democrite, ayant écrit : *Je ne peux dire s'il y a des dieux, ou s'il n'y en a point*, les Athéniens firent brûler ſes ouvrages & le chaſsèrent de leur ville. Diagoras oſa nier ouvertement l'exiſtence des dieux. Les Athéniens l'appelèrent en juſtice ; il ſe ſauva : on promit un talent à celui qui le tueroit, & deux à celui qui l'amèneroit vivant. Quel état pourroit tolérer une erreur ſi funeſte au genre humain ? Mais ſouvenons-nous qu'Athènes fit mourir comme athée le pieux Socrate ; & ne confondons pas les calomnies de la ſuperſtition avec

Athéiſme.

Protagoras & Diagoras.

les justes plaintes de la religion offensée.

Accusations d'impiété contre les philosophes.

Plus la théologie grecque étoit absurde, & plus les philosophes étoient louables d'en dissiper avec prudence les prestiges; plus aussi ils avoient à craindre la démence du peuple, animée par la haine des prêtres. On vouloit que le soleil fût Apollon, que la lune fût Diane; parce qu'autrement les temples d'Apollon & de Diane auroient perdu une grande partie de leurs richesses. On accusoit donc d'impiété ces physiciens, qui ne trouvoient dans la nature qu'une intelligence infinie & des phénomènes naturels. Du reste, les philosophes en savoient moins sur la divinité, que le peuple n'en sait aujourd'hui, éclairé des lumières du christianisme. Je parle du peuple instruit par des hommes vraiment dignes du sacerdoce.

La philosophie spéculative des Grecs est la source des erreurs & des disputes.

Il paroît, au fond, que la philosophie spéculative des Grecs n'a guère produit que des disputes & des erreurs; parce qu'au lieu d'expériences, ils faisoient des systêmes, & qu'ils rêvoient au lieu d'observer. Le goût



des sophismes, les fausses subtilités, l'entêtement & l'orgueil devinrent communs à toutes les sectes. De là tant de chimères, tant de folies perpétuées jusqu'à nous.

§. II.

GÉOMÉTRIE. ASTRONOMIE. GÉOGRAPHIE.

Malgré le goût des systêmes, les Grecs cultivèrent la géométrie, cette science qui, ne procédant que par démonstrations, est si propre à dégoûter l'esprit de toute opinion incertaine. Pythagore l'enseignoit à ses disciples. Anaxagore, Platon, Aristote, & plusieurs autres en firent usage. Euclide d'Alexandrie, dont les *Elémens* seront toujours estimés, la perfectionna vers l'an 300 avant Jésus-Christ. Archimède auroit été un Newton dans notre siècle. Les machines qu'il employa contre les Romains, au siège de Syracuse, ne lui paroissoient qu'un jeu, en comparaison de ses découvertes scientifiques. Ayant avancé que, si on lui don-

Géométrie.

Archimède.

noit un point fixe hors de la terre, il la remueroit comme un autre corps; il prouva, dit-on, cette assertion étrange, en remuant une des plus grandes galères & des plus chargées, par le moyen d'une machine, dont il ne fit que toucher le bout. Rollin auroit pu révoquer en doute cette expérience; mais on ne peut douter qu'Archimède ne fût un prodige de génie. Avec le secours de l'hydrostatique, il découvrit le vol d'un orfévre, qui, dans une couronne faite pour le roi Hiéron, avoit mêlé d'autre métal à l'or dont elle devoit être composée. Son miroir ardent, pour brûler la flotte de Marcellus, étoit regardé de nos jours comme une chimère. On voit celui de M. de Buffon, & l'on n'ose plus nier l'autre.

Astronomie. Thalès. L'astronomie fut introduite dans la Grèce par Thalès. Il fit connoître le mouvement du soleil & de la lune, l'année solaire, la cause des éclipses, la petite ourse si nécessaire aux navigateurs. Anaximandre, son disciple, inventa la sphère, selon Pline, ou les cartes géographiques, selon Strabon, &

Anaximandre.

& mit en usage les cadrans solaires. Mais ces prétendues inventions des Grecs venoient, vraisemblablement, d'Egypte ou de Phénicie. Leur ignorance en astronomie se dissipa très-lentement. Anaximandre lui-même ne croyoit pas que le soleil fût plus grand que le Péloponnèse ; & malgré les leçons de Thalès, l'année, du tems de Démétrius de Phalère, n'étoit que de trois cent soixante jours. Méton publia néanmoins à Athènes, pendant la guerre du Péloponnèse, son *Ennéadécatéride*, appelée aujourd'hui le *nombre d'or*, qui est un cycle de dix-neuf ans, au bout desquels la lune recommence son cours avec le soleil, à une heure près & quelques minutes. Méton.

Eudoxe, disciple de Platon, trouvant trop peu de ressources à Athènes pour l'astronomie, alla l'étudier en Egypte, d'où il rapporta la connoissance des constellations & des planètes. Vers le même tems, Pythéas, de Marseille, colonie des Phocéens, fit sur l'ombre du soleil, au tems du solstice, une observation célèbre, par laquelle il détermina la Eudoxe & Pythéas.

latitude de sa patrie. Il passa de la Méditerranée dans l'Océan, & s'avança jusqu'à l'île de Thulé (l'Islande); il pénétra ensuite dans la mer Baltique, jusqu'à l'embouchure d'un fleuve qu'il nomme Tanaïs, & qui vraisemblablement est la Vistule. Ayant observé que les jours devenoient plus longs, au solstice d'été, à mesure qu'il avançoit vers le nord, il établit la distinction des climats par la longueur des jours & des nuits.

Jugemens précipités contre des faits naturels.

Strabon & même Polybe ont attaqué la réalité des voyages de Pythéas, supposant inhabitables les climats qu'il disoit avoir parcourus. Tant il importe de suspendre son jugement sur les choses que l'on ignore! Hérodote ne pouvoit s'empêcher de rire (ce sont ses propres termes) de ceux qui croyoient la terre environnée de l'Océan; il n'imaginoit pas que les navigateurs de Néchos pussent avoir vu le soleil dans une position contraire à celle où nous le voyons en Europe. Plusieurs siècles après, n'a-t-on pas nié hautement les antipodes? n'a-t-on pas même taxé

erreur & de folie ceux qui les mettoient ? n'a-t-on pas voulu faire cette vérité de fait une héréſie ?

Les obſervations aſtronomiques lairèrent Ariſtote ſur la figure & la andeur de la terre. La rondeur de l ombre dans les éclipſes de lune, iégalité des hauteurs méridiennes on les climats, lui firent connoître 'elle étoit ſphéroïde. Alexandrie int devenue l'aſyle des ſciences, atoſthène y fit, ſous Ptolémée Ever-te, de nouvelles obſervations pour ſurer la circonférence du globe; pparque, ſon contemporain, y fit lénombrement des étoiles fixes, & couvrit leur mouvement particulier tour des pôles de l'écliptique. Pline mme Hipparque le *confident de la ture.* Ce ne fut que ſous le règne Antonin, que le fameux Ptolémée nna un corps complet d'aſtrono-e. Obſervations aſtronomiques.

La géographie, qui tient à cette ence, puiſque les obſervations aſtronomiques ſervent à meſurer la terre, à fixer la poſition des lieux, ne uvoit avancer que lentement, à ſure qu'on découvroit les pays & Géographie.

qu'on les examinoit. Homère (chose étrange!) en savoit plus qu'Hérodote: les Grecs, du tems de Xerxès, s'imaginoient encore qu'il y avoit aussi loin d'Egine à Samos qu'aux colonnes d'Hercule. La navigation les éclaira; le commerce étendit leurs connoissances. Les conquêtes d'Alexandre furent très-utiles à la géographie; elle fit de nouveaux progrès sous les successeurs de ce prince. Strabon, du tems d'Auguste, & ensuite Ptolémée, y ajoutèrent beaucoup. Ce dernier s'attacha à déterminer la longitude & la latitude: unique méthode pour parvenir à une exacte précision.

Supériorité des modernes.

En ce genre, comme dans toutes les sciences exactes, les anciens sont infiniment au-dessous des modernes. Leur géographie est pleine d'erreurs. Comment ne le seroit-elle pas, puisque M. de l'Isle a prouvé par les observations astronomiques, qu'il y en avoit de fort considérables même dans les meilleures cartes des modernes? Il raccourcit l'Asie de cinq cents lieues; & la Méditerranée, d'occident en orient, de trois cents lieues. Admi-

tons comment les anciens ont pu faire de si grands progrès, avec si peu de secours; comment sans télescopes, sans chiffres arabes, ils ont pu être astronomes & géomètres. » Ils ont » fait, dit le marquis de l'Hôpital, ce » que nos bons esprits auroient fait à » leur place; & s'ils étoient à la nôtre, » il est à croire qu'ils auroient les » mêmes vues que nous. «

Quelques écrivains leur font honneur de nos plus admirables découvertes. Les Pythagoriciens pensoient que la terre & les planètes tournent autour du soleil. Empédocle (qu'une tradition ridicule suppose s'être précipité dans le volcan du mont Etna), rapportoit au poids de l'air le phénomêne du siphon, où l'eau demeure suspendue, pendant qu'on tient l'ouverture bouchée avec le doigt. Le même philosophe avoit imaginé une espèce de force d'attraction, peu différente de l'attraction Neutonienne. Cicéron & Sénèque expliquoient le flux & reflux par la pression de la lune. Mais ce n'étoient là que des conjectures sans preuves, que des systêmes hasardés. La gloire des moder-

Découvert modernes attribuées au anciens.

nes est d'avoir trouvé, par l'observation, le secret de la nature.

§. III.

MÉDECINE.

Médecine. La médecine, nécessaire à certains égards, plus par la faute des hommes que par la foiblesse de la nature, étoit encore une routine aveugle & extrêmement bornée, peu de tems avant la guerre du Péloponnèse. Depuis le siècle d'Homère, où les onguens ni les emplâtres n'étoient pas connus sans doute, puisqu'il n'en dit mot, lui qui parle des moindres remèdes; on ne voit point qu'elle se fût perfectionnée. Si Pythagore mérite une place parmi les célèbres médecins, comme Celse le prétend, ce pourroit bien être par sa réputation équivoque d'homme universel. Hérophile, qui vivoit environ 570 ans avant Jésus-Christ, paroît cependant avoir acquis des connoissances. On assure qu'il obtint la permission de disséquer, encore vivans, les criminels condamnés à mort; il en disséqua six cents, s'il faut s'en

rapporter à Tertullien. Mais peut-on le croire ?

Hérodique de Sicile, le maître du célèbre Hippocrate, est regardé comme le chef de deux sectes de médecine, qu'on appelle *diétetique* & *gymnastique*, dont les remèdes consistent dans la diète, le régime & les exercices du corps. Il devoit donc être fort supérieur aux charlatans, qui débitoient avant lui tant de recettes pernicieuses ou inutiles. Hérodique

Enfin Hippocrate naquit, dans l'île de Cos, vers l'an 460 avant notre ère. Quand on révoqueroit en doute les services qu'il rendit aux Grecs, selon la plupart des historiens, pendant la fameuse peste d'Athènes ; ses ouvrages encore subsistans, & toujours admirés comme des chefs-d'œuvre, feroient assez son éloge. Il s'étoit instruit en rassemblant toutes les observations de ses prédécesseurs ; il avoit observé mieux que personne. Les remèdes les plus simples lui paroissent les plus efficaces, & encore les employoit-il le moins qu'il pouvoit. L'aveu naïf qu'il fait de quelques fautes, & de plusieurs cures inu- Hippocrat

tiles, prouve combien il étoit au-dessus de l'aveugle présomption, & qu'il attachoit sa gloire au bien public. Le célèbre Galien, sous le règne de Marc-Aurèle, le regardoit comme son maître.

Sectes dans médecine.

Il est triste pour l'humanité que les médecins, ainsi que les philosophes, se soient divisés en plusieurs sectes rivales, dont les principes opposés conduisoient à des pratiques contraires. *Empiriques, dogmatiques, méthodistes*, &c. ces noms ne peuvent inspirer que de l'effroi, quand ils supposent un homme à systême, qui ne voit les maladies qu'à travers les nuages du préjugé. Caton parloit vraisemblablement de gens pareils, en disant : *Tout est perdu si les Grecs nous apportent leur littérature, & surtout s'ils nous envoient leurs médecins. Ils ont juré de tuer par la médecine tous ceux qu'ils appellent barbares* *.

Botanique, chimie, anatomie, &c.

La botanique, dont la médecine a surtout besoin, étoit encore, pour ainsi dire, dans l'enfance. Dioscoride & Pline n'ont guère connu que six

* Plin.

tents plantes. Dès le commencement du ſeizième ſiècle, on en connoiſſoit plus de ſix mille; & depuis, la ſcience s'eſt beaucoup perfectionnée par la méthode. La chimie médicinale eſt une ſcience moderne, qui tire ſon origine des Arabes. L'anatomie n'a pu faire de progrès, que dans les derniers ſiècles, où la ſuperſtition n'a plus empêché de diſſéquer les cadavres. Ainſi la chirurgie & la pharmacie, ſéparées maintenant de la médecine, dont elles faiſoient partie autrefois, ont acquis une perfection étonnante, inconnue à toute l'antiquité. Mais les exercices du corps, la lutte, le diſque, la courſe à cheval, ces jeux où les Grecs aimoient tant à ſe diſtinguer, les exercices militaires qui entroient dans les devoirs du citoyen, l'action enfin & la ſobriété valoient mieux que tous les remèdes.

§. IV.

SCIENCE ÉCONOMIQUE.

Une ſcience eſſentielle au gouvernement, trop peu cultivée par les

Science économique, trop négligée.

Grecs, ou du moins trop négligée par leurs écrivains, c'eſt la ſcience économique. A peine ſavons-nous quelque choſe ſur leurs finances, leur adminiſtration, ſur leurs principes en cette matière, & ſur quantité de détails plus intéreſſans, plus utiles en eux-mêmes, que ceux dont ils ont groſſi leurs hiſtoires. La ſavante Athènes paroît toujours préférer le ſpécieux au ſolide. Ses philoſophes, excepté un très-petit nombre, s'épuiſoient en ſpéculations vagues, en beaux diſcours ſur des généralités; & dédaignoient ce qui, joint aux mœurs & aux lois, fait la baſe du bonheur des citoyens. Tant de ſyſtêmes ſur l'origine du monde, ſur le ſouverain bien, ne rendoient pas les hommes plus ſages, ni l'état plus floriſſant. La République imaginaire de Platon valoit-elle de bons principes ſur la vie commune, & ſur le gouvernement de l'état?

Economique de Xénophon.

Nous avons deux traités de Xénophon, l'un intitulé *Économique*, l'autre des *Revenus*. Le premier regarde l'économie privée; le ſecond, les finances d'Athènes. Ces morceaux

précieux, récemment traduits en françois, méritent d'être lus, quoique fort superficiels. L'auteur vante avec raison les soins domestiques, surtout l'agriculture, sans instruire beaucoup sur cette matière. Il ne parle pas même de la greffe. Selon lui, l'art consiste dans l'observation de la nature; & ce n'est pas l'ignorance, mais la paresse, qui nuit dans la culture des terres. Ce principe, vrai en général, seroit faux & pernicieux s'il excluoit toute nouvelle méthode; car on a beau vanter les anciens usages : ne les a-t-on pas réformés utilement en plusieurs points? & combien n'y a-t-il pas encore à perfectionner? On doit en convenir cependant: le travail fera plus que tout le reste. Inspirez-en l'amour, par le bien-être qu'il doit produire : c'est le grand art pour rendre la terre féconde.

Son tra des Reven

Le traité sur les moyens d'augmenter les *revenus* de l'Attique est plus curieux, parce qu'il offre des choses moins connues. Sans répéter ce que j'en ai déjà dit ailleurs, j'exposerai simplement quelques idées

de Xénophon, dignes d'un examen particulier. Il s'attache principalement au commerce, qui étoit en effet la ressource d'un pays stérile. Il insiste sur les avantages de la situation d'Athènes, & il l'exagère, lorsqu'il veut que l'on regarde cette ville, non-seulement comme le centre de la Grèce, mais comme celui de l'univers. Il recommande, avec raison, d'y attirer les étrangers par toutes sortes de moyens; parce qu'on profite de leur industrie & de leur aisance. Chaque étranger payoit un tribut de douze drachmes. *Mettons-les*, dit l'auteur, *dans le cas de nous aimer & de nous servir utilement.*

Attirer les étrangers.

Faciliter le commerce.

Il fait sentir la nécessité de retrancher les entraves du commerce, surtout d'abréger les procédures, qui retardent les opérations, & qui éloignent les étrangers. Il propose de construire des halles, des magasins, des vaisseaux marchands, faisant voir le profit que l'on en retireroit: entreprises bien préférables à toutes celles de luxe & d'ornement, qui entraînent quelquefois la ruine des peuples.

Au sujet de l'exploitation des mines, il avance que *l'argent ne ressemble point aux autres productions de la terre, & que la grande abondance ne le fait jamais baisser de prix; que l'or, devenu plus commun que l'argent, feroit hausser celui ci, & baisseroit lui-même.* La dernière proposition est probable. Mais si la grande abondance de l'argent ne le fait pas baisser de prix, n'augmente-t-elle pas le prix des denrées? ne faut-il pas plus d'argent pour vivre; & n'est-ce pas comme si l'argent baissoit? Abondan de l'or & d l'argent.

A en juger par l'ouvrage même de Xénophon, les Athéniens n'étoient que médiocrement éclairés sur les finances & l'économie politique. Quelques particuliers s'enrichissoient en exploitant les mines, tandis que l'état négligeoit cette ressource. L'auteur propose des moyens pour concilier l'intérêt de l'état avec celui des particuliers. Il observe sagement qu'on ne doit pas tout entreprendre à la fois; qu'il faut proportionner les entreprises aux facultés; que le succès d'un premier établissement en facili- Exploitati des mines.

tera un second, qui en amènera d'autres avec le même succès. Il semble s'attacher à une idée chimérique, en demandant qu'on établisse des magistrats pour faire observer une paix perpétuelle; mais il avertit que *le moyen le plus sûr de vaincre ses ennemis est de ne s'en faire aucun.* Il conclut par une exhortation à consulter les oracles, pour savoir si le ciel autorise l'exécution de ses projets, & de quel dieu il faut particulièrement implorer le secours. Auroit-on imaginé qu'un philosophe crût les oracles nécessaires, dans une affaire de finances? Sans doute, c'étoit pour ménager la superstition du pays.

La théorie des finances, plus nécessaire aujourd'hui.

Si les Grecs ont manqué de bonne théorie sur cet objet, dont les nations modernes s'occupent tant aujourd'hui, c'est qu'ils avoient moins de raisons de s'y appliquer. Les guerres étoient moins dispendieuses, soit parce qu'on revenoit ordinairement chez soi après la campagne, soit parce que les armées étoient petites, & rarement composées de mercenaires. D'ailleurs la marine, qui faisoit la principale force des Athéniens, coûtoit peu à

La marine coûtoit peu aux Athéniens.

la république. Par une loi de Solon, les douze cents plus riches citoyens étoient partagés en soixante & quinze compagnies de seize hommes, chacune desquelles fournissoit une galère, que les seize commandoient tour-à-tour. Comme il y avoit des disputes sur le plus ou le moins de richesses, Démosthène fit règler par une autre loi, que tout particulier dont le bien montoit à dix talens, équiperoit une galère; deux galères, s'il avoit le double de bien; & que ceux qui possédoient moins de dix talens, se joindroient à d'autres pour la dépense. Athènes, avec de pareilles ressources dans le besoin, avec de l'industrie & du commerce, pouvoit se soutenir sans la science économique des modernes, ignorée de ses voisins. Les vices, & non le défaut de l'argent, causèrent totalement sa ruine.

Loi de Solon.

Autre loi par Démosthène.

Ces détails m'ont paru importans, pour faire connoître à quel point l'esprit humain s'éleva, à quel point il s'arrêta, dans la nation qui a éclairé la maîtresse du monde. Rome va nous offrir des spectacles d'un autre

genre. Le courage, la pauvreté, la vertu ou l'ambition, feront sa grandeur, avant que les arts, les sciences, y pénétrant à la suite des richesses, en fassent la rivale d'Athènes, d'Athènes, destinée à lui donner des leçons & à recevoir ses lois.

Fin de la seconde Partie de l'Histoire ancienne.





ÉLÉMENS D'HISTOIRE GÉNÉRALE.

HISTOIRE ANCIENNE.

TROISIEME PARTIE.



HISTOIRE ROMAINE.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

Comme l'Hiſtoire romaine absorbe, pour ainſi dire, celle des autres nations, & qu'elle com- Plan de ce hiſtoire.

mence une longue chaîne de faits; qui aboutit à l'hiſtoire moderne; nous la diviſerons en époques, pour mieux marquer la ſuite & le rapport des principaux événemens: nous diſtinguerons même chaque époque, autant qu'il ſera poſſible, non-ſeulement par un fait important, ſelon l'uſage, mais par une idée relative à l'eſpace de tems qu'elle embraſſera.

L'hiſtoire des premiers ſiècles de Rome, fort incertaine.

Les premiers ſiècles de Rome ſont couverts de ténèbres & d'incertitudes. Son premier hiſtorien, Fabius Pictor, vivoit du tems de la ſeconde guerre punique, plus de cinq cents ans après la fondation de cette ville. Combien de fables ont dû ſe répandre, lorſque l'ignorance aveugloit tous les eſprits, lorſque la ſuperſtition croyoit tout, lorſque l'écriture étoit rare, & que les monumens des pontifes étoient des archives du merveil-

leux ! Encore ces monumens, au rapport de Tite-Live, périrent-ils presque tous dans l'incendie qu'allumèrent les Gaulois. De-là, tant d'absurdes traditions, reçues par les historiens ; de-là, ces prodiges, accumulés sans ombre de vraisemblance. Rome se croyoit divine ; elle adoptoit tout ce qui flattoit ses préjugés.

Malgré cette incertitude, il y a des traditions dignes de foi.

On peut lire dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-lettres, tome VI*, les dissertations de M. de Pouilly & de M. l'abbé Sallier, sur l'histoire des quatre premiers siècles. Ce que l'un veut détruire, l'autre le soutient. La dispute de ces deux savans semble conduire au pyrrhonisme ; mais la critique doit tenir un juste milieu, rejeter l'absurde & l'incroyable, sans nier le vrai, qu'on trouve mêlé avec le faux. Excepté les faits dont nous avons

été nous-mêmes témoins oculaires, comme l'obſerve M. Fréret, toute l'hiſtoire n'a de certitude que celle qui réſulte de notre confiance au témoignage d'autrui ; ainſi tout eſt en quelque ſorte tradition. La tradition non écrite, quoique moins forte que l'autre, laiſſe ſubſiſter la certitude pour les faits publics & éclatans, dont la mémoire des hommes conſerve aſſez facilement le ſouvenir. Les circonſtances merveilleuſes, qu'on y ajoute quelquefois, détruiront-elles la vérité ? il faut donc refuſer toute créance aux contemporains qui ont débité quelques merveilles ſemblables. D'ailleurs, il exiſtoit encore des monumens, dont les hiſtoriens de Rome ont profité. L'eſſentiel pour nous eſt de ne tirer de leurs récits que ce qu'il importe de ſavoir,

Notre plan nous éloigne des discussions chronologiques, matière éternelle de disputes peu intéressantes. Si la date de la fondation de Rome est incertaine, du moins elle ne varie que d'un petit nombre d'années. L'opinion la plus probable la fixe au commencement de la quatrième année de la sixième Olympiade, 753 avant Jésus-Christ, environ 120 ans après que Lycurgue eut donné ses lois, & 140 avant que Solon donnât les siennes: quatorze ans avant l'ère de Nabonassar, tems auquel des savans modernes rapportent, comme nous l'avons remarqué, les grands ouvrages de Babylone, attribués par les anciens à Sémiramis. On date communément & de l'an de Rome, & de l'an avant notre ère. Pour éviter cette confusion de chiffres, je me bornerai à la première mé-

Date de la fondation de Rome.

thode, qu'il eſt facile de combiner avec la ſeconde. Il ne faut que ſouſtraire de 753 le nombre qui exprime la date de Rome, & l'on aura l'année avant J. C.



PREMIÈRE ÉPOQUE.

FONDATION DE ROME.

LES ROIS.

Espace de 244 ans.

ROMULUS.

An de Rome 1.

ROMULUS, chef de brigands, fondateur de Rome.

ROME, malgré toute sa grandeur, a eu la petite vanité, si commune aux nations, de jeter du merveilleux sur son origine. Elle vouloit descendre d'Enée; elle donnoit pour père à Romulus, son fondateur, le dieu Mars, & le faisoit allaiter miraculeusement par une louve. Au milieu de ces contes frivoles, on voit Romulus, chef de brigands, meurtrier de Rémus son frère, bâtir des cabanes sur un terrain dépendant de la ville d'Albe, d'où il étoit sorti; & fonder, avec environ trois mille hommes, un

état qui devoit engloutir les plus vastes monarchies. On le voit augmenter le nombre de ses sujets, en ouvrant un asyle à tous les malfaiteurs étrangers, à tous les fugitifs, qui voudroient lui obéir. Les Sabins lui refusent des femmes pour la population : il les attire à des jeux; il enlève leurs filles à main armée; il en fait les épouses de ses soldats. En remontant à la source de la plupart des empires, on ne trouvera de même que violences & brigandages.

Politique de Romulus, & idée de sa monarchie.

Si Romulus n'avoit été qu'un aventurier audacieux, les peuples voisins auroient sans doute renversé la ville naissante. Mais il avoit des vues politiques, & il affermit son ouvrage par les lois comme par les armes. Le gouvernement de Rome, dès son enfance, mérite notre attention. Ce fut une monarchie mixte, conforme au caractère & aux coutumes des barbares, qui conservoient la plus grande liberté, en se donnant des rois. Romulus, revêtu de ce titre, sentit bien que le peuple ne se laisseroit pas subjuguer, & qu'il falloit partager avec lui le gouvernement, ou y renoncer soi-même.

D'abord

D'abord il divisa la colonie en trois tribus, & chaque tribu en dix curies. Il partagea le territoire en trois portions inégales, l'une pour le culte religieux, l'autre pour les besoins de l'état, la troisième pour les citoyens, qui eurent chacun environ deux arpens de terre. Ensuite, il établit un sénat composé de cent personnes, auquel il confia le soin de faire observer les lois, de délibérer sur les grandes affaires, & de porter les délibérations aux comices, ou aux assemblées du peuple. Le droit suprême de décider appartenoit au peuple, mais ses décisions devoient être confirmées par le sénat. Le commandement des armées, la convocation des comices & du sénat, le jugement des causes les plus importantes, la dignité de souverain pontife, étoient le partage du roi.

Division du peuple en trois tribus.

Etablissement du sénat.

Les trois pouvoirs.

En mêlant ainsi les trois pouvoirs, Romulus avoit su ménager le peuple & satisfaire sa propre ambition. Il pouvoit gouverner le sénat, dont les membres étoient de son choix. Les forces militaires, la religion, la justice, restoient entre ses mains, pour

Romulus s'étoit réservé adroitement beaucoup d'autorité.

tenir le peuple dans la dépendance : & quoiqu'il lui eût laissé les principaux droits de la souveraineté, celui de faire des lois & d'élire les magistrats, celui de décider de la guerre & de la paix, il s'étoit réservé les moyens de diriger les suffrages, ce qui au fond le rendoit, en quelque sorte, maître de tout. Douze licteurs lui servoient de garde, appareil utile à la royauté. Il y ajouta un corps militaire de trois cents hommes, qui combattoient à pied & à cheval. C'est l'origine des chevaliers, nommés *Celeres* au commencement.

Chevaliers romains.

Patrons & cliens, établissement admirable.

Pour prévenir les divisions entre le sénat & le peuple, Romulus fit un réglement, (on le lui attribue du moins, comme plusieurs autres choses,) qui contribua beaucoup à la prospérité de Rome. Il permit à chaque plébéien de se choisir un patron dans le sénat. Des devoirs réciproques unirent les patrons & les cliens ; ceux-là protégeoient les autres, dont ils étoient secourus en cas de besoin. Ces liens d'humanité inspirèrent la concorde & la modération. Aussi n'y eut-il point de sang répandu dans les

premiers troubles qu'excita la jalousie des ordres, après l'établissement de la république. Le bonheur de la société dépend surtout de l'union des citoyens ; & si les petits ne sont rien aux yeux des grands, la multitude sera nécessairement rebelle ou opprimée.

Lois barbare en faveur de maris & di pères.

Des barbares ont peu de lois, & leurs lois portent une empreinte de barbarie. Je n'en citerai que deux de Romulus. La première permettoit aux hommes de répudier leurs femmes, & même de les faire mourir, non-seulement pour de grands crimes, mais pour avoir bu du vin ; elle défendoit aux femmes de se séparer de leurs maris, sous quelque prétexte que ce fût. La seconde rendoit les pères maîtres absolus de leurs enfans ; ils pouvoient les vendre jusqu'à trois fois à tout âge, les condamner même à la mort ; ils pouvoient de plus exposer ceux qui naissoient extrêmement difformes, pourvu qu'ils prissent auparavant l'avis de cinq personnes du voisinage ; encore ne les y obligeoit-on point par rapport aux filles cadettes.

Deux objets de Romulus ; c'est d'avoir des hommes & des terres.

Avoir des hommes & des terres, ce fut le principal objet de Romulus. Quelques-uns le regardent comme l'auteur de la politique romaine, toujours attentive aux moyens d'agrandir & de fortifier l'état, soit par des alliances, soit par des conquêtes. Il s'attacha principalement à la guerre, dont il avoit besoin pour s'agrandir, & pour exercer au-dehors le génie turbulent de ses sujets.

Les premières guerres des Romains, peu dignes de détails.

L'Italie étoit alors, comme l'ancienne Grèce, divisée en beaucoup de petits peuples, dont la plupart se ressembloient par un courage féroce, & n'avoient d'ailleurs rien de commun. Rome fut successivement en guerre avec tous, dans un long espace de tems. Il est facile de juger, en réfléchissant sur son origine, que ni les siéges ni les batailles d'alors, quelques effets qui dussent en résulter pour l'avenir, ne méritoient les descriptions pompeuses qu'en font les historiens.

8.

Tatius, roi des Sabins, collègue de Romulus.

C'est contre les Sabins que la nouvelle colonie exerça d'abord sa valeur. Ils formoient une espèce de république fédérative, dont les forces

réunies pouvoient paroître redoutables : quelques-unes de leurs villes furent cependant réduites à se soumettre. Mais un de leurs princes, Tatius roi de Cures, pénétra jusques dans Rome. Il l'auroit détruite peut-être, si les Sabines qu'avoient enlevées les Romains, n'eussent ménagé la paix entre leurs époux & leurs parens. Pour récompense de ce grand service, on accorda aux femmes, selon Plutarque, un privilège qui réduisoit leur travail à filer. Les deux peuples s'unirent, aux dépens du pouvoir de Romulus ; car il partagea la royauté avec Tatius, & admit dans le sénat cent des principaux Sabins. Son collègue ayant été assassiné six ans après, il fit en sorte qu'on ne lui donnât point de successeur.

Romulus assassiné par les sénateurs.

Après de nouvelles victoires, dont le fruit étoit toujours d'augmenter le nombre des citoyens, en y admettant les vaincus ; le roi, sûr de l'affection de ses soldats, comptant déjà quarante-sept mille sujets, se livra trop au goût de la domination : il voulut gouverner sans le sénat. Les sénateurs conspirèrent, & se défirent se-

crètement de lui. Pour couvrir leur attentat, ils publièrent que Romulus avoit été enlevé au ciel. Il avoit règné trente-ſept ans. Les ſénateurs exercèrent l'un après l'autre la puiſſance royale, pendant une année d'interrègne. Chacun règnoit cinq jours : jaloux de l'autorité, ils aimoient mieux gouverner mal que de ſe donner un roi.



NUMA.

LE peuple se lassa d'obéir à tant de rois, & le sénat fut obligé de faire une élection. Comme il étoit composé de Romains & de Sabins en nombre égal, les deux partis se disputoient la couronne. On convint par accommodement que les Romains éliroient, & que leur choix tomberoit sur un Sabin. Numa Pompilius, retiré à la campagne, indifférent pour les honneurs, parut l'homme le plus capable de gouverner, ou le moins propre à inspirer de la crainte. Il fut élu, & accepta malgré lui un pouvoir dont il faisoit moins de cas que de la sagesse & de l'étude. Où avoit-il pu prendre ce goût de philosophie? nous l'ignorons.

39. NUMA POMPILIUS, roi.

Autant Romulus avoit aimé la guerre, autant son successeur fut-il zélé pour la paix. Il crut devoir adoucir les mœurs d'un peuple farouche, qui n'étant pas corrompu, se trouvoit au point où une bonne législation ne peut guère manquer de réussir.

Il entretient la paix pour former la nation.

fluence ré-ciproque des lois & des mœurs.

Quand les lois forment les mœurs, les mœurs deviennent, en quelque sorte, le ciment des lois. Leur influence réciproque faisoit la gloire de Sparte : Rome en éprouva aussi les avantages ; & c'est principalement par-là qu'elle mérite des éloges.

Il s'attache à la religion.

Numa réunissoit deux qualités, qu'on voit rarement ensemble, la piété & la politique. L'une & l'autre lui servirent de règle. Il se donna pour inspiré, en supposant qu'il avoit des entretiens avec la nymphe Egérie. Cet artifice lui servit à répandre les sentimens religieux, dont il étoit pénétré lui-même. La religion fut le ressort principal qu'employa le nouveau roi, pour assujettir aux devoirs le caractère dur des Romains. Il grava profondément dans leur ame la crainte de l'être invisible, qui voit & punit le crime. Il érigea un

Institutions religieuses.

autel à la *Bonne-Foi*, pour rendre les promesses sacrées ; & il institua les fêtes du dieu Terme, pour que les limites des possessions fussent inviolables. Il établit les cérémonies du culte ; parce qu'elles unissent les cœurs aux pieds des autels, & que,

sans elles, la divinité feroit peu d'impression sur la plupart des esprits. Il divisa les ministres de la religion en plusieurs classes, dont la première étoit celle des pontifes. Le grand-pontife présidoit à toutes, & cette charge importante appartenoit à la royauté, comme un des pivots du gouvernement.

Première religion de Rome, vraisemblablement celtique.

Selon la conjecture d'un auteur moderne *, les anciens Romains étant un mélange de Sabins, de Latins & de Toscans, tous Celtes d'origine; leur première religion dut être, comme la celtique, fort différente de ce qu'elle devint, quand les dieux de la Grèce furent introduits dans Rome, contre une loi de Romulus qui excluoit les divinités étrangères. Les Celtes n'avoient point de simulacres: les Romains, au rapport de Plutarque, n'en eurent que 160 ans après la fondation de leur ville. Les Celtes honoroient le feu, & s'adonnoient à l'art des augures: aussi du tems de Numa, voit-on des augures, un temple élevé à Vesta,

* Pelloutier, *Hist. des Celtes.*

ablissement des vestales. & les vestales établies pour entretenir le feu sacré. Cette institution de vierges consacrées au culte est d'autant plus remarquable, que la virginité, sans clôture, étoit pour elles une obligation inviolable, sous peine d'être enterrées toutes vives. On les respectoit infiniment. Libres de se marier après trente ans de service, elles préféroient pour l'ordinaire les honneurs du sacerdoce, soit parce que l'habitude leur en adoucissoit la contrainte, soit parce qu'elles avoient passé l'âge des plaisirs, soit parce que l'ambition ou la piété les attachoit à l'autel. Il n'y eut jamais plus de six vestales.

Les féciales. On attribue pareillement à Numa un autre établissement très-utile, celui des féciales (ou féciaux). Ils décidoient de la justice d'une guerre, & veilloient à l'observation des traités de paix. Ils devoient déclarer la guerre aux ennemis, en attestant le ciel de leur injustice, & en faisant des imprécations contre Rome, si elle étoit injuste à leur égard. C'étoit le frein le plus nécessaire à un peuple guerrier & ambitieux. Varron observe que les

La guerre vêtue de couleurs de religion.

Romains, regardant la guerre d'un œil de piété, ne s'y déterminoient que lentement & sans passion. Mais n'avoient-ils pas une passion sourde, capable de colorer bien des injustices, le désir des conquêtes? Nous la verrons se développer avec le tems, s'appuyer même sur des motifs ou des prétextes de religion, & regarder le monde entier comme une proie que le ciel lui destinoit. L'intérêt peut séduire les hommes les plus religieux; l'intérêt souvent fit de la religion l'instrument de leurs injustices.

Numa inspire le goût de l'agriculture.

L'agriculture fut une véritable source de bonheur & de vertu, que Numa ouvrit à son peuple. Il distribua les terres conquises sous le dernier règne; il forma des bourgades, où les cultivateurs s'attachoient à d'utiles travaux; il nomma des surveillans, pour récompenser l'industrie & pour châtier la paresse. C'est ainsi que l'agriculture devint une occupation si chère aux Romains. Les premiers hommes de l'état y trouvèrent leur plaisir; & l'état ne fut jamais plus glorieux, que lorsqu'on couroit à la charrue après un triomphe.

Corps de métiers etablis pour unir les Romains & les Sabins.

Il restoit dans la ville un principe de division, par la jalousie nationale entre les Romains & les Sabins. Numa, dit-on, vint à bout de le détruire. Le peuple distribué en corps de métiers, en communautés dont chacune avoit ses privilèges, oublia toute distinction de pays, & ne connut désormais que celle de sa classe; avec cet avantage sur les Egyptiens, que les classes n'étoient point séparées, de manière à exciter des haines, ni à étouffer les talens.

Nouveau calendrier.

Enfin Numa eut la gloire d'employer la science au bien public. L'année de Romulus étoit seulement de dix mois. Il y substitua l'année lunaire de douze mois, qu'il rapprocha de l'année solaire par des intercalations. C'est ce que disent les historiens; mais il me paroît difficile de concevoir d'où il avoit tiré tant de science, au milieu d'un peuple barbare. Les Athéniens avoient à peine la moindre idée d'astronomie; & voilà un Sabin astronome!

Loi qui permettoit aux maris de prêter leurs femmes.

Une loi singulière, attribuée à Numa, permettoit aux maris de prêter leurs femmes à d'autres, après en

avoir eu des enfans. C'étoit une coutume de Sparte ; compatible alors avec la pureté des mœurs, parce que l'on ne cherchoit qu'à donner de bons citoyens à l'état, sans avoir sur le mariage les idées sublimes que nous donne la religion.

Mort Numa.

Numa mourut après un règne pacifique de quarante-trois ans. La sagesse de ses lois, & la connoissance qu'il avoit de l'être suprême, l'ont fait regarder comme disciple de Pythagore, quoique ce philosophe n'ait paru qu'au tems du dernier Tarquin.

Ses livres la religi furent brû par le sén long-te après.

L'an de Rome 572, quelques livres de Numa furent trouvés dans un coffre. Ils contenoient ses sentimens sur la religion. Le préteur Pétilius les ayant lus, dit au sénat que ces livres étoient dangereux, parce qu'ils ne s'accordoient point avec la religion établie. Sur ce rapport, le sénat les fit brûler. C'est une preuve, (supposé le fait,) de la superstition qui avoit altéré le culte des premiers Romains, & de l'intérêt qu'avoient les grands à la maintenir.



TULLUS HOSTILIUS.

83. TULLUS HOSTILIUS.

TULLUS Hoftilius eft élu pour fucceffeur de Numa. Il commence fon règne par diftribuer à ceux qui manquoient de terres, une campagne du domaine de la couronne. S'étant ainfi attaché les cœurs, il ranime l'ardeur militaire qu'une longue paix n'avoit pu éteindre. La jaloufie d'Albe contre Rome allume la guerre. Les deux peuples fe difputent la prééminence. On nomme de part & d'autre trois freres, les Horaces & les Curiaces, pour décider la querelle par un combat fingulier. Du côté de Rome, deux Horaces font tués, mais enfuite le troifième, vainqueur des trois Curiaces, affure la fupériorité à fa patrie. L'hiftoire ajoute qu'il tua fa fœur, parce qu'elle pleuroit un des Curiaces, fon futur époux. Tullus le fit juger par deux commiffaires, & lui confeilla d'appeler au peuple de la fentence de mort. Ainfi le peuple eft reconnu juge fuprème.

[Guerre avec les Albains.]

[Horaces & Curiaces.]

La manière dont Tite-Live dépeint ces divers événemens, les belles harangues dont il les embellit, paroissent des jeux d'imagination plutôt que des traits d'histoire. Cet excellent écrivain s'est donné carrière, à l'exemple des Grecs, en maniant les anciennes traditions; trop imité en cela par Rollin & d'autres modernes. Est-ce au sein de la barbarie qu'on peut trouver des harangues écrites avec tant d'art? Le combat même des six champions est fort douteux; il semble copié de l'histoire grecque.

Tite-Live digne de critique.

Suffétius, général des Albains, coupable de perfidie, fut écartelé par ordre de Tullus. La ville d'Albe, à laquelle on donne cinq cents ans d'antiquité, fut détruite en une heure, & ses habitans transplantés à Rome, où les principaux entrèrent dans le sénat. Rome gagnoit du terrain. Elle vouloit assujettir les villes latines, qui étoient des colonies d'Albe, & ses prétentions devinrent une semence de guerre. Tullus battit ses voisins, quand ils osèrent prendre les armes. Mais dans les ravages d'une

Albe détruite.

peste, il ne put se défendre des superstitions que produit ordinairement la crainte. Quelques auteurs racontent sérieusement que Jupiter le foudroya, tandis qu'il faisoit un sacrifice magique. On conjecture cependant qu'il fut assassiné.

Mort de Tullus.



ANCUS MARTIUS.

LE peuple & le sénat donnèrent la couronne à Ancus Martius, petit-fils de Numa par sa mère. Il se montra digne de son aïeul, dont il réunissoit les vertus au courage de Romulus. Ses premiers soins se tournèrent sur la religion & l'agriculture. Les Latins le méprisant alors comme un prince foible, commirent des hostilités qui troublèrent ces soins pacifiques. On leur envoya demander satisfaction. Ils refusèrent, & le féciale leur déclara la guerre au nom du peuple. Il n'est point parlé du roi dans la formule, dont voici les termes : *A cause du dommage que les Latins ont causé au peuple romain, le peuple romain & moi, nous déclarons la guerre aux Latins, & nous la commençons.* A ces mots, le féciale jeta sur le territoire des ennemis un javelot trempé de sang. Cette guerre & d'autres qui suivirent, tournèrent à la gloire d'Ancus & au profit de Rome.

113. ANCUS MARTIUS.

Guerre déclarée aux Latins.

Formule du féciale.

Ouvrages utiles d'Ancus.

Rien ne fait tant d'honneur à un roi guerrier, que de s'occuper après la victoire d'objets plus intéressans pour le bien public. Les ouvrages d'Ancus auroient pu l'immortaliser, indépendamment de ses exploits. Il enferma dans l'enceinte de la ville, qui se bornoit d'abord au mont Palatin, le mont Aventin & le mont Janicule, compris auparavant dans l'Etrurie. Il fit un pont sur le Tibre, pour communiquer avec le Janicule.

Port d'Ostie; salines, &c.

Il construisit le port d'Ostie, à l'embouchure de ce fleuve. Il fit creuser des salines au bord de la mer, & distribua au peuple une grande partie du sel qu'on en tiroit. (De pareilles distributions en blé, en huile, &c. devinrent communes dans la suite, sous le nom de *congiaria*, & se changèrent en abus, comme nous l'observerons ailleurs.) Il bâtit une prison, d'autant plus nécessaire que la licence devoit croître avec le nombre des sujets. Ce prince mourut après un règne glorieux de vingt-quatre ans.

TARQUIN L'ANCIEN.

TARQUIN, surnommé l'Ancien, cinquième roi, ne dut son élévation qu'à la brigue, dont il introduisit l'usage. Né à Tarquinie, en Etrurie, d'un riche négociant de Corinthe, il s'établit à Rome, avec l'espérance d'y parvenir aux honneurs; & il avoit changé son nom de Lucumon en celui de Tarquinius, emprunté du lieu de sa naissance. Un mérite réel, soutenu par les richesses & par une adroite politique, lui avoit procuré les bonnes graces d'Ancus & une place dans le sénat. Ancus, en mourant, le nomma tuteur de ses deux fils, dont l'aîné n'avoit pas encore quinze ans. Quoique la couronne ne fût point héréditaire, la vénération pour le dernier roi, pouvoit fixer les suffrages en faveur de sa famille. Tarquin la brigua ouvertement, sans égard pour ses pupilles. Il mania si bien les esprits, que le peuple, gagné ou persuadé, lui ordonna de *se charger de l'administration des*

139. TARQUIN L'ANCIEN brigue & obtient la royauté.

affaires publiques, c'est-à-dire, le fit roi.

Il augmente le sénat & bâtit un cirque.

Pour augmenter son crédit dans le sénat, autant que pour récompenser ses partisans, il créa cent nouveaux sénateurs, tirés des familles plébéiennes (*patres minorum gentium*). Il s'attacha encore plus la multitude en construisant un cirque pour les jeux, à l'exemple des Grecs. Tout peuple aime les spectacles, & l'on peut compter de lui plaire, quand on l'amuse.

Le nombre des citoyens augmenté par les victoires.

Les Latins, les Etrusques, les Sabins, qui rompoient toujours avec Rome, & ne l'attaquoient pas de concert, éprouvèrent successivement la valeur du nouveau roi. Comme ses prédécesseurs, il sut profiter de la victoire, en incorporant les vaincus avec les citoyens. Il établit la cérémonie pompeuse du triomphe. Ce fut dans la suite un puissant motif d'émulation : ce n'étoit pour lui qu'un moyen d'augmenter le respect pour sa personne.

Triomphe établi.

Constructions de Tarquin.

Déjà se formoient à Rome ces idées du grand, si propres à faire naître de grandes choses. Les ouvrages exécu-

tés par Tarquin furent des prodiges, dans un siècle de barbarie. Il construisit des aquéducs & des égouts superbes, perçant les collines & les rochers pour l'avantage de la ville. Ceux qui jugent du mérite par l'utilité, mettront les égouts de Rome au-dessus des édifices fastueux de Périclès. Un chariot chargé de foin pouvoit passer sous la voûte, & Pline les admiroit encore huit cents ans après leur construction. Tarquin bâtit aussi des temples, des salles pour la justice, des écoles destinées à l'éducation. Il applanit le sommet du mont Tarpéïen sur lequel fut élevé dans la suite le capitole.

Fable de l'augur Névius.

Il faut que la superstition ait un empire incroyable, même sur de bons esprits, puisque, au milieu de ces faits dignes de l'histoire, Tite-Live place le conte du caillou coupé sans effort, avec un rasoir, par l'augur Accius Névius, pour démontrer que son art étoit divin*. Cicéron, quoiqu'augur

* Ce grand historien, qui se prête beaucoup trop aux traditions fabuleuses, ne les admet cependant pas toutes. Il dit dans son

lui-même, se moquoit de cette vaine tradition. Saint Augustin penchoit à la croire, comme l'observe Rollin; mais le vertueux Rollin pouvoit ajouter que ce n'est pas une raison d'y ajouter foi, & d'y faire intervenir la puissance du démon. Une statue érigée à Névius prouve seulement qu'on avoit été trompé par quelque apparence de prodige, qu'on avoit cru une fable, & que des hommes puissans avoient eu intérêt à en consacrer la mémoire.

Superstitions d'Etrurie & de Grèce, introduites par Tarquin.

En effet, l'art de prédire l'avenir, d'après le vol des oiseaux ou d'autres circonstances pareilles, qui ne peuvent avoir aucun rapport avec l'avenir; cet art des Etrusques, plus insensé que l'astrologie judiciaire, devint à Rome un des grands ressorts

---

cinquième livre, au sujet de la prise de Véies: *On insère ici une fable; .... mais par rapport à des tems si éloignés, il me suffit que l'on reçoive pour vrai ce qui est vraisemblable. Je ne dois ni affirmer ni réfuter le merveilleux, plus propre au théâtre qu'à l'histoire.* Du moins falloit-il s'en tenir à cette règle: l'histoire ne seroit pas un mélange de fables & de vérités.

du gouvernement, & l'une des chaînes par lesquelles on mena le peuple. Un coup de tonnerre, un éclair, à droite ou à gauche; un tel oiseau volant ou chantant de telle manière; les entrailles d'une victime plus ou moins saines, &c. &c. quoique ces prétendus signes ne signifiassent rien, on en tiroit les auspices, avec lesquels on régloit tout. Tarquin I, étrusque de naissance, grec d'origine, établit vraisemblablement les superstitions d'Etrurie & de Grèce, qu'il crut utiles à sa politique. La religion simple de Numa s'altéra beaucoup sous son règne, & l'on reçut les dieux étrangers.

Ce prince mourut à l'âge de près de quatre-vingts ans, assassiné par les fils d'Ancus Martius, qui le voyoient préparer la fortune de Servius Tullius, son gendre. Mais Tanaquil, femme de Tarquin, cacha adroitement sa mort, jusqu'à ce qu'elle eût assuré la couronne à Servius. C'étoit un Latin, dont la mère avoit été emmenée captive à Rome, & que le dernier roi avoit élevé avec la tendresse d'un père.

Il est assassiné par les fils d'Anc Martius.

SERVIUS TULLIUS.

175. SERVIUS TULLIUS s'empare du trône, & gagne le peuple.

SERVIUS ayant pris l'autorité sans le consentement du peuple & du sénat, quelque mérite qu'il eût d'ailleurs, ne pouvoit régner tranquillement sur un état libre, s'il ne suppléoit de quelque manière au défaut de droits légitimes. Il gagna le peuple, en payant lui-même les dettes des pauvres, en leur partageant les terres dont quelques citoyens s'étoient emparés, & en diminuant l'intervalle qui séparoit les deux ordres. Il se plaignit ensuite publiquement d'un complot, formé par les patriciens * contre sa vie; & il demanda qu'on élût un roi, comme s'il eût été prêt à quitter le trône. Le peuple n'eut pas de peine à se décider en sa faveur.

Nouvelles guerres.

Ainsi que Tarquin, il éleva des temples à la superstition; il remporta

* Les sénateurs étoient appellés pères (*patres*), d'où venoit le nom de patriciens, qui distinguoit les familles nobles.

des

des victoires ſur les voiſins de Rome. Les traités que ces petites républiques avoient conclus avec un roi, elles s'en croyoient déliées à l'égard de ſon ſucceſſeur. La haine, la jalouſie leur faiſoient reprendre les armes. De-là naiſſoient perpétuellement de nouvelles guerres. C'étoit toujours un exercice pour le courage des Romains, & un moyen d'accroiſſement pour l'état : car on gagnoit ou des terres ou des citoyens.

Tout ambitieux qu'étoit Servius, il parut ſe livrer à la paſſion du bien public. Son règne fit éclorre des changemens ſalutaires, dont la république avoit beſoin. Les Romains ne penſoient pas, comme d'autres peuples, qu'on ne doit jamais toucher au gouvernement ni aux uſages établis; ils durent en grande partie leur proſpérité à des innovations, qui euſſent indigné les Egyptiens & quelques philoſophes enthouſiaſtes. Réformer les abus avec ſageſſe eſt un des premiers devoirs de la politique. Et où ne s'en trouve-t-il pas à réformer?

Servius entreprend d'utiles innovations.

Deux abus à réformer ; les tributs égaux par tête, & la supériorité du petit peuple dans les comices.

Il y en avoit deux considérables dans Rome. On payoit les tributs par tête ; & quoiqu'il ne restât plus guère de vestiges de l'ancienne égalité de fortune, ces tributs étoient encore égaux : ce qui ruinoit le pauvre au profit du riche. Mais aussi le riche n'ayant que sa voix comme le pauvre, dans les assemblées du peuple, où tout se décidoit à la pluralité des suffrages : les plus importantes affaires étoient entre les mains d'une populace nombreuse, facile à tromper, à échauffer, & qui naturellement devoit imiter les excès de la démocratie athénienne. Servius entreprit d'extirper ce double principe de désordres. Il y réussit.

On donne pouvoir au roi d'exécuter son plan de réforme.

D'abord, il exposa dans une assemblée générale l'abus des contributions ordinaires, & la nécessité de les rendre proportionnelles aux biens de chaque particulier. Le peuple, flatté de l'espérance d'un soulagement, lui donna pouvoir d'établir le plan de réforme, qu'il jugeroit convenable. Ce plan, que nous allons voir exécuté, a un rapport essentiel avec l'histoire,

Les habitans de la ville furent divisés en quatre tribus, selon les quartiers ; & ceux de la campagne en quinze tribus, auxquelles on en ajouta plusieurs dans la suite ; de manière qu'il y eut en tout trente-cinq tribus. Chacune avoit ses *curies*, telles à-peu-près que nos paroisses, dont le prêtre étoit nommé *curion*. Le dénombrement des citoyens devint facile par cette méthode. On en comptoit déjà quatre-vingt mille en état de porter les armes. Un ordre sévère de faire la déclaration exacte de tous les biens, procura au roi les connoissances dont il avoit besoin pour terminer son ouvrage.

Tribus de la ville & de la campagne.

Cela facilite le cens.

De tout le peuple romain, il forma ensuite six classes, subdivisées en centuries. La première classe comprenoit les riches, dont les fonds montoient au moins à la valeur de dix mille drachmes, ou de cent mille as de cuivre, comme les Romains comptoient alors. Elle eut quatre-vingt-dix-huit centuries ; parmi lesquelles dix-huit de chevaliers, à qui l'état fournissoit des chevaux. (Les veuves, jusqu'alors exemptes d'impositions,

Les citoyens divisés en six classes ; les classes en centuries.

furent taxées pour cet objet.) Les quatre classes suivantes alloient en proportion des biens, & faisoient quatre-vingt-quinze centuries en tout. La sixième composée des pauvres, quoique la plus nombreuse, n'avoit qu'une seule centurie. Ses membres furent appelés *proletarii*, parce que leurs services consistoient à donner des enfans à la patrie; & *capite censi*, parce qu'ils faisoient nombre, sans payer de taxes, sans être obligés, comme les autres, d'aller à la guerre.

La première classe dominoit dans les comices.

Cette nouvelle division produisit un grand effet. Dans les comices, on prit les suffrages par centuries, & non plus par têtes. Ainsi la dernière classe, en conservant le droit d'opiner, n'eut réellement aucune influence sur les délibérations; au lieu que la première décidoit seule, lorsque ses centuries étoient d'accord. Elle achetoit cet avantage, par l'argent & les hommes qu'elle fournissoit; car chaque centurie devoit fournir pour l'armée une certaine somme, avec un certain nombre de soldats. Mais étoit-il juste de rendre les riches maîtres



des délibérations ? La ſuite en fera juger.

Les jeunes & les vieux étoient diſtingués dans chaque claſſe, excepté la dernière. » C'eſt, dit le célèbre » Rouſſeau de Genève, qu'on n'accordoit point à la populace dont » elle étoit compoſée, l'honneur de » porter les armes pour la patrie : il » falloit avoir des foyers pour obtenir le droit de les défendre ; & de » ces innombrables troupes de gueux » dont brillent aujourd'hui les armées » des rois, il n'y en a pas un peut-être » qui n'eût été chaſſé avec dédain » d'une cohorte romaine, quand les » ſoldats étoient les défenſeurs de la » liberté *. « Le Genevois exagère ici, comme ailleurs ; mais il n'eſt pas douteux qu'on ne défende ſes propres foyers avec plus de courage, que les droits ou les prétentions d'autrui. Xénophon diſoit judicieuſement : *Une terre n'inſpire-t-elle pas du courage au poſſeſſeur ?*

La dernière claſſe, exclue de la milice.

Servius prévit que les fortunes étant ſujettes à mille accidens, plu-

Cens, lu[stre].

* *Contr. ſocial. liv.* 4.

ſieurs citoyens ſe trouveroient bientôt déplacés dans leurs claſſes. Il ordonna donc que le cens ſe renouvelleroit tous les cinq ans, avec des cérémonies qui lui firent donner le nom de *luſtre*. Les *luſtres* devinrent chez les Romains une meſure du tems, comme les olympiades chez les Grecs.

Adouciſſement au ſort des eſclaves.

Le ſort des eſclaves méritoit la compaſſion d'un bon prince, & Servius l'adoucit en bon politique. Il ſentoit, malgré la barbarie des mœurs, combien il étoit affreux que la ſervitude ſe tranſmît de père en fils, ſans que l'humanité pût jamais rentrer dans ſes droits; combien des eſclaves, réduits au déſeſpoir, devoient être néceſſairement ennemis de leurs maîtres; combien il ſeroit facile de les attacher à l'état, en leur faiſant eſpérer d'en devenir membres. Touché de ces raiſons, que le ſénat eut peine à goûter, il permit non-ſeulement de rendre la liberté aux eſclaves, mais d'incorporer les affranchis au nombre des citoyens. Le nom d'affranchis, qu'ils conſervoient, rappeloit des idées humiliantes : c'étoit

Affranchis admis au nombre des citoyens.

néanmoins un grand bonheur d'échapper à la condition servile, d'autant plus que les Romains ne mettoient guère de différence entre leurs esclaves & leurs bestiaux. Les affranchis n'entrèrent que dans les quatre tribus de la ville, les moins considérables de toutes.

Servius calme l'animosité des Sabins & des Latins.

Un autre projet exécuté par Servius mérite tous nos éloges. La force des armes & les traités, en unissant les Sabins & les Latins à la république romaine, n'avoient pu éteindre leur animosité contre un peuple élevé sur leurs ruines. Pour cimenter la paix, dont il représenta vivement les avantages, le roi les engagea de bâtir un temple à Rome en l'honneur de Diane, où l'on sacrifieroit en commun tous les ans. Il régla qu'après le sacrifice, on termineroit les différends à l'amiable, & qu'on délibéreroit sur les moyens d'entretenir la concorde & l'amitié; qu'ensuite il y auroit une foire, où chacun pourroit se fournir des marchandises dont il auroit besoin. La religion, les conférences, le commerce, tout devoit concourir avec le tems à faire de ces étrangers au-

tant de Romains ; & ils y gagnèrent autant que Rome. Les conditions du traité, quoiqu'en langue latine, furent gravées sur une colonne, en caractères grecs. Denys d'Halicarnasse, qui s'efforce de donner une origine grecque aux Romains, ne manque pas d'insister sur cette preuve. Ne prouveroit-on pas de même que les Goths, les Francs, les Lombards, viennent de Rome, parce qu'ils se servirent des caractères romains.

Traité en langue latine & en caractères grecs.

On assure que, sacrifiant tout au bien de l'état, Servius pensoit à déposer la royauté, pour établir un gouvernement républicain, lorsqu'il fut enlevé à ses sujets par un crime atroce. Sa fille Tullie, monstre d'ambition & de cruauté, avoit épousé Tarquin, petit-fils du roi de ce nom. L'un & l'autre entreprennent de détrôner Servius. La conspiration se termine au meurtre du roi, dont le cadavre est foulé sous le char de son exécrable fille. De six rois de Rome, tous dignes d'éloges, en voilà quatre qui périssent de mort violente.

Assassinat de Servius.

TARQUIN LE SUPERBE.

SOUILLÉ du ſang le plus précieux, uſurpateur du trône ſans daigner recourir au peuple ni au ſénat, Tarquin devoit régner en tyran. On vit l'injuſtice & la violence prendre la place des lois. Mais en tyran habile, il ne négligea aucun moyen d'affermir & d'étendre ſon pouvoir. Les vexations lui attiroient la haine des citoyens : il chercha un appui dans l'armée. Sa douceur & ſes bienfaits gagnèrent une partie des ſoldats. Une garde nombreuſe d'étrangers veilloit pour ſa défenſe, tandis que les délations & les ſupplices répandoient partout la terreur, & que les aſſemblées du peuple étant ſuſpendues par des édits, il ne reſtoit plus de reſſource contre les entrepriſes de la tyrannie.

219. TARQUIN LE SUPERBE

Sa tyrannie

On cite un trait célèbre de la politique de Tarquin. Pluſieurs patriciens, réfugiés à Gabies, ville des Latins, avoient ſoulevé contre lui les habitans. Son fils Sextus, dont il dirigeoit les démarches, affecte de le trahir,

Comment il ſubjugue les Gabiens.

ſous prétexte de quelque brouillerie, & ſe retire dans cette ville. Il y joue ſi bien ſon rôle, qu'il parvient au commandement des troupes. Alors il envoie conſulter ſon père ſur la conduite qu'il doit tenir. Tarquin, ne voulant s'expliquer ni de vive voix, ni par écrit, mène le meſſager dans un jardin, abat en ſa préſence les têtes des pavots qui s'élevoient au-deſſus des autres, & le fait partir ſans autre réponſe. Sextus devina l'énigme. Il fit périr les principaux Gabiens, & livra la ville à ſon père.

Ses victoires augmentent ſon pouvoir.

Le tyran joignoit la valeur à la cruauté. Il remporta des victoires ſur tous ſes ennemis. Le ſénat étoit ſans force; le peuple abattu portoit le joug ſans oſer ſe plaindre: Rome ſembloit réduite au point de langueur & d'accablement où commence d'ordinaire la ſervitude des nations.

Livres ſibyllins, utiles pour maîtriſer le peuple.

Une fraude politique (car on ne peut guère avoir d'autre idée ſur cet objet) mit en œuvre la ſuperſtition, pour rendre le peuple encore plus docile. Les hiſtoriens racontent qu'une femme inconnue préſenta au roi neuf volumes, dont elle demandoit

une grosse somme; que le roi n'ayant pas voulu les payer si cher, elle en brûla trois; qu'elle revint demander le même prix des six autres; qu'elle en brûla encore trois, après un nouveau refus; qu'elle recommença ensuite la scène; & que les livres qui restoient ayant été reconnus pour être les oracles de la sibylle de Cumes, Tarquin les acheta; après quoi la femme disparut. Ces livres gardés précieusement furent entre les mains du prince, & ensuite du sénat, les interprètes infaillibles de la volonté des dieux. On les faisoit parler au besoin; on en tiroit les oracles que l'intérêt présent pouvoit dicter. Avec une pareille machine, on étoit sûr de maîtriser une nation superstitieuse.

Vers le même tems, fut exécuté le projet du premier Tarquin de bâtir le capitole; & ce fut l'occasion de fabriquer une autre fable, qui ne produisit pas de moindres effets. En creusant la terre pour les fondemens du temple de Jupiter, il se trouva, dit-on, une tête d'homme, aussi fraîche que si elle venoit d'être coupée. Les augurs, consultés sur ce prodige,

Capitole bâti.

Fable qui servit à élever le courage des Romains.

déclarèrent que Rome deviendroit la capitale de l'Italie. De-là le nom de *capitole*, qu'on donna au mont Tarpéïen. De pareilles fictions frappoient les esprits, élevoient les ames, & inspiroient une sorte d'enthousiasme, auquel les Romains furent en partie redevables de leurs succès. Persuadés que les dieux leur destinoient l'empire, ils coururent aux combats, comme à des victoires certaines.

Lucrèce violée par le fils de Tarquin.

Cependant Tarquin recueilloit les fruits de sa politique. Les chimères dont il amusoit le peuple, achevoient ce que la violence avoit commencé. Il régnoit en despote; & vraisemblablement il eût joui jusqu'à la fin d'une puissance usurpée, si l'attentat de son fils Sextus contre la chaste Lucrèce, n'eût excité la plus vive indignation.

Brutus fait proscrire la royauté.

Junius, surnommé Brutus, dont le père avoit été une des victimes du tyran, qui ne s'en étoit lui-même garanti qu'en contrefaisant le fou, saisit le moment de se venger en brisant les fers de la patrie. Son éloquence ranima le courage des sénateurs. Au nom de la liberté, à la vue du cadavre de Lucrèce, qui s'étoit tuée de sa propre

main, le peuple ſortit de ſon engourdiſſement. Tarquin aſſiégeoit Ardée, capitale des Rutules, dans le Latium. On le condamna, lui & ſa poſtérité, à un exil éternel; on dévoua aux dieux infernaux quiconque tenteroit de le rétablir; on ſubſtitua le gouvernement républicain au gouvernement monarchique. Cette grande révolution ne fut pas tant l'effet de la tyrannie de Tarquin, que du crime de ſon fils. Lucrèce violée rendit exécrable un pouvoir dont on ne vit que l'abus. Athènes, dans le même tems, ſecoua le joug des Piſiſtratides. Il y a un rapport ſingulier entre les cauſes & les circonſtances de ces deux révolutions.

Rome d. beaucoup ſes rois.

Sept rois avoient gouverné Rome pendant l'eſpace de 244 ans. Ils avoient jeté les fondemens de ſa grandeur, parce que tous étoient de grands princes, ſans en excepter le dernier, auquel on doit reprocher des injuſtices, mais non refuſer la gloire du génie & des talens. Monteſquieu dit à ſon ſujet: » Malheur à la réputation » de tout prince qui eſt opprimé par » un parti qui devient le dominant. «

Il eſt probable en effet que, ſi la couronne de Tarquin étoit reſtée dans ſa maiſon, ſa mémoire auroit été moins flétrie, & même célébrée dans les annales de Rome.

s hiſtoriens peċts d'exa- ration.

Les hiſtoriens ſont ſuſpects d'avoir chargé le tableau de ſa tyrannie. En général, ils enflent tout par leurs pompeuſes deſcriptions. Rome ne connoiſſoit point encore de monnoie d'argent ; elle ne cultivoit ni les ſciences ni les arts ; elle ne poſſédoit qu'un territoire d'environ treize lieues de long, ſur dix de large ; elle conſervoit ſes mœurs ruſtiques au ſein de la pauvreté & de la guerre : cependant ils lui attribuent déjà non-ſeulement une politique profonde, mais beaucoup de merveilles qui ſuppoſent des talens très-cultivés.

outes ſur ſtoire de rois.

On demande comment ſept rois électifs, dont quatre ſont morts aſſaſſinés, dont le dernier a été détrôné, embraſſent dans l'hiſtoire un eſpace de 244 ans, tandis que les royaumes héréditaires ne fourniſſent pas d'exemple d'une pareille durée de ſept règnes. On demande par quel prodige tous ces rois montrent des qualités



supérieures ; ce qui est aussi sans exemple. On tire de-là une preuve contre leur histoire. La difficulté est forte, sans doute. Je n'y oppose ni probabilités, ni conjectures. Dans ces commencemens, les dates & certaines particularités peuvent être fausses ; mais je crois avoir rapporté des choses utiles.



SECONDE ÉPOQUE.

LES CONSULS *AU LIEU DE ROIS.*

LE PEUPLE OPPRIMÉ PAR LE SÉNAT.

Depuis l'an de Rome 244, jusqu'en 260.

245. Deux consuls substitués aux rois par le sénat.

LES Romains, assemblés par tribus & par curies, avoient porté le décret irrévocable contre la royauté. C'étoit véritablement l'ouvrage de la nation, puisque, dans cette espèce de comices, les richesses n'étant comptées pour rien, tous les suffrages étoient égaux. Mais quand il fallut pourvoir au gouvernement de la république, les patriciens, attentifs à leurs intérêts, préférèrent les comices par centuries, où la première classe l'emportoit sur toutes les autres. On tira de leur corps deux magistrats annuels, qui, sous le nom modeste de consuls, exercèrent l'autorité royale. Ils com-

mandoient les armées, assembloient le sénat & le peuple, administroient la justice & les finances, traitoient avec les étrangers, en un mot avoient presque le même pouvoir dont les rois avoient joui. Brutus, auteur de la conspiration, & Collatin, mari de Lucrèce, furent nommés au consulat. Le nom de roi avoit, sans doute, quelque chose de sacré, puisqu'on ne l'abolit pas entièrement. On créa un nouveau sacerdoce, auquel ce titre fut attaché; mais le *roi des sacrifices* n'eut aucune autorité dans les affaires civiles.

Le nom de roi attaché à un sacerdoce

Rien n'est plus propre à enflammer les courages, à produire des actions extraordinaires, qu'un passage soudain de la tyrannie à la liberté; même quand la liberté est moins réelle qu'apparente. Les périls & les travaux ne rebutent point; on sacrifie tout pour se maintenir dans un état, où l'on se croit maître de tout; les esprits ardens échauffent les autres, & la passion du bien public paroît seule animer le peuple entier. Rome en fournit plusieurs exemples assez connus.

Enthousiasme de la liberté.

Brutus condamne à mort ses deux fils.

Tarquin, abandonné de ses troupes, s'étoit réfugié à Tarquinie. Les Etrusques envoyèrent une ambassade, sous prétexte de demander la restitution de ses biens. Quelques jeunes Romains furent séduits par ces dangereux ambassadeurs, & conspirèrent en faveur d'un roi qu'ils croyoient persécuté, où dont ils ambitionnoient les bonnes graces. Un esclave découvrit le complot. Les deux fils de Brutus se trouvant au nombre des coupables, leur père prononça lui-même contre eux la sentence de mort, & les fit exécuter en sa présence. Exemple affreux, mais qu'il crut nécessaire pour couper jusqu'à la racine du mal. Les biens de Tarquin furent livrés au peuple. On renvoya les ambassadeurs étrusques, dont la perfidie avoit violé le droit des gens. Ce trait de modération fait d'autant plus d'honneur aux Romains, que les ennemis de leur liberté devoient leur paroître plus odieux.

Collatin abdique le consulat, & Brutus meurt dans une bataille.

Collatin parut suspect, uniquement pour s'être montré moins rigide que Brutus envers les conspirateurs : on l'auroit banni, s'il n'avoit abdiqué le-

consulat, comme l'y exhorta publiquement son collégue. Celui-ci mourut les armes à la main, dans une bataille contre Aruns, fils du roi. Ils se percèrent mutuellement de coups mortels, & la liberté fut cimentée du sang de son principal auteur.. On fit l'oraison funèbre de Brutus; les femmes portèrent le deuil une année entière.

Conduite de Publicola en faveur du peuple.

L'esprit de liberté est si ombrageux, que Valérius Publicola, nouveau consul, homme populaire, fut soupçonné d'aspirer à la tyrannie, parce qu'il bâtissoit une maison sur un terrain qui dominoit la place publique. Pour regagner la confiance des Romains, il démolit sa maison; il ôta les haches des faisceaux de ses licteurs; il voulut que les faisceaux fussent baissés devant l'assemblée du peuple; il permit de tuer, sans aucune forme de justice, quiconque tenteroit de s'ériger en souverain; il permit d'appeler au peuple des jugemens mêmes des consuls; il confia enfin le trésor public à deux sénateurs choisis par le peuple. Sa conduite le fit élire co[illegible]uatre fois. Elle devoit natu-

rellement déplaire au ſénat, trop jaloux de l'autorité; mais on avoit beſoin du peuple contre l'ennemi.

Porſéna aſſiège Rome.

Le plus puiſſant roi de l'Etrurie, Porſéna, avoit épouſé la querelle de Tarquin; & parut bientôt aux portes de Rome. Le ſénat s'étoit précautionné, ſoit en faiſant des proviſions de vivres, ſoit en déchargeant de tout impôt les citoyens pauvres, que le mécontentement pouvoit exciter à la révolte. On déclara qu'ils payoient un aſſez grand tribut, par les enfans qu'ils donnoient à la république.

Traits d'Horatius Coclès & de Mutius Scévola.

Cependant la ville auroit peut-être ſuccombé, ſans l'action preſque incroyable d'Horatius Coclès, qui défendit ſeul le pont du Tibre, tandis qu'on travailloit à le rompre, pour empêcher l'ennemi de paſſer. Le ſiège ſe tourna en blocus: la famine étoit à craindre. S'il faut en croire Tite-Live, car le ſilence de Denys d'Halicarnaſſe rend le fait extrêmement douteux, Mucius Scévola, jeune homme intrépide, ſe croyant tout permis pour délivrer Rome, pénétra dans le cam[illegible]roi

étrusque, dans sa tente même, résolu de l'assassiner aux dépens de sa propre vie. Il manqua son coup par méprise. Arrêté sur le champ, il dénonça fièrement à Porséna que plusieurs autres citoyens avoient formé le même projet. *C'est le caractère du Romain*, lui dit-il, *d'agir & de souffrir en héros.* Un meurtre étoit-il donc si héroïque? Et comment les historiens de Rome ont-ils pu célébrer ce trait, condamné par toutes les lois des nations? Le fanatisme seul consacre ce qui révolte l'humanité.

Porséna se montra plus généreux en renvoyant l'assassin. Il conclut la paix avec les Romains. Je passe sous silence l'histoire de Clélie & de ses jeunes compagnes, données en otages, & qu'on fait repasser le Tibre à la nage, sous une grêle de flèches. Le merveilleux amuse les enfans; mais il n'apprend aux autres qu'à se défier des anciennes traditions. Horatius Coclès, Mucius Scévola & Clélie, furent, dit-on, comblés d'honneurs & de récompenses. Ce qu'il y a de certain, c'est que Rome formoit des

Porséna fait la paix.

Clélie.

Mort de Publicola.

héros, en honorant le courage. Elle perdit dans Valérius Publicola un vrai modèle de patriotisme. Après quatre consulats, il mourut pauvre. On fit ses funérailles aux frais du public; & le deuil que portèrent un an les dames romaines, comme pour Brutus, fut une expression éclatante des regrets de la patrie.

Le peuple ...é par les ...riciens.

Cependant les intrigues de Tarquin continuoient: trente villes du Latium se liguèrent en sa faveur. Pour comble de mal, Rome avoit dans son propre sein un principe de soulèvement. Les patriciens en général, loin d'être comme auparavant les pères du peuple, ne cherchoient qu'à en devenir les maîtres. L'inégalité de fortune croissoit tous les jours, & avec elle les semences de division. On ne voyoit que riches & que pauvres. Quoique les richesses fussent médiocres, dans un petit état sans commerce, elles étoient excessives comparées à l'indigence de ceux qui manquoient de tout. Ces malheureux ne possédant point ou presque point de terres, n'ayant aucune industrie, ne sachant qu'affronter la mort dans

Dureté des créanciers.



les combats, vivoient d'emprunt; & l'usure montoit à douze pour cent. Après avoir accumulé dettes sur dettes, ils se trouvoient exposés aux violences de créanciers impitoyables, qui les mettoient en prison ou les réduisoient en servitude. Accablé de vexations, le peuple déclara qu'il ne s'enrôleroit point pour la guerre, à moins qu'on n'abolît les dettes. Quelques-uns menacèrent même de quitter la ville. » Que nous importe, disoient- » ils, une patrie où l'on ne nous laisse » rien, que l'obligation de verser no » tre sang pour elle? ne vivrons-nous » pas également ailleurs? du moins » nous n'y trouverons point de créan- » ciers. « *(Murmures des pauvres.)*

Le sénat inquiet de ces murmures, délibère sur une affaire si sérieuse. Valérius, frère de Publicola, propose l'abolition des dettes, comme un parti qu'exigent l'humanité & la prudence. Les plus doux, les plus pauvres des sénateurs applaudissent à son discours. Mais Appius Claudius, riche Sabin, établi nouvellement à Rome, fier, dur & inflexible, représente qu'abolir les dettes seroit ruiner la foi publique, *(On propose l'abolition des dettes: Appius Claudius s'y oppose.)*

la base de la société ; que le peuple en souffriroit lui-même, puisque toutes les bourses lui seroient fermées dans le besoin; qu'on pouvoit avoir de l'indulgence pour les débiteurs, qui n'avoient point mérité leur infortune par une mauvaise conduite; mais que les autres étant la honte de Rome, on ne devoit pas les regretter s'ils l'abandonnoient; que du reste on exciteroit la sédition en mollissant ; & qu'il ne falloit qu'un ou deux exemples de sévérité, pour contenir les mutins. Ces raisons spécieuses ne convenoient guère à la situation présente du peuple : le mal étoit trop général. On se perdoit en réduisant au désespoir ceux qui faisoient la force de l'état.

Le peuple refuse de prendre les armes.

Dans une pareille crise, le sénat devoit peu compter sur des tempéramens dont l'effet paroîtroit douteux. Il renvoya la décision après la guerre, se contentant de suspendre toutes les dettes dans cet intervalle. L'ennemi approchoit. Les mutins s'échauffent davantage. Excepté les plus riches plébéïens, & les cliens qu'un devoir particulier attachoit aux nobles, tous refusent de prendre les armes, jusqu'à ce

ce qu'on ait accordé leur demande. Alors la politique imagina un moyen de tromper le peuple. On proposa, pour mettre fin aux dissensions, de créer un magistrat, nommé dictateur, qui auroit toute l'autorité entre les mains, & qui gouverneroit souverainement la république, dans des conjonctures où les règles ordinaires étoient impuissantes : il ne devoit rester en charge que six mois, de peur que son pouvoir ne dégénérât en tyrannie.

On le trompe en proposant la dictature.

Le peuple, facile à tromper sur l'avenir, qu'il ne prévoit point, approuva sans peine cet expédient. C'étoit à l'un des consuls qu'on réservoit la nomination du dictateur : le peuple devoit seulement la confirmer. Loin d'ambitionner cette grande charge, les deux consuls, Clélius & Lartius, se disputèrent généreusement à qui nommeroit son collègue. Lartius céda & fut dictateur. On doit admirer, comme un des principaux phénomènes de l'histoire, que la dictature, donnant le droit de vie & de mort, & le pouvoir le plus despotique, ait été souvent le salut de Rome;

255. Création d'un dictateur.

La dictature fut très-utile.

qu'aucun ambitieux n'en ait abusé ; qu'on l'ait même abdiquée avant les six mois, dès que son objet étoit rempli. Sylla fut le premier exemple d'usurpation à cet égard. Tant les lois avoient d'empire sur l'ame des Romains.

Le dictateur Lartius réprime la sédition.

D'abord Lartius créa un général de la cavalerie (*magister equitum*), dont la charge devoit durer autant que la sienne ; ce qui fut toujours observé depuis. Ensuite, avec un cortège de vingt-quatre licteurs, qui portoient des faisceaux armés de haches, il se montra résolu de punir sévérement le crime & la révolte. Ses jugemens étant sans appel, les mutins tremblèrent ; ils sentirent la nécessité de l'obéissance. On fit le dénombrement des citoyens ; on en trouva plus de cent cinquante mille au-dessus de l'âge de puberté *. Le dictateur leva

Dénombrement des citoyens.

* Je ne sais si l'on doit compter sur les dénombremens, tels que les rapportent les historiens. Le huitiéme, l'an 279 de Rome, n'est que de cent trois mille citoyens ; le neuvième, en 288, est de cent quatre-vingt mille deux cent quinze. Les guerres, les maladies, pouvoient diminuer beaucoup le

des troupes comme il voulut. Les Latins, qui menaçoient Rome, désirèrent une suspension d'armes; il conclut la trève, & se démit aussitôt de la dictature.

Bataille de Régille, qui assure l'établissement de la république.

Dès que la trève fut expirée, les Latins reprirent les armes. Un second dictateur parut nécessaire. Posthumius revêtu de cette dignité marcha contre les ennemis. Leur armée montoit à quarante-trois mille hommes. Il n'en avoit que vingt-cinq mille; mais ses troupes, ayant à combattre les fils de Tarquin, étoient transportées de toute l'ardeur que peut inspirer la haine de la tyrannie. La sanglante bataille de Régille fixa le sort de la république. Titus & Sextus, fils du tyran, y furent tués. A peine échappa-t-il dix mille Latins. Ce peuple demanda la paix, & se soumit. Castor & Pollux, suivant une des traditions de Rome, avoient combattu en cavaliers à la tête de l'armée, & s'étoient montrés dans la ville pour annoncer la victoi-

Les Latins sont entièrement soumis.

---

nombre dans un petit espace d'années. Mais comment se trouve-t-il si fort augmenté en si peu de tems?

re. La superstition populaire & l'orgueil national admettoient volontiers de tels miracles, qui sembloient attacher les dieux au service de quelques hommes.

Mort de Tarquin.

Tarquin mourut à Cumes dans la Campanie, accablé de vieillesse & d'infortune. La liberté de Rome étoit le fruit de son despotisme, & il éprouva que l'ambition même la plus heureuse peut conduire au précipice. C'est à quoi les ambitieux ne pensent guère, malgré l'expérience de tous les siècles.

Les patriciens recommencent leurs vexations.

Les patriciens avoient gardé quelques ménagemens envers le peuple, tant qu'ils craignoient de le voir rappeler Tarquin. Délivrés de cette inquiétude, ils redoublèrent leurs violences. On exécuta plus rigoureusement que jamais la loi odieuse, qui permettoit de charger de fers, & même de vendre les débiteurs insolvables. Toute la ville fut bientôt remplie de vexations & de murmures.

Sédition du peuple.

Un vieillard s'échappe de prison, se montre dans la place, maigre, hideux; il découvre les cicatrices

des blessures qu'il a reçues à la guerre, & les traces récentes des coups, dont un impitoyable créancier l'a fait déchirer; il raconte ses malheurs, causés par des accidens & par l'avarice d'autrui. Le peuple entre en fureur; le sénat s'assemble; Appius Claudius opine, comme il avoit fait auparavant, à ne rien accorder & à punir.

Sage conduite du consul Servilius pour calmer le peuple.

Cet avis étoit d'autant plus insoutenable, que les Volsques ayant violé un traité de paix, on venoit de leur déclarer la guerre. Tout-à-coup arrive la nouvelle, qu'ils s'avancent avec une nombreuse armée. Les plébéïens ne dissimulent point leur joie, & déclarent que les patriciens peuvent aller combattre, puisqu'eux seuls profitent des victoires. Mais la douceur du consul Servilius, ses promesses qu'on satisferoit le peuple, la suspension des dettes accordée en attendant, l'amour de la patrie ranimé par l'espérance, calment ces braves citoyens. Les débiteurs à l'envi se font enrôler. Servilius défait les Volsques, & partage tout le butin aux soldats.

Le sénat lui refuse le triomphe ; il se le décerne lui-même.

Appius, son collégue, lui reprochant une complaisance populaire, détermine le sénat à lui refuser l'honneur du triomphe. Indigné de cet affront, Servilius assemble le peuple dans le champ de Mars, se plaint de l'injustice du sénat, se décerne lui-même le triomphe, & marche pompeusement au capitole, suivi de l'armée, aux acclamations de toute la multitude.

Dureté infléxible du sénat, suivie d'une révolte.

Il est étonnant que le sénat, dont on célèbre tant la sagesse, se soit obstiné dans les partis de rigueur; comme si l'état affreux du grand nombre des plébéïens n'avoit pas demandé un prompt remède; comme s'il avoit été possible de tenir toujours opprimée une populace guerrière, sans laquelle on ne pouvoit se défendre. L'aristocratie est le plus dur des gouvernemens. Les sénateurs vouloient l'établir, & leur conduite suffisoit pour la faire détester. En vain le peuple sollicita l'exécution des promesses de Servilius. L'inexorable Appius tint ferme contre les plaintes des malheureux. Alors ils s'attroupent, ils assiègent les tribunaux, ils insultent les

sénateurs, ils refusent absolument de s'enrôler contre les Sabins, qui, à la faveur de ces troubles, avoient levé l'étendard de la révolte.

Le dictat Valérius s'efforce en vain de fléchir le sénat.

Appius persiste à soutenir dans le sénat, qu'il faut réprimer la licence par la terreur; que l'appel des jugemens consulaires est la source des séditions; que pour y remédier, il suffit de nommer un dictateur, dont le pouvoir absolu étouffera l'esprit de révolte. Son avis l'emporte. Valérius est élevé à la dictature. Heureusement c'étoit un homme sage & modéré : ses promesses engagent les plébéïens à la défense commune. Ayant défait les Sabins, il demande qu'on abolisse les dettes. Il trouve les jeunes sénateurs opiniâtres dans leurs refus. On l'accuse même insolemment de trahir les intérêts de son corps, en faveur de la populace. Il sort pénétré d'indignation; il convoque le peuple, & après lui avoir rendu compte de la mauvaise volonté du sénat, il dépose la dignité de dictateur.

Les sold retenus ma gré eux p le serment.

Plus on lui témoigna de reconnoissance & de respect, plus on se livra au ressentiment contre les pa-

triciens.. La sédition étoit sur le point d'éclater. Les consuls, qui avoient chacun leur armée encore sur pied, ordonnèrent aux soldats de les suivre, sous prétexte d'une nouvelle guerre. Ils comptoient sur la force du serment, dont la religion faisoit une loi inviolable pour les Romains. Tous les soldats en s'enrôlant juroient d'obéir aux généraux ; & jusqu'à ce qu'ils fussent licenciés, ce serment les obligeoit au service militaire. Il fallut donc sortir de Rome. Les plus furieux pensèrent à tuer les consuls, pour se délier de leur serment ; car à quel point les passions n'aveuglent-elles pas la conscience ? On leur représenta qu'un engagement sacré ne pouvoit être rompu par un crime. On imagina néanmoins un autre expédient frivole, qui servit à éluder la loi : ce fut d'enlever furtivement les enseignes, & de se retirer avec elles. Les soldats juroient aussi de ne les point abandonner ; & ils crurent être fidèles au serment, en trahissant les consuls à la suite de leurs enseignes. Ils se nommèrent des officiers ; ils établirent leur camp sur le mont Sacré,

Ils éludent le serment & se retirent sur le mont Sacré.

au-delà du Téveron, à trois milles de Rome.

Cette désertion imprévue apprit au sénat combien il s'étoit fait tort à lui-même, par sa dureté & son injustice. Le peuple sortoit en foule & couroit au mont Sacré. Les gardes qu'on mit aux portes ne purent faire de résistance. Les députés qu'on envoya aux séditieux rapportèrent pour réponse, qu'après tant de promesses violées, il n'étoit plus possible de se fier au sénat; que les patriciens voulant dominer en maîtres de Rome, pouvoient y rester les maîtres; mais que les pauvres citoyens vouloient être libres, & que leur patrie seroit le lieu où ils jouiroient de leur liberté. Ce qui étonne davantage, c'est l'ordre & la discipline qu'on voit règner dans leur camp. Point de tumulte, ni de violences. Ils descendent de la montagne pour chercher des vivres, se contentent du pur nécessaire, & retournent tranquillement à leur poste. Jamais armée n'avoit paru plus digne de ce nom sous les consuls. On ne trouveroit point ailleurs d'exemple d'un peuple mutiné, armé, dans le déses-

Désertion du peuple.

Sa modération étonnante.

poir, & qui se signale par la modération.

Députation du sénat au peuple.

Mais cette modération même étoit inquiétante pour le sénat. Elle annonçoit une entreprise bien concertée, & des forces redoutables prêtes à fondre sur la ville. La consternation fut générale. Personne n'osa briguer le consulat; il fallut même obliger deux sénateurs à le recevoir. On remit en délibération l'affaire des dettes: on nomma dix députés pour traiter avec le peuple; on leur donna plein pouvoir de conclure, aux conditions qu'ils jugeroient avantageuses à la république. Appius & les jeunes sénateurs s'opposèrent en vain à ce parti. Leurs conseils violens avoient eu des suites trop funestes, pour étouffer encore les sentimens d'humanité. Les choses en étoient au point que, sans accorder beaucoup au peuple, il étoit impossible de rétablir l'ordre & la paix. C'est ainsi que l'abus de l'autorité amène les révolutions.



TROISIÈME EPOQUE.

TRIBUNS DU PEUPLE.

LE PEUPLE ACQUIERT DE L'AUTORITÉ.

Depuis l'an de Rome 260, jusqu'en 302.

CHAPITRE PREMIER.

Depuis la création des Tribuns du peuple, jusqu'à l'exil de Coriolan.

260. Les députés du sénat sont bien reçus par le peuple.

A LA tête de la députation du sénat, étoient trois hommes dignes de la confiance du peuple, Lartius & Valérius, qui avoient exercé la dictature, & Ménénius Agrippa, illustre consulaire, auteur du conseil qu'on venoit de suivre. Le peuple, malgré son mécontentement, aimoit la patrie. Il les reçut avec joie ; il eût été fort traitable, sans deux chefs sédi-

tieux dont la fougue entretenoit la discorde. Ménénius employa, dit-on, avec succès l'apologue de l'estomac & des membres. Les membres révoltés contre l'estomac, qu'ils accusoient de profiter de leur travail & de ne rien faire pour eux, furent détrompés par une triste expérience : lui ayant refusé leurs services, ils tombèrent dans une langueur mortelle. C'étoit l'image du peuple, trop prévenu contre le sénat. Des esprits tranquilles pouvoient sentir la justesse de cet apologue ; mais la multitude avoit besoin d'autre motif. Ménénius fit surement plus d'impression, en déclarant que le sénat aboliroit les dettes.

Apologue des membres & de l'estomac.

Junius Brutus engage le peuple à demander des magistrats plébéïens.

Le peuple ne désiroit pas autre chose. Un de ses chefs, nommé Junius, qui affectoit de prendre le nom de Brutus, comme étant le restaurateur de la liberté, saisit l'occasion d'invectiver contre la mauvaise foi que le sénat avoit montré jusqu'alors. Il représenta qu'on devoit prendre des précautions pour l'avenir ; il demanda qu'il y eût des magistrats plébéïens, chargés uniquement de veiller aux intérêts du peuple :

demande juste au fond, puisque le passé donnoit lieu de craindre les plus cruelles injustices. Cette proposition embarassa les députés. Ils crurent devoir la rapporter au sénat; ils partirent en faisant espérer son consentement.

On s'étoit mis dans la malheureuse nécessité, ou d'essuyer la guerre civile, ou d'accorder au peuple sa demande. Appius eut beau déclamer avec chaleur, prendre les dieux & les hommes à témoin des maux qu'il présageoit. De sages tempéramens auroient pu les prévenir: sa dureté & sa hauteur ayant fermé toute autre voie de conciliation, le sénat consentit à l'élection des tribuns du peuple. C'est le nom de ces nouveaux magistrats, tirés du corps des plébéïens pour les protéger. On déclara par une loi que leur personne seroit sacrée; que si quelqu'un les frappoit, il seroit maudit, & ses biens voués au service de Cérès; que le meurtrier pourroit être tué sans forme de justice.

Création des tribuns du peuple.

Leur personne sacrée.

Les tribuns n'eurent aucune marque de dignité. Assis à la porte du

Leur pouvoir sans marque de dignité.

sénat, ils ne pouvoient y entrer que par ordre des consuls; leur pouvoir étoit renfermé presque dans l'enceinte de Rome; il leur étoit défendu de s'absenter de la ville. Mais qu'un seul formât opposition contre un décret du sénat, c'en étoit assez pour l'annuller: son *veto* arrêtoit tout. Nous verrons l'autorité des tribuns s'accroître de jour en jour, & devenir redoutable comme celle des éphores de Sparte. S'ils en abusèrent souvent, (on pouvoir le prévoir,) du moins ils garantirent le peuple de l'oppression. Ils furent d'abord cinq, & ensuite dix. Leur charge étoit annuelle. Dès le commencement, ils firent créer deux édiles, magistrats plébéïens qui étoient leurs officiers, chargés de la police des bâtimens.

Édiles.

Prise de Corioles, capitale des Volsques.

L'établissement du tribunat, & la suppression des dettes ayant ramené le peuple au devoir, le consul Postumus Cominius battit les Volsques, & prit Corioles leur capitale. Il dut principalement ses succès à la valeur de Marcius, jeune patricien, qui avoit toutes les qualités d'un héros, mais non la modération d'un sage. Le con-

ſul, après l'avoir couronné de ſa main, voulut l'enrichir. Il lui deſtinoit la dixième partie du butin : Marcius la refuſa. Le ſurnom de Coriolan étoit une récompenſe plus digne de lui ; & il la reçut des ſoldats, dont il faiſoit l'admiration.

Le peuple fait la dépenſe des funérailles de Ménénius Agrippa.

Malgré les exemples d'avarice donnés par un nombre de patriciens, le mépris des richeſſes diſtinguera encore long-tems les héros de la république. Cette vertu qui, dans le même tems, mettoit Ariſtide au-deſſus de tous les grands hommes d'Athènes, étoit ſi chère à Ménénius Agrippa, qu'il mourut ſans laiſſer de quoi faire ſes funérailles. Le peuple ſe taxa pour lui en faire de magnifiques, & ne voulut point reprendre l'argent qu'il y deſtinoit, quoique le ſénat eût chargé les queſteurs de la dépenſe : il le donna aux enfans du mort.

Émeute populaire au ſujet de la famine.

A cette diſpute de générosité entre les deux ordres, ſuccéda une nouvelle émeute, occaſionnée par la famine. C'étoit une ſuite de la retraite du peuple au mont Sacré. On n'avoit point enſemencé les terres ; & tout manque faute d'agriculture. Quel-

ques soins que prît le sénat pour remédier à la disette, on souffrit & on murmura. Le peuple souffrant est, pour l'ordinaire, injuste; parce que, sans réfléchir sur les causes de sa misère, le sentiment des maux l'aigrit contre ceux dont il attend en vain des secours. On supposa que les sénateurs gardoient tout le blé pour leurs familles. Les tribuns, choqués de ce qu'ils avoient envoyé deux colonies malgré leur opposition, accréditèrent ce bruit, & échauffèrent les têtes. Appius invective dans le sénat contre les tribuns; il inspire la résolution de les réprimer & de les punir. Les consuls assemblent le peuple pour cet effet. Interrompus par les tribuns, ils prétendent leur fermer la bouche, & leur disputent le droit de parler dans les assemblées. Cette querelle fournit aux magistrats du peuple l'occasion d'étendre leur autorité.

Les tribuns échauffent le peuple.

Junius Brutus, un des édiles, le même factieux dont nous avons vu l'audace, ayant obtenu des consuls la permission de prendre la parole, comme pour terminer la dispute, leur demanda pourquoi ils empêchoient les

Les tribuns irrités de ce que les consuls les empêchent de haranguer le peuple.

tribuns de parler au peuple. » C'eſt, » répondit un conſul, parce qu'ayant » convoqué nous-mêmes l'aſſemblée, » la parole nous appartient. Si les tri- » buns l'avoient convoquée, loin de » les interrompre, je ne viendrois pas » les entendre. « Ce mot imprudent eut de grandes ſuites. » Vous avez » vaincu, plébéïens, s'écria Junius. » Tribuns, laiſſez haranguer les con- » ſuls. Demain je vous ferai connoî- » tre la dignité & la puiſſance de vos » charges. « En effet, par ſon conſeil, les tribuns, le lendemain dès la pointe du jour, ſe rendent à la place publi- que, ſuivis de preſque tout le peuple. L'un d'eux, nommé Icilius, repréſente qu'il eſt eſſentiel, pour l'exercice de leurs fonctions, de convoquer des aſſemblées, & de pouvoir haranguer le peuple ſur ſes intérêts, ſans crainte d'être interrompus. On applaudit. On approuve une loi qu'il avoit dreſſée la nuit avec ſes collégues.

Plébiſcite qu[i] permet au[x] tribuns d'a[ſ]ſembler [le] peuple, & qu[i] défend de l[es] contredire.

Cette loi porte : » Que dans les aſ- » ſemblées tenues par les tribuns, » perſonne ne les interrompe & ne les » contrediſe ; que ſi quelqu'un oſe le » faire, il donne caution pour l'a-

» mende à laquelle il ſera condamné,
» & qu'il ſoit puni de mort, s'il refuſe
» la caution. « Par-là les tribuns augmentoient conſidérablement leur pouvoir; mais ſans ce privilége, ils n'auroient pu protéger le peuple que foiblement. Les abus de l'ariſtocratie entraînoient des variations qui devoient produire d'autres abus. La nouvelle loi étoit un coup terrible porté au ſénat. Il refuſa d'abord de la confirmer, ſoutenant qu'elle étoit l'ouvrage d'une aſſemblée illégitime. On lui déclara que s'il rejetoit les *plébiſcites*, (les ordonnances du peuple,) on rejetteroit les *ſénatus-conſultes*, (les décrets du ſénat;) & il céda enfin ou par néceſſité ou par complaiſance.

Les tribuns empreſſés à étendre les droits du peuple.

Plus les tribuns gagnoient de terrain, plus ils donnoient d'étendue aux droits du peuple, qu'ils avoient un intérêt perſonnel à étendre. S'ils agiſſoient par ambition, s'ils travailloient pour eux-mêmes, ils travailloient auſſi à reſtreindre l'autorité du ſénat dans les bornes d'un gouvernement mixte, où l'ariſtocratie tempérée par la démocratie, ne pût

opprimer les citoyens. L'occasion se présenta bientôt de faire un nouvel essai de leurs forces, & le succès répondit encore à leurs désirs.

Mauvais conseil de Coriolan contre le peuple.

Le petit peuple souffroit toujours, mais sans commettre aucune violence, & se contentant du peu que la terre lui donnoit pour vivre. La dureté hautaine de Coriolan le mit en fureur. On avoit reçu du blé de Sicile. Quand il fut question dans le sénat de l'usage qu'on en feroit, les uns proposèrent de le distribuer gratuitement aux pauvres, & l'humanité dictoit ce conseil; les autres, de le vendre fort cher, afin de punir & de dompter l'audace du peuple. Coriolan soutint qu'il falloit profiter des circonstances, abolir le tribunat & casser les conventions du mont Sacré. Ce héros, dont on vante la probité & le désintéressement, ne connoissoit pas les vertus douces qui gagnent les cœurs. Il croyoit que tout devoit plier sous l'autorité du sénat: son imprudence ne servit qu'à affoiblir l'autorité du sénat, & à le perdre lui-même. Étoit-il donc si difficile de prévoir que des partis

violens feroient un motif de violences ?

Coriolan brave le peuple & les tribuns.

Les tribuns, fachant ce qui fe paffoit, invoquent les dieux vengeurs du parjure. Le peuple s'échauffe & veut tuer Coriolan. Ils arrêtent le peuple ; mais ils fomment Coriolan de comparoître devant eux. Le fier patricien méprife leur citation. Ils entreprennent de le faifir, & font repouffés par de jeunes fénateurs. Enfin ils convoquent une affemblée, où Coriolan, bien loin de faire fon apologie & de ménager le reffentiment populaire, répète d'un ton impérieux tout ce qu'il a dit au fénat ; proteftant qu'il ne reconnoît pour juges que les confuls, & qu'il ne paroît dans cette affemblée de féditieux, que pour leur reprocher leur infolence. Il jure aux tribuns une haine irréconciliable, en les appelant *le poifon de la tranquillité publique.*

Un tribun le cite au jugement du peuple.

Sicinius, un des tribuns, le condamne à mort fur le champ, de fa propre autorité ; & ordonne qu'on le précipite de la roche Tarpéïenne. Comme les patriciens fe difpofoient à le défendre ; comme la populace ne

remuoit point, par respect pour les consuls; il le cite au jugement du peuple dans vingt-sept jours. (C'étoit la coutume de ne terminer les affaires publiques qu'après trois marchés, afin que les habitans de la campagne pussent en prendre connoissance; & le marché se tenoit tous les neuf jours.) Sicinius ajoute à la citation, que si le sénat ne règle pas la distribution du blé, les tribuns y pourvoiront eux-mêmes.

Jamais le sénat ne s'étoit vu exposé à une attaque si dangereuse. Il s'efforça en vain de parer le coup. Il mit le blé au même prix où il étoit avant les troubles; mais il ne put rien gagner sur l'esprit de Sicinius, ni le faire désister de son accusation, ni l'engager à remettre aux sénateurs le premier examen de l'affaire, comme les rois l'avoient pratiqué. Les autres tribuns, moins violens ou plus habiles, craignant de se rendre odieux par une inflexible roideur, consentirent à laisser juger au sénat si l'affaire devoit être portée au peuple. Le sénat délibère; on dispute vivement. Appius, selon sa coutume, crie que tout est

Le sénat consent que Coriolan soit jugé.

perdu, à moins qu'on ne réprime les factieux. Valérius lui oppose les dangers, les malheurs d'une guerre civile, & soutient qu'en donnant au peuple une marque de condescendance, on le rendra favorable à l'accusé. Le plus grand nombre se range du dernier avis. Alors Coriolan demande aux tribuns de quel crime ils l'accusoient? Ils répondent, *d'avoir affecté la tyrannie.* — *S'il ne s'agit que de réfuter une telle accusation*, dit hardiment ce héros, *je paroîtrai devant le peuple.*

Les tribuns obtiennent les comices par tribus.

Les tribuns, résolus de se venger, dressèrent leurs batteries avec toute l'adresse imaginable. Ils prévoyoient que si les comices s'assembloient par centuries, conformément au systême établi par Servius, le sénat disposeroit des suffrages. Ils exigèrent qu'on les assemblât par tribus, prétendant que tout citoyen devoit également donner sa voix, dans une affaire qui intéressoit les droits du peuple. On se relâcha encore sur ce point essentiel; & dès-lors la forme du gouvernement fut changée à l'avantage des plébéiens. Telle est l'instabilité

constitution imparfaite & ora-
:.

1 jour marqué pour le jugement, 262.
ibus étant assemblées, le consul Coriolan est banni.
icius harangue en faveur de l'il-
: citoyen, qui se présente au tri-
l du peuple; il insiste sur sa nais-
:, ses exploits, ses services; il
ınde au nom de tout le sénat,
n ne le traite pas en criminel. Le
ın Sicinius n'en poursuit pas moins
usation. Les efforts qu'avoit faits
ıolan pour abolir le tribunat, pour
êcher que le blé ne baissât de
, étoient, selon lui, des preuves
aines qu'il aspiroit à la tyrannie.
iolan détruit cette imputation, en
ıtrant les cicatrices de ses blessu-
& en nommant les citoyens qu'il
ıvés dans les batailles. Mais Dé-
:, autre tribun, lui reproche d'a-
r distribué à ses soldats un butin
ıt les lois, dit-il, ne lui permet-
:nt pas de disposer, (quoiqu'il y
eût beaucoup d'exemples.) L'ac-
é réfute foiblement ce grief im-
:vu. On le condamne à un ban-
:ement perpétuel. De vingt-neuf
›us, il n'y en eut que neuf qui lui
ent favorables,

CHAPITRE II.

Depuis l'exil de Coriolan, jusqu'à l'établissement du décemvirat.

Coriolan se venge de l'injustice, en combattant pour les Volsques.

APRÈS la condamnation de Coriolan, le peuple triompha comme d'une victoire décisive remportée sur les patriciens. Il auroit dû plutôt se reprocher son ingratitude, envers un citoyen respectable dont il avoit reçu les services les plus signalés, & dont le crime, à s'en tenir aux termes de l'accusation, étoit imaginaire & sans preuves. On éprouva bientôt combien il importe de ménager des hommes, aussi capables par leur caractère de nuire que de servir. Coriolan n'écouta plus que la vengeance. S'étant retiré à Antium chez les Volsques, il leur fit prendre les armes contre sa patrie. Il devint leur général, entra sur le territoire de Rome, & répandit par tout la terreur.

On lui envoie des députés.

On vit alors le peuple & le sénat changer de conduite à son égard. Le peuple,

peuple, gouverné par les événemens, demandoit ſon rappel : le ſénat s'y oppoſoit, ne voyant plus dans ce héros qu'un ennemi de la république. Mais le danger adoucit les ſénateurs. Ils lui envoyèrent une députation, qu'il reçut avec dédain. Les prêtres vinrent à leur tour, & furent congédiés de même. Véturie ſa mère, à la tête des dames romaines, alla enfin déſarmer un fils rebelle. Les ſentimens de la nature domptèrent cette ame orgueilleuſe. *Rome eſt ſauvée*, s'écria-t-il, *mais votre fils eſt perdu.* Coriolan fit la paix *. Il mourut, ſelon quelques auteurs, aſſaſſiné par les Volſques ; ſelon d'autres, languiſſant dans une triſte vieilleſſe, & regrettant ſa patrie.

Il eſt déſarmé par ſa mère.

Sa mort.

Thémiſtocle, ſon contemporain, éprouva une ſemblable fortune, après avoir ſauvé Athènes par ſa politique & ſon courage. En comparant ces deux hommes célèbres, il eſt facile d'obſer-

Combien les Grecs étoient alors ſupérieurs aux Romains.

* En mémoire du ſervice qu'avoit rendu Véturie, le ſénat bâtit un temple à la *Fortune des femmes*, où les dames eurent ſeules le droit d'entrer.

ver la supériorité de la Grèce, alors victorieuse de l'Asie, sur une république naissante, dont les seuls ennemis étoient de petits peuples d'Italie placés autour d'elle. Mais Rome, toujours armée contre ses voisins, apprenoit, par de petites guerres, à subjuguer un jour les plus puissantes nations.

267. Loi agraire du consul Cassius.

Cependant les disputes se réveillèrent à l'occasion d'une loi agraire, proposée par le consul Cassius. L'ambition seule lui inspira, dit-on, cette loi, comme un moyen de parvenir à la souveraine puissance. Il vouloit que l'on partageât, non-seulement aux Romains, mais aux alliés, une partie des terres conquises, & celles que les patriciens avoient usurpées depuis long-tems. L'article des alliés déplut au peuple, qui se réservoit tout le profit du partage. Le sénat convint que les étrangers n'y auroient de part, qu'autant qu'ils auroient aidé à la conquête ; & il statua, par un décret, qu'on chargeroit dix sénateurs de l'exécution de la loi. On ne cherchoit qu'à gagner du tems, pour faire tomber le projet de Cassius. Dès que

ce consul sortit de charge, deux questeurs l'accusèrent devant le peuple d'avoir aspiré à la tyrannie. Il fut convaincu, selon Denys d'Halicarnasse, & puni de mort. Son propre père, ajoutent quelques écrivains, fut son accusateur dans le sénat, & le fit exécuter dans sa maison. Ce qu'il y a de certain, c'est que le sénat eut souvent recours à l'accusation de tyrannie, contre ceux qu'il avoit intérêt de perdre.

Il est puni de mort, comme ayant aspiré à la tyrannie.

Comme son décret n'étoit qu'un artifice pour tromper le peuple, l'exécution en fut inutilement demandée. Tout annoncoit une prochaine rupture. C'est alors que les consuls mirent principalement leur politique à exciter sans cesse de nouvelles guerres, qui pussent occuper au-dehors l'ardeur inquiète des plébéïens. Ceux-ci refusoient de s'enrôler; mais on les y obligeoit, en les menaçant d'un dictateur. Les Eques, les Volsques, les Véïens, les Etrusques, furent battus en diverses rencontres. On dit que dans une de ces guerres, la seule famille des Fabius, au nombre de trois cent six, effraya long-tems les enne-

Le peuple mécontent.

Le sénat l'occupe par la guerre.

Famille de Fabius.

mis; qu'elle fut enfin surprise & accablée par le nombre, sans qu'il échappât un seul homme de la troupe. Mais leur race ne périt point.

Les dissensions continuent.

Les pertes des Romains, toujours réparées par des succès, étoient peu de chose en comparaison des maux que produisoit la discorde. A peine avoit-on quitté les armes, que les dissensions renaissoient dans la ville, surtout au sujet de la loi agraire. Il y eut aussi de grandes disputes pour l'élection des magistrats. Les plébéiens vouloient un consul de leur parti, & le nommoient; les patriciens élisoient l'autre. La mort subite d'un tribun ayant consterné ses collégues, comme si les dieux se fussent déclarés contre leurs projets, le sénat devint plus hardi & plus dur. Les consuls firent battre de verges ceux qui refusoient de s'enrôler. Voléron, vieux officier plébéïen, appela au peuple d'une pareille sentence; le peuple s'empressa de le secourir, chassa les licteurs, brisa leurs faisceaux, & choisit quelques tems après Voléron pour un de ses tribuns.

Sévérité du sénat.

Voléron appele au peuple.

Ce magistrat, sans montrer de ressentiment personnel, porta un coup fatal à l'autorité des patriciens. Ils avoient beaucoup d'influence dans l'élection des tribuns, qui se faisoit par curies. Les comices des curies, comme ceux des centuries, ne pouvoient s'assembler que par un décret du sénat; on y prenoit toujours les auspices; & les patriciens seuls étant augurs, ils avoient en main le pouvoir de diriger & de rompre ces assemblées, soumises à une superstition politique. Au contraire, les comices des tribus se tenoient sans auspices & sans consentement du sénat. Tous les habitans de la campagne, moins liés avec les patriciens que ceux de la ville, y avoient droit de suffrage, & ne l'avoient point dans les comices des curies. Enfin, le peuple y décidoit par le nombre. C'est à ces comices que Voléron entreprit de faire passer l'élection des tribuns, celle des édiles, & en général toutes les affaires qui pourroient intéresser le peuple.

282. Le tribu Voléron veu faire passe l'élection de tribuns au comices pa tribus.

Sa loi trouva la plus vive opposition de la part du consul Appius Claudius, fils de celui que nous avons

Grande que relle au suj de sa loi, qu passe enfin.

vu si ardent pour les prérogatives du sénat. Moins capable encore que son père de se plier aux conjonctures, il invectiva dans une assemblée avec tant de fiel & de hauteur, qu'il révolta tous les plébéïens, quoique la douceur de son collégue Quintius les eût gagnés. On en vint aux coups. Si l'on avoit porté des armes dans la ville, la querelle eût été sanglante. La modération du sénat en prévint les suites. Non-seulement il déclara que les deux partis étant animés par le zèle, il falloit oublier les excès commis de part & d'autre ; mais encore il donna son consentement à la loi de Voléron.

L'armée d'Appius se laisse vaincre par haine pour ce consul.

L'ancienne tyrannie des sénateurs avoit amené tous ces changemens ; une conduite équitable & modérée les auroit, sans doute, empêché de naître. Appius, trop fougueux pour prendre leçon de l'expérience, déchargea son humeur farouche sur l'armée, qu'il commanda contre les Volsques ; & tyran de ses soldats, il s'en fit autant d'ennemis. Les Romains trahirent leur devoir ; ils se laissèrent vaincre pour se venger de

leur général. De terribles exécutions ſignalèrent ſon courroux. Les centurions furent battus de verges & décapités, toutes les troupes furent décimées. Au contraire, le conſul Quintius, adoré de ſes ſoldats, jouiſſoit ailleurs de la victoire. Quelle différence doit produire la bonne ou la mauvaiſe volonté des troupes !

Appius accuſé par les tribuns.

Après ce conſulat, les tribuns revinrent à la loi agraire, ſource intariſſable de diſputes. Les conſuls étoient d'avis de les contenter ; mais la véhémence d'Appius l'emporta ſur leurs raiſons. Outrés d'un nouveau refus, les tribuns accuſent devant le peuple celui qui en eſt la cauſe.

Sa fermeté.

Appius comparoît, plutôt en juge qu'en accuſé ; il impoſe tellement, que l'on n'oſe rien prononcer contre lui. Il ſe donne enſuite la mort, prévoyant qu'une ſeconde aſſemblée le condamneroit. Son fils, malgré les tribuns, fit ſon oraiſon funèbre, à laquelle le peuple même applaudit ; tant la fermeté courageuſe du père avoit excité d'admiration. De tels hommes, en ſe modérant, auroient fait le bonheur & la gloire de leur

patrie : ils y entretinrent le feu de la discorde, parce qu'un violent & superbe esprit de corps rendit souvent leurs vertus même dangereuses.

Continuation des troubles.

Les patriciens & les riches plébéïens, possesseurs des terres, ne voulant pas s'en dépouiller, & la loi agraire étant toujours soutenue par les tribuns, cette opposition d'intérêts ne pouvoit manquer de perpétuer les troubles civils. On en vint au point, que le peuple s'absenta des comices par centuries ; & que les consuls furent élus une fois par les suffrages des seuls patriciens & de leurs cliens. Cependant, au milieu des dissensions, Rome conservoit des charmes invincibles pour ses citoyens ; ils ne vouloient point s'établir en colonies : *Ils aimoient mieux*, dit Tite-Live, *demander à Rome des terres, que d'en recevoir ailleurs.* Cet amour de la patrie préparoit de loin les entreprises, qui lui procureront l'empire du monde.

Amour de la patrie.

Rome manquoit de lois.

Mais loin de pouvoir former alors de vastes projets, on n'avoit pas même de lois civiles, propres à régler la conduite & à maintenir la fortune des

citoyens. Les consuls jugeoient tous les différends, ou par les principes de l'équité naturelle, ou par les anciennes coutumes, ou par quelques lois de Romulus & de ses successeurs, dont il restoit à peine des vestiges dans les livres sacrés inconnus au peuple. Cette jurisprudence arbitraire étoit un secret mystérieux entre les patriciens; ils en tiroient une partie de leur autorité; & le peuple avoit le malheur d'ignorer ce qui devoit lui servir de règle & décider de son sort.

291. Loi *Térentia* pour faire publier un code, & pour diminuer le pouvoir des consuls.

Le tribun Térentius entreprit de remédier au désordre. La peste venoit de faire périr un nombre de patriciens; les deux consuls étoient absens pour des expéditions; ce moment lui parut très-favorable à son dessein. Il proposa de publier un corps de lois, qu'on seroit obligé de suivre dans l'administration de la justice. Il ne s'en tint pas là. Après avoir déclamé contre le pouvoir des consuls, qu'il peignoit comme deux monarques absolus, il demanda l'élection de cinq commissaires, pour fixer des bornes à leur puissance. Tel fut l'objet de la fameuse loi *Térentia*.

Disputes violentes à ce sujet.

aussi capable que la loi agraire d'inquiéter les sénateurs. On l'attaqua, on la défendit, avec la chaleur ordinaire en pareilles circonstances. Le détail uniforme de ces vives contestations n'entre point dans notre plan d'histoire. De part & d'autre l'intérêt particulier prévaloit souvent sur l'intérêt général; & les tribuns n'étoient pas les moins passionnés. Quintius Céson, comparable à Coriolan, & fils du grand Cincinnatus, dont nous parlerons bientôt, fut la victime de leur colère, parce qu'il s'opposoit à leur entreprise. Faussement accusé, il sortit de Rome sans attendre le jugement. Dix citoyens s'étoient fait sa caution pour une somme. Son père la paya, & fut obligé de vivre dans une petite métairie, qui étoit l'unique bien qui lui restoit.

Céson accusé par les tribuns.

Le capitole pris par un Sabin & délivré.

Herdonius, riche Sabin, surprend le capitole à la faveur de ces troubles. Les consuls ordonnent au peuple de s'armer contre l'ennemi. Les tribuns l'en détournent, assurant que c'étoit un artifice du sénat. Enfin, les instances, les promesses du consul Valérius déterminent le peuple à l'obéis

ſance. On monte au capitole ; on le délivre.

Valérius ayant été tué à l'aſſaut, Quintius Cincinnatus eſt tiré de la charrue pour le remplacer. En mêlant la fermeté à la douceur, il rétablit l'ordre ; il remet la juſtice en vigueur ; il fait oublier en quelque ſorte les tribuns. Après ſon conſulat, Minucius, un de ſes ſucceſſeurs, ſe laiſſe envelopper par les Eques à qui il faiſoit la guerre. Dès que la nouvelle en arrive à Rome, le péril de l'armée romaine engage à créer un dictateur. Le choix tombe ſur Cincinnatus. Cet illuſtre laboureur quitte de nouveau ſon champ, ſe met à la tête des citoyens, délivre Minucius, fait paſſer les Eques ſous le joug, revient en triomphe, voit ſon fils Céſon juſtifié & rappelé, abdique la dictature le ſeizième jour, & va reprendre ſa charrue, dont il fait plus de cas que des honneurs.

Cincinnatus eſt tiré de la charrue pour être conſul & enſuite dictateur.

Ceux qui rabaiſſent ces exemples admirables, en diſant que les Romains ignoroient alors la ſéduction des richeſſes, ont-ils aſſez réfléchi aux traits d'avarice, ſi communs parmi

Amour de la pauvreté, & diſcipline militaire.

les patriciens depuis le commencement de la république ? L'amour de la pauvreté n'appartenoit qu'aux grands hommes. Si cette vertu étoit rare, la pauvreté du moins écartoit les vices corrupteurs ; & la discipline militaire, jointe à la force du corps & au courage, devoit rendre les Romains invincibles. Quand Cincinnatus eut sauvé Minucius, il lui fit abdiquer le consulat, parce qu'il s'étoit laissé surprendre par l'ennemi. *Vous apprendrez la guerre comme lieutenant*, lui dit-il, *avant de commander les légions comme consul.* L'armée de Minucius n'eut point de part au butin, parce qu'elle avoit été sur le point d'être vaincue. Avec une discipline si exacte & des sentimens si élevés, les Romains, étant presque toujours en guerre, devoient nécessairement périr, ou subjuguer les autres peuples.

Les tribuns empêchent le peuple de s'enrôler.

Mais ils ne pouvoient s'accorder entre eux. Les tribuns, persistant toujours dans leurs projets, empêchèrent le peuple de s'enrôler, jusqu'à ce qu'on leur eût donné satisfaction. Le sénat eut recours à Cincinnatus.



Il quitta son champ pour venir l'aider de ses conseils. Comme les terres de la république étoient ravagées, sans que personne prît les armes, il fut d'avis que les patriciens seuls, avec leurs cliens, marchassent contre l'ennemi. Le peuple, honteux de cet exemple, parut plus docile. Les tribuns consentirent aux levées, pourvu qu'on augmentât leur nombre de cinq.

Cincinnatus, en politique éclairé, jugea qu'ils seroient moins unis, à mesure qu'ils deviendroient plus nombreux; & le sénat se rendit à ses raisons. Voilà donc maintenant dix tribuns du peuple. En gagner un étoit le moyen d'arrêter les entreprises des autres. Les nouveaux tribuns jurèrent entre eux de soutenir ce que la pluralité auroit décidé dans leur conseil; mais cette harmonie ne pouvoit durer long-tems. Quelque opiniâtre que soit l'esprit de corps, il est difficile que l'intérêt personnel ou le sentiment particulier ne prévaille quelquefois, surtout quand les membres ne tiennent au corps que par des liens peu durables, tels qu'une magistra-

Cincinna fait augmenter leur nombre pour diviser.

ture passagère. Le sénat avoit toujours des avantages infinis : ses membres ne changeoient point, & leur principal intérêt étoit celui de leur corps.

[…]e sénat con[…]nt à la loi […]érentia.

Enfin, après de nouvelles disputes, où l'on voit l'animosité & la violence tenir lieu de zèle & de justice, le sénat, qui craignoit la ruine entière de la république, donna son consentement à la loi Térentia. Il fut résolu que dix commissaires seroient chargés de rédiger un corps de lois; qu'ils seroient revêtus pour un an de la puissance souveraine; que toutes les magistratures cesseroient dans cet espace de tems, même le tribunat, dont l'autorité s'étoit maintenue sous les dictateurs; que les jugemens des décemvirs seroient sans appel, & qu'à eux seuls appartiendroit le pouvoir de faire la guerre ou la paix. Les tribuns ne purent obtenir qu'il y eût quelques plébéiens au nombre de ces nouveaux magistrats.

[…]éation des […]écemvirs.

On nomma d'abord Appius Claudius, alors consul, & fils du second Appius, qui s'étoit tué lui-même.

Son collégue lui fut aſſocié, avec d'autres conſulaires, & avec trois ſénateurs que l'on avoit députés à Athènes, pour y recueillir les lois de la Grèce.



QUATRIÈME ÉPOQUE.

LES DÉCEMVIRS ET LES DOUZE TABLES.

VARIATIONS PERPÉTUELLES DANS LA RÉPUBLIQUE.

Depuis l'an de Rome 302, jusqu'en 363.



CHAPITRE PREMIER.

Depuis la création des Décemvirs, jusqu'à l'établissement de la censure.

302. Les décemvirs commencent avec sagesse.

SOIT que les décemvirs fussent animés de sentimens patriotiques, dignes de leur importante commission, soit qu'ils ne voulussent qu'affermir leur autorité par un début respectable, ils gouvernèrent d'abord en vrais pères de la patrie. Un seul avoit les faisceaux & les marques de

la puissance consulaire ; les autres n'étoient distingués de la foule que par un officier qui les précédoit. Ils présidoient alternativement, un jour chacun. Dès le grand matin, rendus à leur tribunal, ils terminoient les différens avec autant de bonté que de justice. Appius lui-même devint les délices du peuple, dont il étoit auparavant détesté ; & Rome, après des orages si violens, jouissoit d'un calme heureux, inconnu depuis ses rois.

Lois d[es] douze table[s] approuvées par le pe[u]ple.

La législation étant le principal objet du nouveau gouvernement, les décemvirs travaillèrent à leur code avec ardeur. Un Grec, exilé d'Ephèse, leur interpréta les lois qu'on avoit apportées d'Athènes. A la compilation qu'ils en firent, ils ajoutèrent une partie des anciennes ordonnances royales. Cet ouvrage fini, ils l'exposèrent en public, sur dix tables de chêne, invitant les citoyens à l'examiner, à choisir, en un mot à être leurs propres législateurs. Le sénat avoit approuvé les lois par un décret. Le peuple examine peu ce qu'il désire. Extasié de

la feinte modération des décemvirs, il confirma les dix tables dans les comices par centuries. Deux autres tables, proposées l'année suivante, furent acceptées de même, malgré un article odieux, qui défendoit aux patriciens de s'allier avec les familles plébéïennes.

Éloge qu'en fit Cicéron.

Ces diverses lois servirent toujours de fondement au droit public & au droit civil des Romains. Cicéron en fait un éloge magnifique. Il ne craint pas d'avancer que tous les principes de la société se trouvent dans les douze tables; qu'elles sont au-dessus de toutes les bibliothèques des philosophes, & par le poids de l'autorité, & par les avantages qui en résultent. » Car, dit-il, nous apprenons » de la science du droit civil, que » l'honnêteté & la vertu doivent » être préférées à tout; elle nous » montre, d'une part, le vrai mé» rite honoré par les récompenses, » les dignités & la gloire; de l'au» tre, les vices & les injustices punis » par les amendes, l'ignominie, la » prison, les verges, l'exil, la mort; » & ces leçons, elle nous les donne,

» non par de longues & vaines dis-
» putes, mais d'un ton d'autorité
» qui nous fait dompter nos pas-
» sions, mettre un frein à nos dé-
» sirs, conserver nos biens sans por-
» ter des yeux ni des mains avides
» sur le bien d'autrui *. « Telle de-
vroit être la législation. Ce tableau, du reste, paroît plus frappant que vrai à certains égards.

Quelques-unes de ces lois étoient cruelles.

Les lois des douze tables, dont il ne reste qu'un petit nombre de fragmens, étoient claires & précises, supérieures en ce point aux lois de Solon, quoique beaucoup moins conformes à l'humanité. Elles respiroient, dans plusieurs articles, l'esprit de tyrannie, que les décemvirs ne dissimulèrent pas long-tems. Les pères conservoient sur leurs enfans un pouvoir absolu, & les maîtres sur leurs esclaves. Les débiteurs étoient livrés aux violences des créanciers: après le troisième jour de marché, les créanciers pouvoient mettre en pièces le corps d'un débiteur insolvable, & le partager entre

* *L. I. De Orat.* 193.

eux. (C'est l'opinion commune ; mais peut-on croire qu'une loi si atroce ait été reçue ?) Des peines capitales contre les auteurs de libelles & les poëtes ; plusieurs autres dispositions cruelles, qu'il fallut bientôt adoucir, font connoître l'esprit des législateurs.

Lois concernant les voleurs.

On pouvoit tuer, non-seulement le voleur de nuit, mais le voleur de jour, lorsqu'étant poursuivi il se mettoit en défense. La loi obligeoit néanmoins de crier alors & d'appeler les citoyens. » C'est une chose, dit Montesquieu, » que les lois qui permettent de se » faire justice soi-même doivent tou» jours exiger : c'est le cri de l'inno» cence qui, dans le moment de l'ac» tion, appelle des témoins, appelle » des juges. « Le voleur surpris avec la chose volée devoit être battu de verges, & réduit en servitude s'il avoit l'âge de puberté ; celui qui avoit déjà caché son vol, étoit condamné seulement à payer le double de la valeur. Pourquoi cette différence ?

Sur les successions & les testamens.

Les parens du côté maternel ne succédoient point, afin que les biens ne pussent passer d'une famille dans

l'autre; mais chacun pouvoit faire son testament, & choisir pour héritier tel citoyen qu'il vouloit, au préjudice même de ses enfans: le père, ayant le droit de vendre ses enfans, pouvoit, à plus forte raison, les déshériter. Cela seul ne prouve-t-il pas que les lois romaines, si vantées, étoient sujettes à de grands abus? Rome gagnoit cependant beaucoup à recevoir des lois, qui fussent une règle fixe pour les citoyens; & vraisemblablement le peuple considéra plus cet avantage, que les inconvéniens de quelques dispositions tyranniques.

Les procès jugés d'abord.

Deux de ces lois devoient produire un bien infini, en abrégeant les procédures. Elles ordonnent que, si les plaideurs ne s'accordent point, le juge connoisse de leur cause depuis le lever du soleil jusqu'à midi, & que le jugement soit rendu avant le coucher du soleil. Dans la suite, on fut obligé d'accorder un peu plus de tems, parce que les affaires devenoient plus nombreuses & plus difficiles; mais les Romains ne connurent point les détours & les délais de la chicane moderne, qui souvent

font triompher l'injuſtice, ruinent également les deux parties, & rendent les procès un des plus grands fléaux de la ſociété.

Les décemvirs deviennent des tyrans.

Si le décemvirat n'avoit produit que les douze tables, il eût été une époque glorieuſe pour la république. Mais il dégénéra en tyrannie. Appius vint à bout, par ſon hypocriſie & ſes ſoupleſſes, de ſe faire nommer une ſeconde fois à cette magiſtrature, établie ſeulement pour une année. On lui donna les collègues qu'il voulut. Bientôt il leva le maſque avec ſes collègues. Ce furent dix tyrans, liés par des engagemens mutuels, eſcortés chacun de douze licteurs, foulant aux pieds les lois & les citoyens, exerçant un deſpotiſme terrible qui mit en fuite les principaux de l'état. L'année révolue, ils gardèrent leur charge ſans l'agrément du peuple ni du ſénat. On eût dit que les douze tables avoient établi le droit du plus fort.

Dentatus aſſaſſiné par ordre des décemvirs.

Un peuple, tel que les Romains, jaloux de la liberté & accoutumé à braver la mort, ne pouvoit longtems ſouffrir une violente oppreſſion. Deux crimes atroces des décemvirs

précipitèrent leur ruine. Ils avoient levé des troupes contre les Eques & les Sabins qui, profitant de la foiblesse de Rome, venoient ravager son territoire. Ces légions mécontentes se laissèrent vaincre. Un de leurs plus braves officiers, Sicinius Dentatus, (Tite-Live le nomme L. Siccius,) plébéïen zélé, aussi libre dans ses discours, qu'intrépide dans les combats, fut assassiné en trahison par ordre des tyrans. L'attentat d'Appius contre Virginie les rendit encore plus exécrables.

Appius étoit resté à Rome, tandis que ses collègues faisoient la guerre. Il devint amoureux de la jeune Virginie, fille de Virginius vaillant plébéïen, & promise en mariage à Icilius, ancien tribun du peuple. Après de vaines tentatives pour satisfaire sa passion, il voulut faire enlever par force, en qualité de juge, celle qu'il étoit résolu de déshonorer; la supposant née d'une esclave d'un de ses cliens qui la réclamoit, & à qui elle devoit appartenir. Icilius défend Virginie avec l'ardeur d'un amant; le peuple s'émeut, Appius est chassé de

Attentat d'Appius contre Virginie

Virginius tue sa fille pour sauver son honneur.

son tribunal. Virginius, averti du danger de sa fille, s'étoit hâté de partir du camp où il étoit, pour voler à son secours. Il arrive; il plaide sa cause; il voit le redoutable décemvir prêt à se rendre maître, par une sentence, de la personne de Virginie. Pour sauver l'honneur de sa fille, il lui enfonce un couteau dans le sein; & montrant ensuite ce couteau ensanglanté à Appius: *C'est par ce sang*, lui dit-il, *que je dévoue ta tête aux dieux infernaux.* Appius ordonne en vain de l'arrêter. Il se fait jour à travers le peuple, dont il excite la haine contre les tyrans; & il va répandre parmi les soldats le désir de la liberté & de la vengeance.

304. Abolition du décemvirat.

Des scènes si tragiques ne manquent pas leur effet, quand les hommes souffrent impatiemment le joug. Excepté un petit nombre d'ames serviles, tous abandonnèrent les décemvirs, & se livrèrent aux sentimens républicains. Les deux armées se réunirent sur le mont Sacré, où le peuple les suivit en foule. Le sénat ne savoit quel parti prendre. Enfin la clameur générale ayant forcé les décemvirs à

se démettre, on députa au peuple Horatius & Valérius, leurs ennemis, avec plein pouvoir de conclure la pacification. On rétablit le tribunat & le droit d'appel au peuple, regardés comme le fondement de la liberté; on abolit le décemvirat, mais sans permettre de violences contre les décemvirs. Valérius & Horatius furent faits consuls. Des lois populaires qu'ils établirent, augmentèrent l'attachement pour eux. Ils défendirent de créer aucune magistrature, dont il ne fût pas permis d'appeler. Ils ordonnèrent que les plébiscites, émanés des comices par tribus, obligeroient tous les citoyens, comme les lois émanées des comices par centuries. Cette loi, extrêmement favorable aux tribuns, ne pouvoit que chagriner beaucoup le sénat: les circonstances l'engagèrent à y consentir.

Nouvelles lois à l'avantage du peuple.

Virginius étoit tribun, & désiroit encore plus que ses collégues de punir les décemvirs. Il se porte pour accusateur d'Appius; il le fait arrêter, malgré un appel au peuple, disant qu'un monstre n'étoit point dans le cas de réclamer la protection des lois,

Les décemvirs punis.

& qu'il méritoit d'être jeté dans cette prison qu'il avoit insolemment nommée *la demeure des plébéïens*. Appius y meurt avant le jour du jugement, soit par une mort volontaire, comme l'assure Tite-Live, soit par l'ordre des tribuns, comme Denys d'Halicarnasse le conjecture. Oppius, autre décemvir, est accusé & meurt de même. Les huit autres s'exilent volontairement pour se mettre en sureté. On confisque leurs biens ; on publie ensuite une amnistie générale, qui dissipe les alarmes causées par trop de rigueurs.

Les tribuns veulent se maintenir en charge.

C'est le malheur de la société, que les hommes se tiennent rarement dans les bornes de la justice ; & que les plus ardens à punir l'abus de l'autorité dans les autres, abusent volontiers de la leur, quand ils en ont le pouvoir. Les tribuns vouloient conserver leurs charges : ils seroient peut-être devenus aussi méchans que les décemvirs, s'ils n'avoient pas eu pour collégue Duilius, homme sage & bon citoyen, qui fit échouer leur projet.

Injustice du sénat envers des consuls populaires.

D'un autre côté, le sénat se montroit peu équitable. Les consuls Valérius & Horatius ayant défait les enne-



mis, il leur refusa l'honneur du triomphe, par mécontentement de ce qu'ils étoient populaires. On se nuit presque toujours à soi-même, en ne rendant pas justice aux autres. Les consuls, piqués contre le sénat, s'adressèrent au peuple, & en obtinrent le triomphe.

Injustice du peuple, qui s'adjuge un territoire pour lequel il étoit arbitre.

Mais le peuple, moins éclairé & plus porté aux excès, se déshonora bientôt par une plus basse injustice. Les Ariciens & les Ardéates se disputoient un territoire, & le choisirent pour arbitre de leur différend. Un vieux plébéïen déclara que ce territoire appartenoit à Rome, étant une dépendance de Corioles; il conseilla d'en prendre possession. En vain les consuls représentèrent combien un tel procédé seroit odieux; qu'il enlèveroit aux Romains l'estime & la confiance des nations; qu'en matière d'honneur & de probité, les pertes étoient inestimables. Leurs remontrances furent inutiles, & les tribus s'adjugèrent le territoire, sans penser qu'elles rougiroient un jour de cette infamie. Peu de tems après, le sénat fit ce qu'il

put pour l'effacer, en rendant les terres.

3[illegible]8.
Nouvelles séditions.

Les discordes intestines, fléau attaché en quelque sorte aux républiques dont la constitution est encore flottante, règnoient à Rome plus que jamais. Chaque tribun vouloit se signaler par des victoires sur le sénat; car on devient toujours plus entreprenant, lorsqu'on a du succès dans ses entreprises. Une loi des douze tables défendoit les mariages entre les patriciens & les plébéiens; ce qui élevoit entre les deux ordres une barrière odieuse. Les premiers, en possession du consulat, se croyoient réellement nés pour l'empire: les autres, avec le secours du tribunat, tendoient sans cesse à rétablir l'égalité.

Liberté des mariages entre les patriciens & les plébéiens.

Canuléïus, tribun hardi, secondé par ses collégues, protesta solennellement qu'il s'opposeroit à toute levée de troupes, jusqu'à ce qu'on eût rendu la liberté des mariages, & même jusqu'à ce qu'on eût réglé que les plébéiens, comme les autres, pourroient être nommés consuls. A la veille d'une guerre, il falloit de la condescen-

dance. L'article des mariages fut accordé.

Trois tribun militaires, au lieu de consuls.

Mais dans la crainte d'avilir le consulat, les sénateurs proposèrent la création de trois tribuns militaires, qui tiendroient lieu de consuls, & qui seroient choisis indifféremment parmi les patriciens & les plébéïens. Le peuple, ayant approuvé ce projet, donna une preuve singulière de modération : il nomma trois patriciens à la nouvelle dignité.

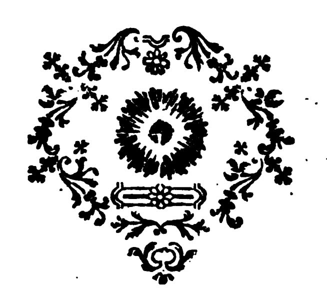
Le consul rétabli.

Ceux-ci abdiquèrent quelques mois après, parce que les auspices, disoit-on, n'avoient pas été favorables. Ce fut sans doute un artifice du sénat, pour remettre les choses sur l'ancien pied. On rétablit effectivement le consulat. Les tribuns n'avoient aucun intérêt à s'y opposer, dès que le peuple étoit résolu de donner ses suffrages aux patriciens, dont les talens & l'habileté méritoient la préférence.

Instabilité dans l'état.

Ainsi tout varioit sans cesse dans l'état. Un principe éternel de discorde y entretenoit les dissensions & les haines. Un goût d'autorité tyrannique y luttoit contre la liberté, qui

discipline, sans ébranler sa forti
& chaque victoire qu'elle rempo
sur eux la disposoit à vaincre
ennemis plus redoutables.



CHAPITRE II.

Depuis l'établissement de la censure, jusqu'à l'exil de Camille.

DEPUIS dix-sept ans, on n'avoit point fait le cens ou le dénombrement des citoyens, & l'interruption de cette sage coutume troubloit l'ordre de la république. Les consuls Quintius Capitolinus & M. Géganius pensèrent à la rétablir. Trop accablés d'affaires pour remplir eux-mêmes une pareille fonction, comme le faisoient les anciens consuls, ils introduisirent une nouvelle magistrature que l'on chargea de ce soin. Telle fut l'origine des censeurs. Leur dignité parut d'abord si peu importante, que les tribuns ne daignèrent pas la disputer aux patriciens; mais elle s'éleva en peu d'années presque au niveau du consulat.

310. Établissement des censeurs.

La censure acquit l'inspection des mœurs, le droit de punir & de dégrader quelque citoyen que ce fût. Le soin des finances, l'entretien des édi-

Combien leur autorité augmenta.

ſices publics lui ſurent confiés. C'eſt à elle qu'on doit attribuer en partie la gloire & la proſpérité de Rome; car, ſelon l'excellente remarque de Monteſquieu, *il y a de mauvais exemples qui ſont pires que des crimes, & plus d'états ont péri parce qu'on a violé les mœurs, que parce qu'on a violé les lois.* En réprimant le vice, les cenſeurs éloignoient une contagion fatale, qui altère, diſſout & fait périr tôt ou tard le corps politique.

Durée de la cenſure.

La durée de cette charge fixée à cinq ans, d'un luſtre à l'autre, fut réduite peu de tems après à dix-huit mois; de manière que pendant le reſte du luſtre, il n'y avoit point de cenſeurs. Le dictateur Mamercus Emilius fit ce changement en 319. Quand le peuple l'eut approuvé, il abdiqua la dictature, *afin de montrer*, dit-il, *que les charges de longue durée n'étoient pas de ſon goût.* Les deux cenſeurs d'alors, indignes certainement de leur place, ſe vengèrent en faiſant effacer le nom d'Emilius du regiſtre de ſa centurie, ce qui étoit le priver du droit de ſuffrage; & en le ſoumettant à une taxe huit fois plus forte

Injuſtice des cenſeurs à l'égard d'Emilius.

que celle qu'il avoit coutume de payer. Ce grand homme arrêta l'indignation du peuple, prête à éclater contre eux. Il méprisa une ignominie, dont la cause étoit honorable.

Toujours agitée par des factions, & toujours en guerre avec ses voisins, Rome varia encore plusieurs fois dans ses systêmes de gouvernement. Elle eut de nouveaux tribuns militaires, dont les consuls reprirent la place. Elle vit renaître les plaintes des tribuns du peuple, au sujet des charges qu'on laissoit aux patriciens, au sujet des terres dont on demandoit le partage. L'histoire devient fatiguante par la répétition de ces détails uniformes. J'en omets plusieurs qui apprendroient peu de chose.

Variations & troubles dans le gouvernement.

Une victoire que Mamercus Emilius, dictateur pour la troisième fois, remporta sur les Véïens & les Fidénates, prouve la supériorité des Romains dans la science militaire. Ce général avoit pris la précaution de faire occuper des hauteurs, où les soldats pouvoient se cacher; il avoit ordonné à la cavalerie de ne point agir au commencement du combat;

329. Victoire de Mamercus.

& d'attendre un ordre exprès. Déjà il pressoit l'ennemi, lorsque des portes de Fidènes, voisines du champ de bataille, sortit une troupe de furieux armés de feux & de torches, qui fondent sur les Romains, les étonnent & les intimident. Le dictateur envoie ordre aux troupes postées sur les hauteurs, & à la cavalerie, de se mettre en mouvement. Ayant rassuré ses soldats contre un vain péril, il dissipe d'abord les Fidénates dont les armes étoient si peu redoutables. Bientôt les ennemis sont attaqués vivement de tous côtés, rompus, mis en fuite; on les poursuit jusques dans Fidènes, & l'on s'empare de la ville : Mamercus Emilius reçut les honneurs du triomphe ; mais il abdiqua la dictature qu'il n'avoit exercée que seize jours.

Général tué par ses soldats.

Postumius, tribun militaire quelques années après, fut assommé à coups de pierre par ses soldats, auxquels une excessive sévérité l'avoit rendu odieux. C'est le premier exemple, depuis la fondation de Rome, d'un général tué par les troupes.

Quand la discipline sera détruite avec les mœurs, nous verrons que le sang même des Césars ne sera point épargné.

On trouve dans le même tems un décret du sénat, pour accorder une paye aux soldats qui serviroient dans l'infanterie*. Le peuple en fut transporté de joie. Le service militaire, qu'il faisoit à ses dépens, étoit la cause des emprunts, de la misère, des troubles. Il témoigna la plus vive reconnoissance aux sénateurs, protestant que tout citoyen prodigueroit désormais son sang pour la défense de la patrie. 347. On don[ne] une paye a[ux] troupes d'i[n]fanterie.

Les tribuns du peuple, disposés à prendre en mauvaise part tout ce que faisoit le sénat, se récrièrent contre ce décret avec un zèle affecté. Les trib[uns] s'y oppos[ent] en vain.

* Du tems de Polybe, le simple fantassin avoit deux oboles par jour, le centurion quatre, le cavalier six. Selon Polybe, le boisseau de froment ne valoit pour l'ordinaire, que quatre oboles, & suffisoit à un soldat pour huit jours. La paye étoit donc très-forte, à ne considérer que la nourriture; mais on ne fournissoit pas le reste aux soldats comme aujourd'hui.

Ils dirent que les anciens ſoldats, après avoir ſervi à leurs dépens, ne ſouffriroient point que les nouveaux fuſſent payés à leurs dépens ; & qu'une pareille innovation deviendroit funeſte à la république, en procurant quelques avantages aux particuliers. Leurs déclamations commençoient à entraîner les eſprits. Mais les patriciens s'étant taxés généreuſement, & les riches plébéïens ayant ſuivi leur exemple, les murmures tombèrent ; les pauvres mêmes voulurent contribuer, & le ſénat conçut de plus grands deſſeins.

Avantages de cette institution.

Juſqu'alors la guerre n'avoit conſiſté qu'en courſes ſur le pays ennemi, & en combats très-rarement déciſifs. Une campagne de vingt ou trente jours épuiſoit les reſſources du ſoldat : il falloit hâter le retour, & l'on ne finiſſoit rien. Des armées entretenues aux frais de la république, & toujours prêtes à marcher, pouvoient ſeules étendre au loin ſa puiſſance. C'eſt donc ici un changement remarquable. L'établiſſement des troupes ſoudoyées fera de même époque dans les monarchies modernes.

Aussitôt le siège de Véies fut résolu. Cette ville d'Etrurie, voisine de Rome, étoit riche, forte, ennemie mortelle des Romains. Ils l'attaquèrent avec une méthode, dont leur histoire ne fournit encore aucun exemple. Ils firent des lignes de circonvallation & de contrevallation, les unes pour se précautionner contre les sorties, les autres contre les attaques de ceux qui viendroient au secours des assiégés. Les tribuns militaires (il n'y avoit point alors de consuls) voulant passer l'hiver dans les lignes, ordonnèrent aux troupes d'y construire des baraques. Ils furent d'autant mieux obéis, que les soldats préféroient le camp à la ville, où leur paye auroit cessé. Mais un projet si avantageux devint, pour les tribuns du peuple, un sujet de plaintes & d'invectives : ils crièrent que les généraux avoient conjuré la perte des soldats, & attenté sur la liberté publique ; tant l'esprit de parti envenime les meilleures choses. Heureusement on ne les crut pas. Les Véïens ayant surpris les assiégeans, & brûlé toutes

348. Fameux siège de Véïes

Plaintes i[njustes] des t[ribuns] cont[re] les générau[x]

leurs machines, cet échec, loin d'exciter des murmures, redoubla le zèle des citoyens. Riches & pauvres demandèrent à servir au siège, promettant de ne revenir qu'après la prise de Véies.

Camille prend Véies après un siège de dix ans.

La mésintelligence des généraux, les emportemens des tribuns du peuple, la peste, la superstition, les efforts des ennemis, firent traîner la guerre en longueur. Camille, créé dictateur, étoit digne de la terminer. Il s'ouvrit un chemin sous terre pour pénétrer dans la place, qu'il désespéroit de prendre d'assaut. L'ouvrage fini, se croyant assuré du succès, il écrivit au sénat pour savoir l'emploi que l'on vouloit faire du butin. Après quelques contestations, on déclara, que le butin se partageroit entre l'armée & quiconque iroit la joindre. C'étoit le moyen de grossir tout-à-coup l'armée. Tandis qu'une partie des Romains attaquoit les remparts, le reste entra par le souterrain dans la ville : elle fut prise après un siège de dix ans. Un tribun vouloit que la moitié des citoyens s'y établît. Camille & le

Proposition d'y établir la moitié des citoyens.

sénat rejetèrent prudemment cette proposition, de peur que Rome & Véïes ne devinssent les capitales de deux états : on distribua seulement des terres à ceux qui voulurent former une colonie dans le pays des Véïens.

Prise de Faléries par le même général.

Faléries, ville des Falisques, fut assiégée quelque tems après. Il paroît difficile de croire qu'un maître d'école, sortant tous les jours de la place avec ses écoliers, ait gagné le camp de Camille & lui ait livré cette jeunesse. Mais on ne peut s'empêcher d'applaudir à l'action vraie ou fausse du général. Les paroles que Tite-Live met dans sa bouche sont la loi de l'humanité : *Sans être unis par des conventions avec les Falisques, nous le sommes & le serons toujours par la nature. La guerre a ses lois comme la paix, & nous savons la faire avec autant de justice que de valeur.* Selon l'historien, Camille renvoya le traître les mains liées derrière le dos, battu de verges par ses disciples ; & les assiégés, pleins d'admiration pour la vertu des Romains, demandèrent aussitôt la paix.

[C]amille ac[cus]é par un [tri]bun.

Cependant un tribun accuse Camille de s'être approprié une partie du butin de Véïes. Il est vrai qu'après la distribution des dépouilles, il en avoit redemandé la dixième partie, pour l'accomplissement d'un vœu en l'honneur d'Apollon. Les pontifes avoient été consultés sur ce vœu; on l'avoit accompli avec ardeur; & les femmes y avoient concouru en sacrifiant leurs bijoux.

[V]œu qu'il [av]oit fait.

[R]éflexion de [R]ollin sur ce [vœ]u.

» Les Romains savoient, dit Rollin, que le vœu est un engagement qu'on prend avec la divinité, & une promesse solennelle qu'on lui fait, dont il n'est plus permis de rien retrancher; & que si c'est un crime de manquer de parole aux hommes, c'est une impiété & un sacrilége d'en manquer à l'égard de dieu. « Ce pieux écrivain n'auroit-il pas dû ajouter, que des vœux inspirés par la superstition peuvent être un grand abus; qu'en ce cas, on ne devroit point y attacher tant de valeur; & que les Romains mériteroient plus d'éloges, si leur piété avoit été plus solide? Leur fausse religion les obligea

ſouvent d'accomplir des vœux, qu'une raiſon éclairée les auroit empêché de faire.

Il s'exile volontairement

Quoi qu'il en ſoit du vœu de Camille, le peuple étoit irrité contre ſa perſonne, non-ſeulement par la perte de cette portion de butin qu'on lui avoit enlevée, mais parce que le général avoit triomphé d'une manière trop faſtueuſe. Camille s'exila volontairement, pour prévenir une ſentence injuſte; demandant aux dieux, ſelon quelques écrivains, de réduire ſon ingrate patrie à le regretter. Ariſtide avoit demandé tout le contraire en partant pour ſon exil. Si le Grec l'emporte ſur le Romain par la vertu, Rome n'en eſt pas moins l'émule d'Athènes par l'injuſtice.

Les grands hommes persécutés dans les anciennes républiques.

Un mérite ſupérieur, comme l'obſerve Cicéron*, fut toujours en butte à la perſécution dans les anciennes républiques. *Que perſonne n'ait de ſupériorité parmi nous*, dirent les Ephéſiens en exilant Hermodore; *s'il ſe trouve un homme éminent, qu'il s'en*

---

* *Tuſcul.* 5.

aille chez un autre peuple. Ce mot absurde peint un ſentiment alors très-commun. Mais le beſoin fait regretter les grands hommes. Les Romains ſentirent bientôt qu'on ne remplaçoit pas un Camille.



CINQUIÈME ÉPOQUE.

ROME PRISE PAR LES GAULOIS.

PROGRÈS DES ROMAINS EN ITALIE.

Depuis l'an de Rome 363, jusqu'en 471.

CHAPITRE PREMIER.

Irruption des Gaulois en Italie. — Prise de Rome. — Lois de Licinius, &c.

LES Gaulois, habitans de la Gaule celtique, entre la Seine & la Garonne jusqu'aux Alpes, avoient fait une irruption en Italie dès le règne du premier Tarquin : ils y étoient venus plusieurs fois depuis chercher des établissemens. On leur attribue la fondation de Milan, de Côme, de Brescia, de Crémone & de quelques autres villes. Irruption des Gaulois en Italie.

Aruns, de Clusium en Etrurie, à qui ses concitoyens avoient refusé justice, attira de nouveau ces étrangers. Les vins d'Italie furent, dit-on, le motif par lequel il les engagea dans sa querelle. Clusium assiégé implora le secours de Rome. Quoique le sénat n'eût aucune raison particulière de s'intéresser au sort des Etrusques, il envoya trois jeunes patriciens, avec ordre de négocier la paix. L'imprudence des ambassadeurs fit tomber l'orage sur Rome même.

Clusium implore le secours des Romains.

Les ambassadeurs de Rome violent le droit des gens.

Ils demandèrent à Brennus, le chef des Gaulois, quel droit il pouvoit avoir sur l'Etrurie. Brennus répondit que les Clusiens, ayant des terres inutiles, refusoient injustement de les céder aux Gaulois; que ceux-ci pouvoient y prétendre, comme les Romains jouissoient des terres dont ils s'étoient emparés; que tout appartenoit aux gens courageux, & que l'épée faisoit leur droit. Ces raisons, si communes alors, peignent la férocité qui précède la culture des mœurs & toute institution raisonnable. Les ambassadeurs, dissi-

mulant leur courroux, demandèrent à entrer dans la place, sous prétexte de conférer avec les assiégés. Mais au lieu d'inspirer la paix, ils se mirent à la tète des Clusiens, & combattirent les Gaulois.

Aussitôt Brennus marche vers Rome, envoie demander satisfaction, & veut qu'on livre les coupables à sa vengeance. Le sénat embarrassé laisse au peuple le jugement de cette affaire. Loin de condamner les ambassadeurs, on les récompensa. C'étoit provoquer le Gaulois. Il précipita sa marche, assurant qu'il n'en vouloit qu'aux Romains.

Brennus demande en vain satisfaction.

Ceux-ci, gouvernés par six tribuns militaires, sans consuls, allèrent au devant de l'ennemi, avec des forces très-inégales, que le relâchement de la discipline affoiblissoit encore. Le nombre de leurs généraux étoit seul un grand inconvénient. Ils furent défaits à la journée d'Allia, presque sans combattre. On n'avoit pas consulté les augures, que la superstition politique du sénat rendoit si respectables au peuple : sans doute ce fut un motif de découragement pour les sol-

363.
Bataille d'Allia, suivie de la prise de Rome.

dats. Rome ſe remplit de conſternation & de terreur. Les vieillards, les femmes & les enfans ſe réfugient dans les villes voiſines. La jeuneſſe s'enferma dans le capitole, pour le défendre juſqu'à la dernière extrémité.

Dévouement les vieux ſénateurs.

Quatre-vingt ſénateurs ſe dévouent par vœu à la mort; dévouement patriotique auquel on attachoit la vertu d'épouvanter les ennemis. Les Gaulois arrivent, maſſacrent ces hommes vénérables, immobiles ſur leurs chaiſes curules. Ils attaquent le capitole; & ayant été repouſſés, ils mettent le feu à la ville. C'eſt alors que les anciens monumens hiſtoriques furent brûlés.

Camille rappelé & nommé dictateur.

Si Camille avoit préféré le triſte plaiſir de la vengeance aux devoirs de citoyen, Rome étoit perdue ſans reſſource. Mais toujours ſenſible à l'amour de la patrie, & peut-être à l'ambition de commander les Romains, il engagea les Ardéates, chez qui il vivoit en exil, à prendre les armes contre les Gaulois. Il tailla en pièces un de leurs détachemens. Les Romains reprirent courage, le conjurèrent de ſe mettre à leur tête.

Persuadé que la suprême puissance résidoit dans ceux qui défendoient le capitole, il voulut avoir leur agrément comme nécessaire. Un jeune plébéïen se chargea de ce message périlleux, & revint annoncer à Camille qu'on l'avoit nommé dictateur.

Manlius, ancien consul, sauva le capitole attaqué de nuit par les Gaulois. On peut douter que les oies, plus vigilantes que les chiens, aient donné l'alarme & éveillé Manlius. Mais il est avéré que les oies furent depuis en honneur à Rome, & que les chiens y furent détestés & même punis; car on ne manquoit pas d'en empaler un tous les ans. Ces petitesses entretenoient un peuple superstitieux dans l'idée que le ciel faisoit des miracles pour la république. Comme les oies étoient consacrées à Junon, Junon, sans doute, avoit employé leurs cris au salut de Rome.

Le capitole sauvé par Manlius.

Fable des oies.

Les circonstances qui suivent n'ont guère plus de vraisemblance. Selon Tite-Live & la foule des historiens, après sept mois de blocus, les assiégeans & les assiégés, également abat-

Circonstances peu vraisemblables de la délivrance de Rome.

tus par la disette & les maladies, entament une conférence : Brennus exige mille livres pesant d'or ; on convient d'acheter à ce prix une paix honteuse ; Sulpitius apporte la somme ; il se plaint que les Gaulois se servent de fausse balance ; Brennus, pour toute réponse, ajoute son épée au poids, en s'écriant : *Malheur aux vaincus.* Camille survient à ce moment ; il rompt le marché, comme dictateur : *C'est le fer*, s'écrie-t-il, *& non l'or, qui doit racheter les Romains.* On se bat ; les ennemis sont massacrés : il n'en reste pas un seul pour porter la nouvelle du désastre.

Récit contradictoire de Polybe.

Indépendamment du merveilleux, qui rend cette narration fort suspecte, le récit de Polybe ne permet point d'y ajouter foi. Il nous apprend que les Gaulois s'accommodèrent avec les Romains, leur rendirent la ville, & coururent défendre leur propre territoire attaqué par les Vénètes. Comment les auteurs anglois de l'Histoire universelle ont-ils négligé une observation si utile & si importante, que Rollin a faite malgré son peu de critique ?

Rome

Rome fut rebâtie en un an, telle qu'un village, ſans aucun alignement : les égouts ſe trouvèrent même ſous des maiſons de particuliers. Du côté des arts, les Romains, loin de faire du progrès, ſemblent avoir décliné depuis l'établiſſement de la république. Plus tranquilles ſous les rois, ils avoient pu, ſans doute, exécuter de plus beaux ouvrages. Tout ſe ſentoit d'ailleurs de la confuſion qu'occaſionnoient les conjonctures.

La ville de Rome rebâtie ſans art.

Manlius, le ſauveur du capitole, patricien diſtingué par ſes ſervices, qui avoit mérité & obtenu trente-ſept récompenſes militaires, couronnes civiques, couronnes murales, & autres, (car un des grands objets de la politique romaine étoit d'exciter la valeur en l'honorant ;) Manlius aſpiroit, dit-on, à l'autorité ſuprême. Il ſoutenoit, il animoit les plébéïens contre les nobles ; il payoit les dettes des pauvres, & les déroboit à la pourſuite de leurs créanciers ; il employoit le talent dangereux de flatter & de gagner le peuple, dans la vue de l'aſſujettir. Mais il fut, comme tant d'autres, la victime de cette ambition.

Manlius accuſé d'aſpirer à la tyrannie.

Coffus, nommé dictateur par le sénat, le fit arrêter sans que personne osât y mettre obstacle. Tel étoit l'empire de la dictature.

370. Il est puni de mort.

Dès que Coffus eut abdiqué sa dignité, Manlius élargi renoua toutes ses intrigues. On l'accusa devant le peuple. Les historiens disent que pour le faire condamner, il fallut tenir l'assemblée hors du champ de Mars, dans un lieu d'où le capitole ne pût s'apercevoir; tant cet objet faisoit d'impression en sa faveur. Manlius fut précipité du capitole même. Le peuple se repentit, le regretta, & crut que Jupiter en colère le vengeoit par une peste, qui suivit de près son supplice.

Trait semblable de Mélius, arrivé auparavant.

Plusieurs années auparavant, (l'an de Rome 314), Mélius, chevalier romain, s'étoit de même rendu suspect d'aspirer à la tyrannie, en distribuant du blé au peuple dans une famine. Cincinnatus, alors très-vieux, fut revêtu de la dictature; & Servilius, général de la cavalerie, tua lui-même Mélius, que le peuple avoit arraché des mains du licteur. Le dictateur félicita Servilius d'avoir délivré

la patrie d'un tyran. Ces sortes de traits, fréquens dans l'histoire, ne prouvent peut-être pas moins la jalousie inquiète du sénat, que la haine pour la royauté. L'ami du peuple donnoit toujours de l'ombrage aux patriciens; & je doute qu'ils aient été scrupuleux sur les preuves de tyrannie, qui firent tuer tant de citoyens illustres. L'exemple des Gracques confirmera dans la suite cette conjecture. Reprenons le fil des événemens.

On peut soupçonner le sénat d'injustices dans ces accusations.

Les petites guerres recommencent avec les voisins de Rome; mais le seul objet digne de nous arrêter, ce sont les troubles domestiques, & les changemens qu'ils occasionnent. La vanité d'une femme va procurer au peuple un avantage qu'on lui avoit toujours disputé. Deux filles de Fabius Ambustus, patricien, étoient mariées, l'une à un tribun militaire, l'autre à un riche plébéien. La dernière, se trouvant un jour chez sa sœur, & voyant les honneurs qu'on lui rendoit, comme à la femme d'un des premiers magistrats, fut saisie d'un

La vanité d'une femme occasionne de grandes affaires.

alors, comme auparavant, à la tête de la république. Vélitres est assiégée; mais les troubles renaissent à Rome.

Licinius & Sextius échauffent le peuple contre le sénat.

Tribuns du peuple pour la huitième fois, Licinius & Sextius étoient d'autant plus redoutables au parti contraire, qu'ils faisoient parfaitement jouer tous les ressorts du cœur humain. Ils pressoient les nobles par des interrogations, auxquelles on ne pouvoit répondre sans blesser le peuple. » Est-il juste que vous possédiez plus de cinq cents arpens de » terre, tandis que la plupart des » plébéïens, réduits à deux arpens, » ont à peine assez d'espace pour se » construire une chaumière & un » tombeau ? Faut-il que le peuple » accablé de dettes languisse éternel» lement dans les fers, & que chaque » maison de patricien soit une prison? » Les Romains peuvent-ils se croi» re délivrés du joug des rois, » tant qu'ils gémiront sous la tyran» nie des nobles ? & y a-t-il d'autre » remède à ces maux, que de nommer » consul un plébéïen avec un patri» cien? « Le peuple saisissoit avide-

ment ces raisons. Les tribuns étoient partagés. Licinius & Sextius se montroient résolus de forcer tous les obstacles. Dans une position si critique, le sénat sentit le besoin qu'on avoit d'un dictateur; on nomma Camille qui, depuis la délivrance de Rome, s'étoit signalé par plusieurs autres victoires.

Camille dictateur pour la cinquième fois.

Ce grand homme ne pouvant réduire les tribuns à l'obéissance, abdiqua brusquement la dictature. Mais on l'y éleva de nouveau pour la cinquième fois, quoique âgé de quatre-vingts ans, parce que les Gaulois revenoient attaquer Rome. Leurs épées tranchantes, maniées avec autant d'adresse que de force, avoient été une des principales causes de leur victoire d'Allia. Pour les priver de cet avantage, le dictateur donna aux Romains des casques d'acier, fit garnir leurs boucliers de lames de fer, & les arma de longues javelines propres à prévenir les coups d'épée. Il défit les Gaulois, reçut les soumissions de Vélitres, triompha, & fut aux prises avec les tribuns.

Il défait les Gaulois.

CHAPITRE II.

Les plébéiens admis au consulat. — Établissement de la préture & de l'édilité curule. — Affaires des Campaniens & des Latins, &c.

Consul plébéien.

ON vit enfin un homme nouveau, le tribun Sextius, revêtu de la dignité consulaire. Malgré les préventions des nobles, c'étoit un bien pour l'état, que le mérite pût élever les plébéiens aux premiers honneurs. Camille obtint du peuple, comme en échange, la création d'une nouvelle charge réservée aux seuls patriciens, qu'on appela *préture*. Les consuls, souvent occupés à la guerre, ne pouvoient plus rendre la justice. Le préteur (il n'y en eut qu'un alors) fut chargé de cette partie essentielle du gouvernement. On créa aussi deux édiles patriciens ou *curules*, pour avoir soin des temples, des théâtres, des jeux, des places publiques, des murs de la ville, &c.

Création de la préture & de l'édilité curule.

Les magiſtratures curules, (ainſi nommées, parce qu'elles donnoient droit de ſe faire porter dans une chaiſe d'ivoire,) étoient le conſulat, la cenſure, la dictature, la préture, & cette nouvelle édilité. Elles tranſmettoient le titre de nobles aux deſcendans de ceux qui les avoient obtenues. Ainſi il y eut quelque différence entre *noble* & *patricien*. La vanité, toujours féconde en diſtinctions, diſtingua auſſi les nobles patriciens des nobles plébéiens.

Nobleſſe attachée a magiſtratu curules.

Une peſte, qui enleva Camille, *homme unique dans la bonne & dans la mauvaiſe fortune*, dit Tite-Live, troubla entièrement la joie commune. Selon la pente naturelle du genre humain, les eſprits conſternés ſe livrèrent à la ſuperſtition; mais la ſuperſtition n'eut rien alors de farouche. On prétend qu'elle fit inſtituer les jeux ſcéniques, ou les repréſentations théâtrales, comme un moyen de calmer les dieux. Elle fit renouveler la cérémonie du *lectiſternium*, pratiquée déjà deux fois, qui conſiſtoit à dreſſer des lits dans les temples, à y placer les ſtatues des dieux & des déeſſes, aux-

Jeux ſcé ques, *le ſternium*, é blis par la perſtition.

quels on servoit un festin dont les hommes profitoient.

Dictateur pour enfoncer le clou sacré.

Tout cela ne délivrant pas de la peste, quelques vieillards proposèrent comme le meilleur remède, une ancienne pratique interrompue depuis long-tems : c'étoit d'enfoncer solennellement un clou dans la muraille du temple de Jupiter Capitolin. Il falloit pour cette opération un dictateur. On choisit Manlius Impériosus, qui enfonça le clou sacré. Les clous servoient autrefois en Etrurie & à Rome pour marquer le nombre des années, faute de chiffres. Le consul les enfonçoit, & de-là vint sans doute l'idée bisarre d'attacher une si grande importance à si peu de chose. En fait de superstition, rien n'est incroyable, surtout de la part des Romains.

Trait du jeune Manlius, pour sauver son père accusé.

Manlius, altier & sévère, auroit abusé de la dictature, si les tribuns du peuple ne l'avoient pas obligé de l'abdiquer peu de tems après la cérémonie. Un d'eux l'accusa ensuite de violences envers les citoyens, & même à l'égard d'un de ses fils, qu'il faisoit travailler à la campagne comme un esclave, parce qu'il avoit un défaut de



langue. Ce fils, apprenant l'accusation, oublia les mauvais traitemens de son pere, se rendit à Rome, courut chez le tribun, lui mit le poignard sur la gorge, & lui arracha un serment de ne point poursuivre l'affaire. Le peuple approuva une action où respiroit la tendresse filiale, quoique répréhensible d'ailleurs.

Je ne m'arrêterai point à décrire le combat du jeune Manlius Torquatus contre un géant gaulois, dont il enleva le collier d'or, après l'avoir tué à la vue des deux armées; ni un combat pareil de Valérius Corvus, qu'on suppose avoir été secondé par un corbeau perché sur son casque; ni le miracle du gouffre où l'on dit que se précipita Curtius, les augurs ayant déclaré qu'il se fermeroit quand on y auroit jeté ce que Rome avoit de plus précieux; ni d'autres faits de cette espèce, inventés ou embellis par l'orgueil national. Je me hâte d'arriver au tems de la guerre punique; & dans l'intervalle, je recueillerai seulement ici ce qui peut fournir une matière de réflexions.

Traits merveilleux q[ui] ne méritent pas d'être r[a]contés.

onsul plé-
en vaincu
les enne-

Des guerres continuelles exercent la valeur romaine. Génucius, consul plébéïen, se laisse surprendre par les Herniques; ses troupes l'abandonnent; il est tué. Les patriciens alors se récrient contre la nouvelle loi, comme si un général tiré du peuple ne pouvoit manquer d'être battu. Cependant Licinius fut élevé pour la seconde fois au consulat, & ne fut point battu.

nius vio-
sa propre
des cinq
ts arpens.

Ses lois l'avoient rendu odieux à la noblesse. En les violant lui-même, il s'attira une juste accusation. Au lieu de cinq cents arpens, il en possédoit plus de mille; mais pour éluder la loi, il avoit fait une cession simulée de la moitié à son fils, après l'avoir émancipé. Quand il fut hors de charge, on le convainquit de cette fraude, & on le condamna à une amende.

e loi de-
être élu-
par l'ava-

L'avarice est toujours ingénieuse à se débarrasser des chaînes que lui donne le gouvernement. Si la communauté des biens n'est pas solidement établie comme à Sparte, il paroît impossible de resserrer la propriété dans une étroite circonférence. Les Romains acquérant toujours des terres, pouvant disposer de leurs



biens par testament, la loi Licinia devoit tomber d'elle-même.

Une politique peu éclairée fait des ordonnances, d'où résulte un mal plus grand que celui qu'elle prétend guérir. On fixa l'intérêt de l'argent à un pour cent par an; mais ce ne fut qu'un moyen d'exciter les artifices de l'usure. Dix ans après, on diminua encore l'intérêt de la moitié. Réduction de l'intérêt.

Rutilus, dictateur plébéïen, ayant défait les Etrusques, les patriciens jaloux n'en furent que plus ardens à recouvrer leurs anciennes prérogatives. Ils réussirent à garder le consulat dans leur corps pendant quelques années. Le peuple se plaignit, les divisions se ranimèrent, & il fallut satisfaire les plébéïens, qui de plus s'ouvrirent l'entrée de la censure. Le pouvoir de créer les sénateurs, transféré des consuls aux censeurs, augmenta considérablement l'autorité de cette charge. On s'efforce d'enlever le consulat aux plébéïens; ils obtiennent encore la censure.

Une guerre violente s'allume entre les Romains & les Samnites. Ceux-ci attaquoient & étoient sur le point de subjuguer les Campaniens, peuple mou, dont la capitale, cette fameuse Capoue, trembloit aux approches de 410. Les Campaniens se donnent aux Romains, pour obtenir leur secours contre les Samnites.

l'ennemi. Les Campaniens implorent le secours de Rome. On leur répond que la république étant liée avec les Samnites par un traité solennel, ne peut le rompre en leur faveur. Ils lèvent cette difficulté en se donnant aux Romains. On les reçoit à bras ouverts. On envoie des ambassadeurs prier les Samnites de ne rien entreprendre sur ce pays, qui est devenu dépendant de Rome: en cas que les prières fussent mal reçues, les ambassadeurs devoient prendre le ton des menaces. Les Samnites font éclater leur indignation en ravageant la Campanie, & les Romains leur déclarent aussitôt la guerre.

Les troupes se corrompent à Capoue.

Elle fut avantageuse au parti le plus accoutumé à vaincre. Mais une triste expérience apprit déjà que l'austérité de mœurs, si nécessaire à la république, n'étoit point à l'épreuve des plaisirs. Corrompus par les délices de Capoue, les soldats romains firent un complot pour en chasser les Campaniens & s'emparer de leur pays. Le consul Rutilus ayant prévenu les effets de ce complot, plusieurs mutins marchè-

rent en armes contre Rome. C'étoit un attentat inoui. On nomma dictateur Valérius Corvus : il engagea les séditieux à se soumettre, sans effusion de sang. Quant aux Samnites, leurs défaites les réduisirent à demander la paix & à renouveler leur alliance.

Révolte des Campaniens & des Latins

Cependant les Latins vouloient secouer le joug, ou partager les premières dignités de Rome. Ils se révoltent avec les Campaniens & quelques autres. On reprend les armes. Les deux consuls, Manlius Torquatus & Décius Mus, se signalent dans cette guerre. Décius, voyant les Romains plier, se dévoua aux dieux infernaux, se jeta au milieu des Latins, & mourut comme une victime qui devoit sauver la patrie. Manlius avoit condamné à mort son propre fils, pour avoir combattu sans son ordre. Il remporta une victoire complette, que l'on peut attribuer à l'enthousiasme dont ces exemples animèrent les soldats. Plusieurs années après, le fils de Décius se dévoua comme son père dans la guerre de Pyrrhus, avec le même succès pour l'armée.

Dévouement de Décius.

Sévérité de Manlius envers son fils.

de maladie épidémique, & prévinrent le ſupplice en s'empoiſonnant elles-mêmes. Il n'y avoit pas encore de loi contre les empoiſonneurs ; tant ce crime étoit peu connu. On attribua le complot à une eſpèce de démence ; on crut que c'étoit un fléau de la colère céleſte ; on créa un dictateur pour attacher le clou au temple du capitole. Tite-Live n'oſe certifier un fait ſi peu vraiſemblable. A peine la ville du monde la plus corrompue ſeroit-elle capable d'une pareille frénéſie ; & Rome avoit des mœurs.

Loi qui défend d'emprisonner les débiteurs.

Cependant le peuple gémiſſoit toujours de la cruauté des créanciers. Une loi des douze Tables leur donnoit le droit de ſaiſir les débiteurs inſolvables, & de les tenir comme en eſclavage juſqu'à ce qu'ils euſſent acquité leurs dettes par leurs ſervices. Publilius, jeune plébéien, s'étoit voué à cet eſclavage pour en délivrer ſon père. Le créancier l'ayant traité indignement, il s'échappa & porta ſes plaintes au peuple. Alors le ſénat fit un décret, par lequel il étoit défendu de mettre

ux fers les débiteurs, dont les
ens, & non la personne, devoient
pondre de la dette. Les comices
onfirmèrent ce réglement précieux à
liberté; mais l'avarice ne le res-
ecta pas toujours.



CHAPITRE III.

Guerre des Samnites. — Censure d'Appius. — Plébéiens admis au sacerdoce.

Papirius veut punir Fabius pour avoir vaincu contre ses ordres.

LES Samnites avoient repris les armes, & Rome se trouva engagée dans une nouvelle guerre, dont il suffit de rapporter quelques événemens mémorables. Fabius, général de la cavalerie, les défait, en l'absence & contre les ordres du dictateur Papirius. Celui-ci arrive pour le punir, ordonne aux licteurs de le dépouiller, de préparer les verges & les haches. L'armée s'y oppose. Fabius se réfugie à Rome, & son père appelle au peuple de la sentence du dictateur. Papirius harangue contre eux; il insiste sur les lois militaires, sur l'autorité inviolable du commandement; il cite les exemples de Brutus & de Manlius. Le peuple n'osant prononcer implore sa clémence; les deux Fabius se jettent à ses pieds &

demandent grace. C'étoit le cas où la sévérité des lois pouvoit être tempérée, sans que la discipline en souffrît. Le sage dictateur usa de son pouvoir absolu pour pardonner.

Tant de victoires dont les Romains se glorifioient, leur rendirent insupportable l'infamie qu'ils subirent aux Fourches-Caudines. On appela ainsi un défilé près de Caudium, où Pontius, général des Samnites, les attira par une ruse de guerre. Ils s'y trouvèrent enfermés, comme dans une prison. Le père de Pontius lui conseilloit ou de les traiter généreusement, ou de les massacrer tous. On prit un mauvais parti, en les faisant passer sous le joug, cérémonie flétrissante, & les renvoyant sur la parole donnée par les consuls de finir la guerre. On leur laissa donc des forces pour se venger.

432. Les Romains déshonorés aux Fourches-Caudines par les Samnites.

Une rage muette dévoroit le cœur des soldats; leur ignominie répandoit dans toute la ville plus de colère que de consternation. Le sénat déclare que le traité ne lie pas le peuple romain, ayant été fait sans son ordre.

Artifice du consul Postumius pour renouveler la guerre.

Le conſul Poſtumius, qui l'avoit conclu, demande à être livré aux Samnites avec les autres officiers, afin de décharger la république de tout engagement. Ce n'eſt point ici que brille cette bonne foi, qu'on attribue aux Romains. Un féciale ayant livré Poſtumius, celui-ci frappe à deſſein le féciale, & s'écrie : *Je ſuis maintenant Samnite, & vous êtes ambaſſadeur de Rome ; je viens de violer le droit des gens : Rome peut nous faire la guerre.* Pontius, juſtement indigné d'un tel artifice, refuſe de rendre les priſonniers qui ſont entre ſes mains. De part & d'autre, on ſe prépare à la guerre la plus ſanglante.

Les Romains ſe vengent.

Dans l'eſpace de pluſieurs années qu'elle dura, les Samnites continuellement battus firent des pertes irréparables. Leur général, Pontius, fut mené en triomphe à Rome, les mains liées derrière le dos. Loin d'honorer ſa valeur, on eut la barbarie de lui faire trancher la tête. Vingt-quatre triomphes remportés ſur les ennemis avoient coûté bien du ſang. Le ſénat reçut enfin des propoſitions de paix.

Curius

Curius Dentatus, consul, moins respectable par son rang que par ses vertus, devoit régler les articles. Ce grand homme, volontairement pauvre, prenoit son repas dans une assiète de bois; lorsque les ambassadeurs Samnites vinrent le prier de les entendre, & lui offrir une grosse somme pour le mettre dans leurs intérêts: *Ma pauvreté*, leur dit il, *vous a, sans doute, fait espérer de me corrompre; mais j'aime mieux commander à ceux qui ont de l'or que d'en avoir.* Si ces paroles montrent de l'orgueil, c'est l'orgueil d'une ame noble. On conclut un traité d'alliance, dont les conditions sont ignorées. La guerre avoit duré quarante-neuf ans.

Curius Dentatus incorruptible.

463. Traité d'alliance avec les Samnites.

Plusieurs autres peuples d'Italie, & en particulier les Gaulois Sénonois, établis sur les côtes de la mer Adriatique, succombèrent vers le même tems sous les forces des Romains. Les Eques perdirent, en cinquante-cinq jours, quarante & une villes, qui n'étoient, sans doute, la plupart que de gros villages. On comptoit alors deux cent soixante & treize mille citoyens en état de porter les

Autres peuples d'Italie vaincus.

armes. Ainsi Rome pouvoit exécuter de fort grandes entreprises.

Censure d'Appius.

Sous cette époque, il se fit quelques changemens remarquables. Appius Claudius, censeur en 441, voulut l'être pendant le lustre entier, quoique son collégue se fût retiré après dix-huit mois, comme l'ordonnoit la loi Emilia. La construction d'un aquéduc de sept milles de longueur, & la voie appienne poussée jusques à Capoue, l'ont rendu célèbre aussi-bien que sa censure. Il se montra l'ennemi du sénat, pour lequel ses ancêtres avoient eu un zèle violent. Il y admit des fils d'affranchis; abus qui ne pouvoit subsister. Il distribua dans toutes les tribus le petit peuple de la ville : c'étoit le rendre maître des décisions, puisque dès lors il formoit la pluralité des suffrages. Fabius, illustre général, étant parvenu à la censure, remédia bientôt au désordre. Il mit toute la populace dans les quatre tribus de la ville, dont les voix ne pouvoient faire pancher la balance. Cette utile réforme lui valut le surnom de Maximus, qu'il transmit à ses descendans.

Fils d'affranchis dans le sénat.

Petit peuple dans toutes les tribus.

Fabius réduit la populace aux quatre tribus de la ville.

Ses victoires, ses triomphes, ne lui auroient pas procuré tant d'honneur: on doit avouer aussi qu'une bonne loi produit souvent des avantages bien supérieurs à des victoires.

Les patriciens avoient toujours été en possession du sacerdoce: prérogative importante chez un peuple, qu'on menoit par les auspices & par les cérémonies de religion. Deux tribuns, du même nom d'Ogulnius, les attaquèrent sur ce point: ils firent créer quatre pontifes & cinq augurs plébéïens.

Les plébéïens admis au sacerdoce.

Peu d'années auparavant, Flavius, fils d'affranchi, devenu édile curule, méprisé des nobles à cause de sa naissance, s'étoit vengé en publiant les fastes & les formules de droit. Les pontifes en faisoient un grand mystère, pour maintenir leur autorité; car on ne pouvoit savoir que par eux, & les jours où il étoit permis de plaider, & les formules en usage dans les affaires. Ils cherchoient donc à perpétuer l'ignorance du public, afin de perpétuer sa dépendance. C'est ce que nous avons déjà observé en Asie, en Egypte, &c. Cet esprit de corps eût été

Les fastes & les formules publiés par Flavius en haine des nobles.

moins vif à Rome, où les prêtres étoient réellement plus citoyens, si la noblesse n'y avoit pas regardé le sacerdoce comme une partie de ses droits, & comme un moyen de les soutenir ou de les étendre.

Nous n'avons recueilli, sous cette époque, qu'un nombre de faits détachés qui fournissent à l'instruction. Une méthode différente auroit multiplié les volumes sans utilité. La matière va devenir beaucoup plus intéressante; mais la brièveté nous paroîtra toujours aussi nécessaire, que l'attention à ne rien omettre d'utile.



SIXIÈME ÉPOQUE.

GUERRE AVEC PYRRHUS, *suivie de la guerre Punique.*

LES ROMAINS DEVIENNENT REDOUTABLES HORS DE L'ITALIE.

Depuis l'an de Rome 471, jusqu'en 552.

CHAPITRE PREMIER.

Guerre des Tarentins avec les Romains. — Pyrrhus vaincu en Italie. — Traits particuliers.

ROME, en combattant & subjuguant ses voisins, s'étoit frayé une route à de plus vastes conquêtes. Le tems approchoit où son ambition devoit se répandre au-dehors. Il ne falloit, en quelque sorte, qu'une étincelle pour allumer ce long incendie, qui embrâsa successivement toutes les

parties du monde connu. Nous en allons voir la naissance & les progrès.

471. Les Tarentins insultent les Romains & appellent Pyrrhus.

Parmi les villes de la grande Grèce, qui comprenoit les côtes méridionales de l'Italie, Tarente, colonie de Sparte, se distinguoit par son opulence, son luxe, ses plaisirs & son orgueil. Elle méprisoit les Romains comme des barbares; elle les haïssoit comme de terribles conquérans. Les Tarentins ayant insulté quelques navires de Rome, qui se présentoient devant leur port, mirent le comble à cet outrage en insultant des ambassadeurs de la république, chargés de leur demander satisfaction. Un d'eux salit même de son urine la robe de Postumius, chef de l'ambassade. Le peuple applaudit avec de grands éclats de rire. *Riez maintenant*, s'écria Postumius, *vous pleurerez bientôt. C'est dans votre sang que seront lavées les taches de mon habit.* Les Tarentins étoient dans l'ivresse, quand ils commirent cet excès. Ils craignirent bientôt la vengeance: ils demandèrent du secours à Pyrrhus, roi d'Epire, un des plus grands guer-

riers de la Grèce, formé à l'école des capitaines d'Alexandre.

Ce prince aussi ambitieux, aussi brave qu'Alexandre, réduit à un petit royaume obscur, ne cherchoit qu'à se signaler par des entreprises, dont il se promettoit de grands avantages. Le fameux Cynéas, son ministre, disciple de Démosthène pour l'éloquence, profond politique & habile général, lui représenta en vain qu'il couroit après une chimère de bonheur, & qu'il seroit plus heureux en jouissant de sa fortune avec sagesse, qu'en se tourmentant pour des conquêtes incertaines & inutiles. Pyrrhus n'écoutoit que sa passion dominante. Il s'imaginoit déjà être souverain de l'Italie, d'où sa domination s'étendroit rapidement de tous côtés. Pour mieux cacher ses desseins, il affecta de la répugnance à se rendre aux vœux des Tarentins; il exigea d'eux qu'on le retiendroit en Italie le moins de tems qu'il seroit possible.

Ambition de ce roi d'Epire.

Conseils inutiles de Cynéas.

Bientôt Cynéas arrive à Tarente avec trois mille hommes, & se fait remettre la citadelle, en attendant l'ar-

Pyrrhus soumet les Tarentins à la discipline.

rivée du roi. Pyrrhus embarque trois mille chevaux, vingt éléphans, vingt mille fantassins pesamment armés, & suit de près son ministre. Il trouve les Tarentins plongés dans l'indolence & la mollesse, ne pensant qu'à continuer leurs plaisirs tandis que l'on se battroit pour eux. Mais en l'appelant, ils s'étoient donné un maître. Tout change par ses ordres : les théâtres sont fermés ; les festins cessent. Ce peuple voluptueux est contraint de subir la discipline militaire, & se voit incorporé dans les troupes épirotes. Plusieurs s'enfuirent ; ils ne pouvoient soutenir, même pour la défense de leur patrie, ni gêne, ni travaux. C'étoit un peuple de femmes ; tant les hommes dégénèrent au sein du luxe & de l'oisiveté.

Il pardonne des insolens.

Un trait d'esprit sauva de jeunes libertins, qui, dans la débauche, avoient lâché des injures contre le roi. Il les manda le lendemain pour punir leur insolence. Ayant essuyé ses reproches : *Vraiment*, dit l'un des coupables, *si le vin ne nous eût manqué, nous aurions fait pis ; nous vous aurions assassiné*. Pyrrhus méprisa des

propos d'ivrognes, ou se fit gloire d'en accorder le pardon.

Cependant le consul Lévinus s'avançoit dans le pays. Les deux armées combattirent avec courage à Héraclée. Le prince grec, trop reconnoissable par l'éclat de son armure, fut exposé aux plus grands périls. Il se déguisa sous d'autres armes, sans montrer moins de valeur. Ses éléphans lui procurèrent la victoire. Les Romains n'en avoient jamais vu : ils furent effrayés de ces monstrueux animaux, qu'ils voyoient chargés de combattans ; les chevaux effarouchés entraînèrent les cavaliers ; le désordre se mit partout, la fuite devint générale. On avoit cependant fait un tel carnage des ennemis, que Pyrrhus dit, au sujet de sa victoire : *Je suis perdu, si j'en remporte encore une pareille.* Il ne laissa pas de marcher vers Rome, & s'en approcha de sept lieues ; mais il se retira promptement, à l'approche de deux armées consulaires.

473. Bataille d'Héraclée, où les Romains sont vaincus.

On lui envoie des ambassadeurs, pour traiter du rachat ou de l'échange des prisonniers. Le vertueux Fa-

Fabricius, envoyé au roi d'Epire, se fait admirer des Grecs.

bricius, pauvre dans les honneurs, étoit de l'ambaſſade. Les offres d'argent que lui fit le roi, ne ſervirent qu'à manifeſter ſon mépris pour les richeſſes. Cynéas lui expliquant un jour les principes de la ſecte épicurienne, qu'il profeſſoit : *O dieux, s'écria* le Romain, *puiſſent nos ennemis ſuivre une telle doctrine, tant qu'ils nous feront la guerre!* On ajoute que Pyrrhus, l'invitant à ſe fixer dans ſa cour, où il promettoit de le placer au premier rang : *Je ne vous le conſeillerois pas*, répondit-il ; *car vos ſujets une fois qu'ils m'auroient bien connu, m'aimeroient mieux pour leur roi que vous.*

Cynéas négocie la paix à Rome.

Ce prince déſiroit la paix avec un peuple ſi difficile à vaincre. Il chargea Cynéas de ſuivre les ambaſſadeurs de Rome, & de négocier l'accommodement. L'habile miniſtre admira bientôt les Romains. Aucun, ni hommes ni femmes, ne voulut accepter les préſens qu'il envoya au nom de ſon maître. Le ſénat, après une longue délibération, excité par le vieux Appius, fit cette réponſe mémorable, où l'on reconnoît le caractère ferme de

la république : » Que Pyrrhus sorte » de l'Italie ; qu'il envoie ensuite de- » mander la paix : mais tant qu'il » restera dans le pays, Rome lui fera » la guerre. « Cynéas reçut ordre de partir le même jour. En rendant compte au prince de son ambassade, il dit que *Rome lui avoit paru être un temple ; & le sénat, une assemblée de rois.*

Les Romains exigent que Pyrrhus sorte d'Italie.

Quelque tems après, le médecin de Pyrrhus offrit aux Romains, dit-on, de l'empoisonner pour de l'argent. (Chose difficile à croire; car pouvoit-il espérer à Rome une fortune meilleure que dans une cour ?) Le consul Fabricius en donna généreusement avis au roi, & mérita, selon Eutrope, cet éloge de sa part : *Il seroit plus facile de détourner le soleil de sa route, que Fabricius du sentier de la probité & de la justice.* Je rapporte volontiers ces traits, comme des leçons intéressantes de vertu, de cette vertu mâle qui méprise ce que les ames corrompues adorent. La critique peut soupçonner de la fiction dans quelques-uns; mais ils s'accordent avec le caractère des plus

Fabricius avertit Pyrrhus de la trahison de son médecin.

illustres Romains, dont la grandeur d'ame avoit certainement de quoi atterrer des ennemis voluptueux, accoutumés aux richesses & au luxe.

478. Pyrrhus vaincu à Bénévent.

Las d'une guerre infructueuse, saisissant un prétexte de s'éloigner de l'Italie, Pyrrhus passe en Sicile, où les Syracusains l'appeloient à leur secours contre les Carthaginois. Il y réussit d'abord; il y perd ensuite toute espérance: il revient en Italie. Curius Dentatus, qu'il attaque près de Bénévent, remporte la victoire & le met en fuite. Les éléphans n'étonnoient plus les Romains. En leur lançant des espèces de dards enflammés, en les perçant à grands coups de piques, ils les rendirent furieux; & cette fureur, comme il étoit souvent arrivé, se tourna contre les maîtres des éléphans.

Art des campemens.

Le camp de Pyrrhus, où la place de tous les corps de troupes étoit marquée dans une seule enceinte, apprit aux vainqueurs l'art des campemens. Toujours attentifs à imiter ce qu'ils trouvoient de bon dans les pratiques étrangères, ils joignoient les ressources du génie à celles de la discipline & du courage. C'est en imi-

tant qu'on parvient à perfectionner les bonnes choses, pour en créer ensuite de nouvelles.

Pyrrhus abandonna l'Italie six ans après le commencement de la guerre. Il alla enlever la Macédoine à Antigone Gonatas; il porta la guerre jusques dans le Péloponnèse; & fut tué au siège d'Argos. Audacieux, entreprenant, mais inconsidéré & téméraire, il n'étoit qu'un illustre aventurier qui devoit échouer contre l'inébranlable constance de Rome. Les villes de Tarente, Crotone, Locres, toute la grande Grèce, toute l'Italie proprement dite, se trouvèrent bientôt sous la domination romaine; du moins comme peuples alliés, trop foibles pour s'opposer aux desseins de la république. La sévérité de la discipline étoit la principale cause de ses progrès. On en vit un nouvel exemple très-mémorable.

Il abando ne l'Italie, les Romai y dominen

Rhégio, colonie grecque, située à l'extrémité méridionale de l'Italie, s'étoit mise sous la protection des Romains, & avoit reçu une garnison de quatre mille hommes. Les soldats prirent les moeurs du pays: ils se

Excès de garnison Rhégio, vèrement nis.

livrèrent aux délices ; la volupté leur fit oublier tous les devoirs. Par un complot détestable, ils massacrèrent les habitans, ils s'emparèrent de tout. La guerre de Pyrrhns avoit suspendu la punition de ce crime. Un consul fut enfin chargé de la vengeance publique. Il assiégea les rebelles dans Rhégio, & les força de se rendre, après une furieuse résistance. La plûpart se firent tuer. On n'en prit que trois cent, que le sénat condamna tous au dernier supplice, & qui furent exécutés, malgré l'opposition d'un tribun. Sans ces exemples de discipline, les Romains seroient devenus des brigands.

·vérité de ·ensure.

La rigidité de la censure ne contribua pas moins au maintien des mœurs, sur lesquelles la gloire de Rome étoit essentiellement fondée. Les censeurs exclurent du sénat Cornélius Rufinus, parce qu'il possédoit un peu plus de quinze marcs en vaisselle d'argent. Il avoit été dictateur & deux fois consul. Quoiqu'il eût la réputation d'un homme avide & injuste, Fabricius lui-même l'avoit fait parvenir au consulat. *J'aime mieux*, disoit ce grand

·ornélius ·inus exclu ·sénat, à ·e de sa ·selle d'ar·t.

homme, *être pillé par un conſul, qu'emmené priſonnier par l'ennemi.* Il n'y avoit donc pas cette année parmi les candidats un bon général qui fût honnête homme !

Croiroit-on que l'incorruptible Curius fut accuſé, vers le même tems, d'avoir détourné à ſon profit des ſommes ſur le butin de la guerre? Pour ſe juſtifier, il produiſit un vaſe de bois dont il ſe ſervoit dans les ſacrifices, & jura que c'étoit-là tout le butin qu'il eût fait entrer dans ſa maiſon. Après la défaite de Pyrrhus, le ſénat lui ayant offert cinquante arpens des terres conquiſes, il répondit qu'il vivoit bien avec ſept arpens, & qu'il ne ſe réſoudroit jamais à donner un mauvais exemple.

Pauvreté Curius.

Un ſi noble déſintéreſſement excitoit l'émulation dans la république. Des ambaſſadeurs envoyés en Egypte, pour faire alliance avec Ptolémée Philadelphe, qui avoit le premier envoyé une ambaſſade, rapportèrent de riches préſens de ce prince, qu'ils avoient reçus malgré eux, & les déposèrent dans le tréſor. Le ſénat les remercia d'avoir, par leur conduite,

Déſintéi ment ambaſſa envoyés Egypte.

rendu les mœurs romaines respectables aux nations étrangères. Les richesses, à la vérité, étoient peu connues, puisque la première monnoie d'argent ne fut frappée à Rome qu'après la fuite de Pyrrhus ; mais on a vu que l'or & l'argent ne sont pas les seuls alimens de l'avarice.

Première monnoie d'argent.



CHAPITRE II.

Introduction aux guerres Puniques. — République de Carthage. — Révolutions de Sicile.

NOUS allons voir un plus grand théâtre s'ouvrir aux armes & à la politique romaines. Avant de tracer le tableau des guerres puniques, il faut connoître Carthage, cette fameuse rivale de Rome, si puissante par son commerce & ses richesses, mais déjà parvenue au point fatal où un excès d'ambition ruine les puissances. Introduct aux gue Puniques.

Carthage, fondée par les Tyriens environ soixante & dix ans avant la fondation de Rome, avoit un gouvernement mixte, digne d'éloges, sans doute, puisqu'elle jouit plus de cinq siècles de la paix intérieure & de la liberté civile. Deux magistrats annuels, qu'on nommoit *suffetes*, y ressembloient aux rois de Sparte ou aux consuls romains. Les affaires importantes se décidoient dans le sénat, Gouver ment de C thage. Magistr annuels no més *suffet*

ſi les ſuffrages étoient unanimes ; ſinon elles paſſoient au peuple. Il y avoit un tribunal de cent quatre ſénateurs, auquel les généraux rendoient compte de leur conduite : tribunal trop ſévère ; car on puniſſoit même de mort les mauvais ſuccès, comme ſi le meilleur général commandoit à la fortune. Cinq de ces juges formoient un conſeil ſupérieur, tel que celui des éphores ; ils nommoient aux places vacantes du grand tribunal.

ſénat.

unal des

eux dé- qu'Ariſ- critique ce gou- ernement.

Ariſtote obſerve deux défauts conſidérables dans la diſtribution des emplois ; l'un, qu'on réuniſſoit pluſieurs charges ſur la même tête, ce qui rarement peut s'accorder avec le bien commun ; l'autre, que la pauvreté excluoit des premières places, ce qui donne trop de conſidération aux richeſſes, & laiſſe trop peu d'émulation au mérite. Il faut avouer cependant que, ſi les pauvres ne ſont pas des Ariſtides ou des Fabricius, les magiſtratures pourroient devenir plus dangereuſes entre leurs mains, qu'entre celles de perſonnes moins expoſées à la tentation de s'en-

flexions cet objet.

richir. D'ailleurs, dans une république commerçante, peu de citoyens bien élevés sont sans fortune. Le malheur de Carthage, c'est que les richesses y ayant introduit la corruption & irrité l'avarice, tout se vendit, quoique rien ne fût proprement vénal; & alors, selon la remarque du même philosophe, les magistrats ne se firent point scrupule de se dédommager de leurs avances, aux dépens des particuliers & de l'état.

Vices Carthagi[n]

Tout occupés de leur commerce, dédaignant les arts & les sciences qui ne conduisoient pas à la fortune, les Carthaginois étoient fourbes, vicieux, cruels. La superstition surtout rendit leurs mœurs atroces. Ils immoloient à Saturne des victimes humaines, quelquefois leurs propres enfans; & les mères, étouffant le cri de la nature, voyoient d'un œil sec ces horribles sacrifices. C'est en considérant de telles horreurs, que Plutarque jugeoit la superstition plus injurieuse à la divinité que l'athéisme. Du tems de Xerxès, Gélon, roi de Syracuse, ayant défait les Carthaginois, leur imposa, pour condition

Sacrifices [hu]mains.

de paix, d'abolir les ſacrifices humains; mais une loi ſi ſalutaire ne fut obſervée qu'autant qu'on ne put la violer ſans riſque. On conſultoit les devins dans toutes les affaires importantes, & la crédulité conſacroit toutes les erreurs.

empérance ſcrite aux giſtrats & troupes.

Il paroît que la tempérance étoit une vertu des Carthaginois, ou du moins qu'ils l'exigeoient de ceux dont l'intempérance eſt ordinairement plus funeſte. Les magiſtrats s'abſtenoient de vin, tant qu'ils étoient en charge; les ſoldats ne pouvoient en boire tant qu'ils étoient en campagne. Quoique la nation ne fût pas guerrière, & qu'elle employât des troupes mercenaires, afin d'épargner le ſang & d'entretenir le commerce des citoyens, elle avoit une coutume propre à exciter l'ardeur du ſervice. Les gens de guerre portoient autant de bagues qu'ils avoient fait de campagnes. Ces bagues étoient une diſtinction glorieuſe. L'honneur eſt l'aiguillon des guerriers.

compenſe itaire.

niſſance & mmerce de rthage.

Carthage, toujours unie à Tyr, d'où elle tiroit ſon origine, s'étoit inſenſiblement élevée, par ſes colo-

nies & par ſon commerce, au-deſſus même de cette ville fameuſe. La Sardaigne, une grande partie de la Sicile & de l'Eſpagne, lui étoient ſoumiſes. Maîtreſſe de la mer, elle recueilloit par tout, ſans beaucoup de frais, le ſuperflu des différens pays, pour le vendre fort cher ailleurs. Ne trouvant pas de concurrence, elle impoſoit facilement cette eſpèce de tribut aux nations.

Hannon, un de ſes navigateurs, avoit eu ordre de faire le tour de l'Afrique par le détroit de Gibraltar. Les vivres lui manquèrent dans la route; ſans quoi il auroit exécuté, comme les Phéniciens ſous Néchos, une des plus grandes entrepriſes qu'aient pu imaginer les anciens. Mais en étendant ſon empire, Carthage tendoit à ſa ruine; parce que l'eſprit de conquête, dangereux à tous les peuples, eſt preſque incompatible avec le régime & l'intérêt des peuples marchands.

Voyage du navigat Hannon.

Elle avoit fait pluſieurs traités avec la république romaine; le premier ſous le conſulat de Brutus, par lequel on fixoit certaines bornes à la navi-

Anciens t tés des C thaginois avec les R mains.

gation des Romains, & les Carthaginois s'engageoient à ne faire aucun dommage dans le Latium. Ce traité que Polybe nous a transmis en entier, prouve que dès-lors une défiance mutuelle s'élevoit entre les deux peuples. Par un second traité, conclu l'an 405 de Rome, 348 avant Jésus-Christ, on étoit convenu, entre autres articles, » que les Romains ne pour» roient négocier en Sardaigne ni en » Afrique, excepté à Carthage, où » il leur étoit libre de vendre les » marchandises non prohibées, com» me les Carthaginois le feroient à » Rome. « Conventions renouvelées depuis avec quelques changemens. Elles supposent du côté des Carthaginois une supériorité de puissance, & du côté des Romains assez de forces pour se faire craindre. L'un & l'autre peuple voulut subjuguer la Sicile : l'ambition alluma bientôt la guerre. Avant que d'en faire le récit, disons un mot des révolutions de la Sicile.

Révolutions de Sicile.

Denys le Tyran.

Denys le Tyran, devenu maître de Syracuse, soixante ans après qu'elle eut secoué le joug de la famille de

Gélon, & onze ans après qu'elle eut mis en fuite les Athéniens, (405 avant notre ère), y avoit établi sa domination par ses talens, ses victoires, & ses cruautés. Il fut le vainqueur des Carthaginois ; il les chassa presque entièrement de la Sicile.

Sa vanité ridicule de poëte, sa passion pour les couronnes olympiques, ses rigueurs contre les amis de la vérité, sa tyrannie ombrageuse & souvent impitoyable, son irréligion scandaleuse, étoient jointes à une force de génie & de courage, qui le maintint sur le trône trente-huit ans, au milieu d'une foule d'ennemis domestiques. On voit même dans son histoire des preuves de bonté, de modération & de justice. Il sembloit né pour être un grand roi ; l'ambition le rendit usurpateur ; mais ayant mis sous le joug les Syracusains, il les auroit peut-être gouvernés avec sagesse, s'ils avoient pu supporter patiemment le joug. Les circonstances augmentèrent beaucoup ses vices : d'autres circonstances auroient développé ses vertus.

Ses qualités bonnes & mauvaises.

Traits remarquables de sa vie.

Parmi plusieurs traits qu'on rapporte de sa vie, ceux-ci me paroissent remarquables. Il avoit envoyé aux carrières (c'étoit le nom de la prison) le philosophe Philoxène qui avoit osé ne pas admirer des vers dont il se glorifioit. L'ayant rappelé le lendemain, il lut une nouvelle pièce, & lui en demanda son sentiment. Philoxène se tournant vers les gardes : *Qu'on me remène aux carrières*, dit-il. Le tyran entendit raillerie pour cette fois. Ayant besoin d'argent, il pilla un temple de Jupiter, & enleva un manteau d'or massif dont le dieu étoit orné. *Ce manteau*, dit-il, *est trop lourd en été & trop froid en hiver*. Il en fit mettre un de laine, qui conviendroit à toutes les saisons. Malheureux dans sa fortune, il ne vouloit pour barbiers que ses filles ; & craignant même entre leurs mains les ciseaux & le rasoir, il leur apprit à lui brûler le poil avec des coquilles de noix.

Denys le Jeune.

Denys le Jeune, son fils, lui succéda sans obstacle. Ce prince mou, voluptueux, se livra d'abord aux séductions de la grandeur, & parut ne règner

régner que pour s'enivrer de plaisirs. Mais Dion son beau-frère, le plus sage des Syracusains, lui ayant persuadé d'attirer le fameux Platon à la cour; l'étude, la philosophie, les mœurs y entrèrent avec ce philosophe. Syracuse auroit eu un bon prince, si les courtisans avoient pu goûter la réforme. Ils forgèrent des impostures contre Dion, & le firent exiler. Platon le suivit de près. *Vous allez bien me dénigrer avec vos philosophes*, lui dit le prince en le congédiant. *Dieu nous préserve*, répondit-il, *de manquer tellement de matière à l'académie, que nous soyons dans le cas de penser à vous!* Bientôt les injustices les plus criantes mirent le comble à la disgrace de Dion. Ses biens furent vendus, & sa femme donnée à un autre.

Platon à sa cour.

Dion persécuté.

La Sicile, opprimée comme lui, réclama son secours contre le tyran. Il résolut, malgré les conseils de Platon qui désapprouvoit cette entreprise, de venger sa patrie & lui-même par une révolution éclatante. Il délivra en effet Syracuse, & la gouverna quelque tems avec sagesse; mais le peuple ingrat, qui

Nouvelles révolutions.

blessoit la sévérité de ses mœurs, oublia tout-à-coup ses services : un perfide ami l'assassina, & Denys remonta sur le trône, dix ans après en être tombé.

Timoléon vient secourir Syracuse.

Comme Syracuse étoit originairement une colonie de Corinthe, elle implora le secours des Corinthiens. On lui envoya Timoléon avec des troupes. Ce fameux général avoit fait tuer autrefois son propre frère, devenu le tyran de sa patrie. Le chagrin ou le remords l'avoit ensuite décidé à la retraite, & il y vivoit depuis vingt ans. Il se rend aux vœux publics. Il triomphe en Sicile de tous les ennemis de Syracuse. Il y établit de bonnes lois sur la base de la liberté. Des envieux osèrent néanmoins se porter pour ses accusateurs. Sa réponse à leurs calomnies fut, *qu'il remercioit les dieux de ce qu'enfin on jouissoit à Syracuse de la liberté de tout dire, liberté inconnue sous les tyrans, mais qui devoit être contenue dans de justes bornes.* Après avoir consommé son grand ouvrage, il se dépouilla volontairement de l'autorité, pour finir ses jours en sage

au milieu du peuple dont il étoit le libérateur, & dont il emporta au tombeau l'admiration ou les regrets.

Fin de Denys.

Denys, relégué à Corinthe, y vécut dans la misère, & exerça, dit-on, le métier de maître d'école. Les Spartiates crurent épouvanter Philippe par son exemple, en répondant ces deux mots à une lettre menaçante qu'il venoit de leur écrire: *Denys à Corinthe.*

Agathocle, autre tyran de Syracuse.

La Sicile ne jouit pas long-tems de la liberté & de la paix, que Timoléon lui avoit rendues. Agathocle, contemporain d'Alexandre, se rendit maître de Syracuse, par le moyen des Carthaginois, & se brouilla ensuite avec eux. Assiégé dans Syracuse, il osa porter la guerre en Afrique; il battit les troupes de Carthage, essuya ensuite un revers, abandonna lâchement son armée, & mourut de poison.

Sa mort.

Les Syracusains appellent Pyrrhus contre les Carthaginois.

Syracuse, assiégée de nouveau par les Carthaginois, eut recours à Pyrrhus, qui faisoit la guerre en Italie. Ce prince alla combattre pour elle: après de grands succès, il fut obligé de revenir sur ses pas. Il s'écria en

quittant la Sicile ; *Le beau champ de bataille que nous laissons aux Carthaginois & aux Romains !* Les Syracusains choisirent pour roi Hiéron. C'est alors que commencèrent les guerres Puniques, auxquelles la politique ambitieuse de Rome donna naissance, plutôt que la nécessité & la justice.

Ils choisissent pour roi Hiéron.



CHAPITRE III.

Première guerre Punique, & ses suites.

LES Mamertins, sortis de la Campanie, s'étoient emparés de Messine par un attentat semblable à celui de la garnison romaine de Rhégio, qu'on avoit punie sévérement, comme nous l'avons raconté. Hiéron les attaqua; Carthage les secourut. Mais craignant les entreprises des Carthaginois, autant que celles du roi de Syracuse, ils se mirent sous la protection des Romains. L'honneur ne permettoit point au sénat de se déclarer pour eux. Le peuple, moins délicat sur les bienséances, vouloit une guerre dont il se promettoit beaucoup d'avantages. On prit les armes. Le consul Appius Claudius passa le détroit avec une petite flotte, battit Hiéron & les Carthaginois qui s'étoient ligués ensemble, laissa garnison à Messine, & revint d'autant plus couvert de gloire, que les Romains jusqu'alors n'avoient point

489. Les Romains portent injustement la guerre en Sicile.

essayé leurs armes hors du continent.

Hiéron s'allie avec eux.

Hiéron, soit prudence, soit foiblesse, fit un traité avec Rome, afin de sauver ses états. Les Carthaginois étoient maîtres d'une grande partie des côtes & des villes maritimes; mais avec le secours des Syracusains, on pouvoit les en chasser.

493.
Ils créent une marine formidable.

Agrigente, ville fameuse, fut prise après un long siège, & les ennemis furent défaits dans une grande bataille. Ces succès donnant aux Romains de nouvelles espérances, ils étendent leurs vues: ils sentent la nécessité d'une marine; ils entreprennent de la créer; car ils n'avoient jamais eu de flotte digne de ce nom, & leurs bâtimens étoient des barques plutôt que des vaisseaux. Une galère carthaginoise, échouée sur les côtes d'Italie, leur sert de modèle. On travaille avec tant d'ardeur, qu'en deux mois, selon Polybe, on équipe cent galères à cinq rangs de rame, & vingt à trois rangs. Les rameurs avoient été exercés au bord de la mer, assis sur des bancs, comme s'ils eussent manœuvré à la

chiourme. Cependant les galères & la manœuvre des Romains ne pouvoient égaler en naissant celles d'un peuple qui tenoit l'empire de la mer. Pour avoir la supériorité, il falloit trouver le moyen de combattre de pied ferme sur les flots, & de rendre inutile aux Carthaginois leur adresse & leur science maritime. Que ne trouve pas le génie excité par de grands motifs ?

Victoire navale du consul Duilius.

Le consul Duilius fit donc ajouter à chaque galère une machine, appelée *corbeau*, qui tombant sur un vaisseau ennemi, devoit l'accrocher & former une espèce de pont pour l'abordage. Cette invention eut tout le succès possible. Il battit les Carthaginois, leur tua sept mille hommes, fit sept mille prisonniers, coula à fond treize galères, en prit quatre-vingt. Jamais victoire n'avoit été si agréable aux Romains. Duilius jouit toute sa vie d'un honneur extraordinaire : qnand il revenoit le soir de souper en ville, il étoit précédé d'un flambeau & d'un joueur d'instrument.

Autres succès.

En peu d'années, les traits héroïques & les victoires se succèdent pres-

que sans interruption. On enlève la Corse & la Sardaigne aux ennemis. Calpurnius, tribun légionnaire, sauve l'armée en Sicile par une action semblable à celle de Léonidas contre les Perses. Ses trois cents compagnons périssent; il échappe seul, couvert de blessures, & une couronne de gazon suffit pour sa récompense. La bataille d'Ecnome, gagnée par les Romains qui prirent plus de soixante galères, les mit en état d'attaquer l'Afrique.

ait héroï-
e de Cal-
nius.

Régulus va
n Afrique,
près la vic-
ire d'Ecno-
e.

Régulus, un des consuls victorieux, y porte la guerre, & à la fin de son consulat, reçoit ordre de la continuer en qualité de proconsul. Il se plaint alors; il demande un successeur, alléguant pour raison qu'un voleur a enlevé ses instrumens de labourage, & que s'il ne va pas faire cultiver son petit champ, il risque de mourir de faim avec sa famille. Le sénat ordonne que le champ de Régulus sera cultivé, & sa famille entretenue aux frais du public. Le peuple romain, dit Sénèque, devient son fermier. Ainsi la pauvreté relève encore la gloire des généraux. Mais



il est difficile de croire que Régulus n'eût pas quelque autre motif secret pour demander son rappel. Une simple exposition du besoin lui auroit procuré, sans doute, le même secours. Peut-être soupiroit-il après le triomphe, dont un revers de fortune pouvoit le frustrer. La suite des faits autorise cette conjecture.

497. Régulus vaincu par Xantippe, & par sa faute.

S'étant avancé jusqu'aux portes de Carthage, & voulant finir la guerre, Régulus offre à l'ennemi des conditions de paix si révoltantes, qu'on les rejette malgré la terreur générale. *Il faut savoir vaincre ou se soumettre au vainqueur*, avoit-il dit. La honte & le désespoir raniment le courage des vaincus. Des Grecs auxiliaires, à la solde des Carthaginois, arrivent dans une circonstance si critique. Le Lacédémonien Xantippe forme les troupes, leur enseigne l'art militaire, les accoutume à la discipline, les remplit d'ardeur & de confiance. Il attaque Regulus, qui, se croyant invincible, ne prenoit aucune précaution : les Romains sont défaits, & leur général est prisonnier. Exemple très-propre, selon la réflexion de Polybe,

à nous rendre moins confians & plus ſages. Apprenons par l'expérience des fautes, des malheurs d'autrui, à éviter & ces fautes & ces malheurs. C'eſt le fruit précieux de la lecture. Xantippe avoit ſauvé les Carthaginois : il craignit leur jalouſie ; il ſe retira ſecrètement.

Les Romains continuent la guerre avec ardeur.

Rome redouble ſes efforts, équippe des galères en grand nombre, & continue avec ardeur une guerre, dont les premiers ſuccès ne pouvoient être effacés. Les tempêtes & les naufrages détruiſent la flotte. On renonce à l'empire de la mer. On éprouve enſuite qu'il donne trop de ſupériorité à l'ennemi ; & l'on ſe hâte d'équiper une nouvelle flotte. Avant qu'elle fût en état, le proconſul Métellus remporta près de Panorme (Palerme) une victoire complette. Six-vingts éléphans ſervirent d'ornement à ſon triomphe. Ce fut un ſpectacle nouveau pour les Romains.

Fin héroïque de Régulus, ſelon la plupart des hiſtoriens.

Enfin la flotte part, & va mettre le ſiège devant Lilybée, la plus forte place que les Carthaginois euſſent en Sicile. C'eſt alors qu'ils en-

voyèrent des ambaſſadeurs propoſer l'échange des priſonniers. S'il faut en croire la foule des hiſtoriens, malgré le ſilence de Polybe; Régulus qu'on avoit joint aux ambaſſadeurs, perſuada de ne point faire cet échange, & retourna ſubir à Carthage le ſupplice le plus affreux. Les Romains, pour venger ſa mort, livrèrent les principaux priſonniers à la fureur de ſa femme & de ſes enfans, qui ne ſe montrèrent pas moins barbares que les Carthaginois. Il eſt certain qu'on mêloit de la férocité à la vertu même.

Pendant neuf ans, que dura le ſiège de Lilybée, les deux peuples déployèrent toutes leurs reſſources. Claudius Pulcher, conſul orgueilleux & imprudent, attaqua la flotte des Carthaginois au port de Drépane, & perdit celle de Rome, qui fut détruite par Adherbal. On raconte qu'avant la bataille, apprenant que les poulets ſacrés ne mangeoient point, ce qui étoit un mauvais augure, il les fit jeter dans la mer, & dit d'un ton moqueur : *S'ils ne veulent pas manger, qu'ils boivent.* C'en étoit

504. Bataille Drépane, les Roma perdent l flotte.

assez pour que la superstition abattît le courage des Romains. D'autres malheurs anéantirent la marine. Seulement quelques armateurs équipèrent à leurs dépens des vaisseaux, & inquiétèrent l'ennemi par leurs courses. Enfin le zèle des citoyens suppléa au vide du trésor *. Chacun, selon ses facultés, contribua pour un nouvel armement; la république, dont les promesses ne trompoient point, s'engagea à rembourser un jour les avances. Deux cents galères à cinq rangs de rames furent bientôt prêtes. Le consul Lutatius détruisit la flotte d'Hannon, battit ensuite Amilcar-Barcas, père du grand Annibal, força les Carthaginois à demander la paix, & leur en dicta impérieusement les conditions.

Ils réparent cette perte & emportent les victoires.

* L'argent étoit si rare au commencement du siège de Lilybée, qu'un boisseau de blé ne coûtoit à Rome qu'un as, la dixième partie du denier ou de la drachme. On avoit, pour le même prix, un *conge* de vin contenant plus de trois pintes; douze livres de viande, dix livres d'huile d'olive, &c. (*Plin. l.* 17. *c.* 3.)

On ſtipula que les Carthaginois évacueroient toute la Sicile; qu'ils payeroient aux Romains dans l'eſpace de vingt ans deux mille deux cents talens d'argent, évalués à près de dix millions de notre monnoie; qu'ils rendroient ſans rançon les priſonniers & les transfuges; enfin qu'ils ne feroient point la guerre à Hiéron ni à ſes alliés. Le peuple romain ne ratifia ce traité, qu'en exigeant de plus mille talens pour les frais de la guerre, en réduiſant à dix années le terme du payement de l'autre ſomme, & en obligeant les Carthaginois d'abandonner toutes les îles ſituées entre la Sicile & l'Italie. La Sicile, excepté le royaume de Syracuſe, fut déclarée *province* des Romains. On donna ce nom aux pays conquis hors de l'Italie: on y envoyoit chaque année un préteur & un queſteur, le premier, pour juger les cauſes civiles, le ſecond, pour percevoir les tributs.

511. Traité de paix.

Les Romains donnent la loi avec rigueur.

La Sicile est déclarée province romaine.

Ainſi, après vingt-quatre ans de guerre non interrompue, ſans richeſſes, ſans expérience dans la marine, les Romains, qui avoient perdu ſept

Combien les Romains avoient de ſupériorité dans la guerre.

cents galères, firent la loi à cette opulente Carthage, dont les pertes étoient moins considérables & les ressources infiniment plus étendues. Une fermeté inflexible dans les résolutions, une passion invincible pour la gloire & pour les conquêtes, l'habitude continuelle des combats & l'exacte sévérité de la discipline, fixèrent la fortune du côté de Rome. Un peuple uniquement guerrier devoit l'emporter sur un peuple qui ne faisoit la guerre que pour le commerce.

La rigueur de la discipline n'inspirait que du courage.

D'ailleurs, les Carthaginois, en crucifiant leurs généraux quand ils avoient été vaincus, inspiroient plus de terreur que d'émulation : les Romains n'inspiroient que du courage, en punissant la désobéissance & la lâcheté, en dégradant quiconque avoit manqué à son devoir, en dédaignant de racheter les prisonniers ; sans faire un crime des événemens malheureux dont personne n'est exempt. Quatre cents jeunes chevaliers, commandés pour des travaux pressans & indispensables, avoient refusé d'obéir. Ils furent privés de leurs chevaux par le jugement des censeurs ; mais ce

n'étoient pas des ſujets perdus pour la république : ils pouvoient effacer leur honte ; ils pouvoient ſe relever; une punition ſalutaire ne ſervoit qu'à ranimer le ſentiment du devoir. En un mot, Rome avec beaucoup d'ambition, avoit d'excellens ſoldats ; elle tendoit ſans relâche au but de ſa politique, à l'agrandiſſement, & ſes conſuls étoient d'autant plus ardens à bien faire, qu'ils avoient moins de tems pour commander. C'eſt par-là ſurtout qu'elle vainquit les nations. A la fin de la première guerre Punique, on trouva le nombre des citoyens conſidérablement diminué.

Les troupes de Carthage, compoſées d'Africains mercenaires, loin de la ſervir avec cette ardeur que donne l'amour de la patrie, étoient diſpoſées à la révolte pour leurs propres intérêts. On voulut les renvoyer & diminuer leur paye. Ce fut le ſignal d'une terrible ſédition. La ville auroit été priſe & ſaccagée, ſi elle n'avoit pas eu un défenſeur tel qu'Amilcar. Les mercenaires s'emparent de la Sardaigne, & l'offrent aux Romains.

514. Révolt en Sardai contre Carthagi

Romains s'emparent de cette île, malgré les Carthaginois. Ceux-ci, après avoir rejeté leur offre, saisissent un prétexte de prendre cette île, parce qu'ils la trouvent à leur bienséance. Ils ordonnent aux Carthaginois d'y renoncer; les obligent à payer les frais de l'armement, par lequel ils venoient de s'en rendre maîtres. Carthage céda, ne pouvant encore se venger.

Temple de Janus fermé. Une paix générale fit fermer le temple de Janus, qui avoit toujours été ouvert depuis Numa. On le rouvrit peu de mois après; il ne fut refermé que par Auguste. La guerre étoit l'élément des Romains. Et la plupart des auteurs vantent leur humanité & leur justice!

523. Courses des Illyriens. Ils envoyèrent une ambassade en Illyrie, pour demander réparation des torts que les corsaires illyriens avoient faits à quelques marchands. Teuta, reine de ce pays, répondit qu'elle ne feroit point attaquer les Romains par des pirates; mais que la coutume n'étoit pas d'interdire les courses aux particuliers. *Chez nous*, réplique fièrement le plus jeune des ambassadeurs, *le tort fait à un citoyen*

eſt vengé par la république ; nous vous obligerons bien de réformer vos coutumes. Irritée de cette inſulte, Teuta fait tuer les ambaſſadeurs. Les Romains ſoumettent l'Illyrie, & ſaiſiſſent l'occaſion de ſe montrer aux yeux de la Grèce. Athènes, Corinthe les admettent à leurs jeux & à leurs myſtères, ne prévoyant pas qu'un jour elles deviendroient eſclaves de ce peuple auparavant inconnu.

Rome plaint & l'I lyrie eſt ſo miſe.

Les Romai honorés Grèce.

Cependant les Gaulois faiſoient des préparatifs contre Rome, qui les avoit offenſés en diſtribuant les terres des Sénonois. On conſulta les pontifes ſur les moyens de ſe garantir de l'orage, & en conſéquence de leur réponſe, on enterra deux Gaulois tout vivans. La ſuperſtition ſembloit ordonner par tout le meurtre, en l'honneur de la divinité qui le défend & le punit. Cette barbarie rendit les Gaulois plus furieux. Ils battirent en Etrurie une armée conſidérable ; mais combattant à demi-nus, ils furent défaits dans pluſieurs batailles. Les Romains, en 530, paſſent le Pô pour la première fois. Ils prennent Milan, capitale de l'Inſubrie ; ils ſe

Guerre co tre les Ga lois d'Itali

La Gaule cisalpine réduite en province, &c.

rendent maîtres de la Ligurie, & font de ces deux pays une province sous le nom de Gaule cisalpine. Une colonie s'établit à Crémone, une autre à Plaisance. L'Istrie, l'Illyrie, sont ensuite subjuguées. Je ne fais qu'indiquer ces évenemens: la seconde guerre punique nous en offre de plus mémorables.



CHAPITRE IV.

Seconde guerre Punique, jusqu'à la bataille de Cannes.

Progrès de Carthaginois en Espagne sous Amilcar & Asdrubal.

Les Carthaginois s'étoient bientôt dédommagés de leurs pertes, par de nouvelles conquêtes en Espagne. Amilcar y avoit porté la guerre, après avoir fait jurer à son fils Annibal une haine irréconciliable pour les Romains. Dans l'espace de neuf ans, il avoit beaucoup étendu la domination de Carthage en ce pays, d'où elle tiroit d'immenses trésors. Asdrubal son gendre lui succéda au commandement, suivit ses traces, fonda Carthagène, & augmenta une puissance, dont les progrès ne pouvoient manquer d'inquiéter Rome. Se voyant menacée par les Gaulois, Rome employa les négociations avec sa dangereuse rivale, qui craignoit aussi le renouvellement de la guerre. On convint que les Carthaginois ne passeroient pas l'Ebre, & que Sagonte, ville considérable alliée des

Romains, demeureroit libre & indépendante.

Annibal, commandant en Espagne. Il étoit impossible que la paix subsistât long-tems entre deux nations si ambitieuses, avec des intérêts si contraires. Asdrubal naturellement pacifique observa le traité; mais il avoit demandé & obtenu qu'on lui envoyât le jeune Annibal. Il mourut; Annibal fut son successeur, & ne respirant que la guerre, implacable ennemi de Rome, se livra bientôt aux vastes projets de son génie & de sa passion.

Son caractère. Agé d'environ vingt-six ans, il joignoit déjà la prudence à l'héroïsme. Les soldats l'adoroient, parce qu'il étoit en même tems leur modèle & leur bienfaiteur. Sobre, vigilant, infatigable, endurci à tous les travaux, ne donnant au sommeil que le tems qu'il pouvoit respirer après les affaires, dormant quelquefois sur la dure au milieu des sentinelles, il récompensoit libéralement dans les autres les actions & les vertus militaires, dont il sembloit faire lui-même ses délices; &, pour le malheur des Romains, il possédoit les talens d'un politique artificieux, au

même degré que ceux d'un général accompli.

Quoique la faction barcine, dont son père avoit été le chef, dominât à Carthage & fût déclarée pour la guerre ; comme l'autre parti pouvoit l'emporter un jour, Annibal ne voulut rien entreprendre sans l'aveu de la république. En se plaignant des Sagontins par ses émissaires, en rendant les Romains suspects & odieux, il se fit donner un plein pouvoir d'agir à l'égard de Sagonte, comme il le jugeroit convenable pour les intérêts de Carthage. Sagonte assiégée implore le secours des Romains. Ceux-ci envoient à Carthage des ambassadeurs, dont les remontrances ne produisent aucun effet. Après sept mois de siège, les Sagontins, privés de secours, réduits aux dernières extrémités, brûlent ce qu'ils ont de plus précieux, mettent le feu aux maisons, & y périssent la plupart avec leurs femmes & leurs enfans. Tout le reste est passé au fil de l'épée.

534. Il assiège & prend Sagonte, alliée de Rome.

Rome se reprocha vivement de n'avoir pas secouru des alliés si fidèles & si utiles. Elle se prépara aussitôt

Les Romains déclarent la guerre à Carthage.

à la guerre, & envoya une nouvelle ambaſſade demander raiſon d'une entrepriſe, contraire aux traités & au droit des gens. Loin de livrer Annibal, comme l'exigeoient les Romains, on prétendit juſtifier par leur propre exemple le ſiège de Sagonte. Fabius, chef de l'ambaſſade, ſans entrer dans ces diſcuſſions ſuperflues, faiſant un pli à ſa robe : *Je porte ici la paix ou la guerre*, dit-il fièrement ; *choiſiſſez*. Le chef du ſénat, d'un ton auſſi fier, lui déclara qu'il pouvoit choiſir lui-même. *Prenez donc la guerre*, répliqua Fabius. La faction Barcine la déſiroit; on l'accepta volontiers.

Examen de motifs de la seconde guerre Punique.

C'eſt une grande queſtion de politique, de ſavoir ſi cette guerre étoit juſte ou non. Le dernier traité portoit expreſſément que les Carthaginois n'attaqueroient point Sagonte, & ils avoient violé leur convention ſur ce point. Mais l'invaſion de la Sardaigne & de la Corſe par les Romains, le nouveau tribut qu'ils avoient impoſé à Carthage après la concluſion de la paix, n'étoient pas des entrepriſes moins odieuſes. Comme le traité conclu avec Aſdrubal,

n'avoit eu d'autre acquiescement, de la république carthaginoise, qu'un silence de plusieurs années, on ne manquoit pas de prétexte pour en éluder l'observation. De part & d'autre, nous trouvons de l'injustice, de la violence, de l'aigreur, & une jalousie ambitieuse, qui n'attend que des conjonctures favorables. La voix de l'équité, les règles de la bonne foi, ont peu de force quand les passions gouvernent. Aussi la guerre en apparence la plus juste est-elle presque toujours condamnable dans son principe. Rome semble avoir droit de venger Sagonte; mais Rome vouloit surtout abaisser & dépouiller Carthage.

Trop pe[u] de morale e[n] politique.

Plaignons le genre humain, tant que la morale ne dirigera point la politique universelle. Alors les traités mêmes seront un lien fragile. Alors les états, toujours en garde & en défiance les uns à l'égard des autres, seront ennemis sous les dehors de l'amitié; & comme la première des lois naturelles oblige de veiller à sa propre conservation, il arrivera quelquefois que les horreurs de la guerre puissent

être justifiées, par la nécessité seule de prévenir des attaques certaines, dont il n'y auroit pas d'autre moyen de se défendre.

Rome sollicite en vain les Espagnols & les Gaulois de la secourir.

Des ambassadeurs romains, qui parcoururent l'Espagne & la Gaule pour attirer les peuples dans leur alliance, y trouvèrent de fortes préventions contre la république. On leur dit en Espagne, que la ruine de Sagonte n'inspiroit pas le désir d'avoir de semblables alliés. On trouva fort ridicule dans la Gaule, qu'après avoir tant maltraité les Gaulois, ils vinssent proposer une guerre pour la défense de Rome. La république se trouva donc réduite à ses propres forces. Elles étoient considérables. Outre six légions, qui faisoient en tout vingt-quatre mille fantassins & dix-huit cents chevaux, il y eut un corps de quarante-huit mille hommes des autres peuples d'Italie, & une flotte de deux cent quarante voiles. Les deux consuls tirèrent au sort leurs départemens : Sempronius eut l'Afrique, & Publius Scipion devoit combattre en Espagne.

Cependant

Cependant Annibal, ayant en main le commandement des armées, & le pouvoir de faire ce qu'il jugeroit à propos, ſans être reſſerré comme les conſuls par les limites du tems, ſe préparoit à porter la guerre en Italie. Jamais entrepriſe audacieuſe, pour ne pas dire téméraire, ne fut concertée ni avec plus de courage, ni avec plus de prudence. Il prit les meilleures meſures pour la ſureté de l'état; il s'informa exactement des obſtacles qu'il rencontreroit en chemin; il ſe concilia une grande partie des Gaulois par ſes bontés & ſes largeſſes; il ſe rendit maître du cœur des ſoldats. Nul danger ne l'effrayoit, parce qu'il avoit tout prévu; & quoiqu'il dût en trouver par tout de terribles, s'étant aſſuré qu'il pouvoit les vaincre, il partit avec la confiance d'un vrai héros.

Préparatifs d'Annibal pour la guerre d'Italie.

535.

Il paſſe les Alpes, malgré les plus grandes difficultés.

Le paſſage de l'Ebre & des Pyrénées, par où il débuta glorieuſement, n'eſt rien en comparaiſon de celui du Rhône & des Alpes. A la nouvelle de ſa marche, Scipion s'étoit rendu en diligence près de Marſeille, pour le combattre dans la Gaule. Mais trom-

pé par la promptitude d'Annibal, il ne put le joindre, ni l'empêcher de passer le Rhône. La rapidité de ce fleuve, les Gaulois qui en défendoient l'autre rivage, rien n'arrête Annibal. Il sauve même ses éléphans. Arrivé aux pieds des Alpes dans le mois d'octobre, il les trouve couvertes de glace & de neige, gardées par des montagnards féroces qui peuvent accabler ses troupes à coups de pierre. Il les franchit en quinze jours, avec des peines infinies, & arrive enfin dans le beau pays qu'il proposoit à ses soldats comme la récompense de leurs travaux. Depuis cinq mois & demi, il étoit parti de Carthagène, à la tête de cinquante mille hommes d'infanterie & de vingt mille chevaux, dont il ne lui restoit que vingt mille fantassins & deux mille cavaliers.

La marche depuis l'Espagne est une expédition des plus mémorables.

Cette marche d'environ quatre cents lieues, à travers des obstacles sans nombre, doit être célébrée parmi les exploits des plus fameux conquérans. La relation que Polybe nous en a laissée est admirable, quoiqu'on n'y trouve point le merveilleux ni la

pompe de Tite-Live. Le vinaigre avec lequel celui-ci fait dissoudre les rochers des Alpes, ressemble trop aux chimères d'Hérodote. Où auroit-on pris tant de vinaigre?

Premiers exploits d'Annibal en Italie.

Dès qu'Annibal eut donné quelque repos à ses troupes, il voulut se signaler par des expéditions, qui portassent au loin la terreur de son nom & de ses armes. La prise de Turin en fut le prélude. Scipion étoit venu promptement au secours de l'Italie. Ce consul rencontre les Carthaginois au-delà du Tésin : il combat & reçoit une blessure ; sa cavalerie, le croyant mort, prend la fuite ; il repasse le Pô, suivi de près d'Annibal. Les Gaulois l'abandonnent & se joignent à l'ennemi.

Bataille de la Trébie gagnée sur Sempronius.

Sempronius, rappelé de Sicile, vain & présomptueux, se flattant de vaincre sans son collègue, qui étoit encore malade de sa blessure, s'obstine à livrer bataille, malgré les remontrances de Scipion ; & comme il ne cherchoit pas le tems des affaires, mais le sien, (excellente réflexion de Polybe) il prend de si mauvaises mesures, que les deux armées consulaires

ſont défaites au bord de la Trébie. Dès le commencement de l'action, attiré par une ruſe d'Annibal, il avoit paſſé cette rivière, malgré la neige qui tomboit. Ses ſoldats, ſaiſis de froid, ſouffrant de la faim, pouvoient à peine ſoutenir leurs armes, tandis que les Carthaginois étoient munis contre les rigueurs de la ſaiſon & de la fatigue. On pouvoit prédire l'événement, à la vue d'une telle faute.

Marche périlleuſe d'Annibal juſqu'en Etrurie.

Le vainqueur tente enſuite le paſſage de l'Apennin, que les circonſtances lui rendent preſque auſſi dangereux que celui des Alpes. Un orage affreux y accable ſon armée deux jours entiers, ſans qu'on puiſſe dreſſer les tentes. Sept éléphans y périſſent, avec beaucoup d'hommes & de chevaux. Au ſortir des montagnes, Annibal attaque encore le conſul Sempronius. Après un rude combat, & ſans victoire décidée, il ſe hâte de pénétrer dans l'Etrurie par le chemin le plus court. Des marais ſe préſentent devant lui : nouveau danger, inſurmontable à tout autre. Pendant quatre jours & quatre nuits, ſes troupes ont le pied dans l'eau;

Monté ſur le ſeul éléphant qui lui reſte, il ſe tire à peine de la fange, & perd un œil par une fluxion que lui cauſent le mauvais air & la fatigue. Combien ces prodiges de courage ſeroient plus dignes d'admiration, s'ils avoient pour but le bonheur de l'humanité !

536. Les Romains défaits à Traſimène.

Un nouveau conſul, indigne de commander, le téméraire Flaminius, va mettre le comble à la gloire d'Annibal. D'abord, il alarme la ſuperſtition romaine en affectant de mépriſer les auſpices ; enſuite, impatient de combattre, il s'engage dans un défilé près du lac de Traſimène. Les ennemis l'inveſtiſſent, le tuent, taillent ſon armée en pièces. Six mille Romains ſeulement échappent à la boucherie ; on les force le lendemain à ſe rendre. Quatre mille hommes qui venoient ſe joindre à Flaminius, ſont encore défaits. Annibal ſembloit dominer la fortune.

Sage politique du vainqueur.

Toujours politique, au milieu même de tant de ſuccès, il traita fort humainement les alliés de Rome, & renvoya leurs priſonniers ſans

rançon, afin de les attirer à son parti. Il se donnoit pour libérateur de ces peuples, dépouillés par l'ambition & l'injustice des Romains. Mais il ne trouva de secours que dans les Gaulois.

Fabius nommé dictateur.

Tout étoit perdu, si le sénat, contre les regles, n'eût lui-même nommé un dictateur capable de rétablir les affaires. Ce fut le prudent Fabius. Le peuple nomma, de son côté, Minucius général de la cavalerie; mauvais choix qui rehaussa le mérite du dictateur. Fabius commença par des actes de religion, d'autant plus nécessaires que des terreurs superstitieuses frappoient les esprits. Il fit acquitter un ancien vœu négligé, auquel on supposa qu'étoit attaché le succès des armes. S'étant mis à la tête des troupes, il résolut sagement de laisser l'ennemi se consumer faute de vivres. Il campe sur des hauteurs, évite le combat, harcelle Annibal, & le déconcerte par ce nouveau genre de guerre. Minucius, aussi fougueux que Fabius étoit prudent, décria en vain sa conduite, à la vue des ravages que fit le Car-

Sa prudence déconcerte Annibal.

Il brave le mépris & les railleries.

thaginois ſur les terres des alliés. En vain le reproche cruel & preſque unanime de lâcheté flétriſſoit le dictateur : il eut la conſtance de braver le mépris, le ridicule, de ſacrifier ſa gloire même à la patrie, & de compter pour rien l'opinion au prix du devoir. *Je ſerois véritablement lâche*, diſoit-il, *ſi la crainte des railleries me faiſoit commettre des fautes.*

Les injuſtices font éclater ſa vertu.

Enfin, on accuſe Fabius de s'entendre avec Annibal, parce que celui-ci épargnoit ſes terres, dans la vue de le rendre ſuſpect : Fabius ordonne à ſon fils de les vendre, & emploie la ſomme à racheter les priſonniers. Cependant on l'oblige de retourner à Rome ; un tribun du peuple invective contre lui : il ſe contente de répondre : *Fabius ne peut être ſoupçonné par ſes concitoyens.* On pouſſe l'injuſtice juſqu'à partager l'autorité du commandement entre lui & ſon général de cavalerie : il donne la moitié des troupes à ce téméraire.

Il ſauve le téméraire Minucius.

Bientôt il le voit enveloppé de toutes parts, & ſur le point d'être entierement défait. Fabius alors fond ſur l'ennemi, & le diſſipe. Il falloit

n'être pas Romain, pour résister à tant de vertu. Minucius rougit de ses excès ; il déposa son autorité entre les mains du dictateur. Cette campagne est une des plus belles leçons que l'histoire puisse donner, soit aux généraux, soit aux citoyens.



CHAPITRE V.

Bataille de Cannes & suite de la guerre, jusqu'au commandement de Scipion l'Africain en Espagne.

L'EXPÉRIENCE avoit appris combien le choix du général influoit dans le succès de la guerre. Mais le peuple ne profite guère de l'expérience: le préjugé l'entraîne, la cabale lui ferme les yeux. Térentius Varron, fils de boucher, qui avoit exercé lui-même ce métier, qui s'étoit élevé en flattant les goûts populaires; Varron, sans autre mérite qu'une présomptueuse arrogance, fut nommé consul en dépit de la noblesse. Emilius, son collégue, avec les vertus d'un bon citoyen & les talens d'un bon général, trouva en lui un adversaire plus à craindre que les Carthaginois. Huit légions, chacune de cinq mille hommes de pied & de trois cents chevaux, jointes aux troupes des alliés, formoient sous les deux consuls une armée très-formidable.

Varron, mauvais consul.

Emilius, son collégue.

Avec Emilius seul, elle eût été invincible ; mais la témérité de Varron la fit périr à la fameuse bataille de Cannes en Apulie (la Pouille).

53. Bataille de Cannes, perdue par la faute de Varron.

Deux généraux, ayant une égale autorité & des principes tout contraires ; commandant alternativement d'un jour à l'autre, sont deux têtes qui veulent conduire le même corps en sens opposés. Leur mésintelligence annonce un malheur certain. Varron profita de son jour de commandement pour se jeter dans le précipice. On ne voit rien de plus imprudent que ses dispositions, ni de mieux entendu que celles d'Annibal. Les Romains furent enveloppés & taillés en pièces. Après trois heures de combat, le carnage fut si affreux, que le général carthaginois crioit d'épargner les vaincus. Emilius perdit la vie, avec environ quarante mille hommes, dont près de trois mille étoient chevaliers. Varron s'enfuit à Vénouse, suivi d'un petit nombre de chevaux.

Conduite admirable du sénat après la défaite.

C'est au milieu de la consternation inexprimable causée par ce désastre, que la magnanimité romaine se mon-

tre dans toute sa force. Les conseils de Fabius sont enfin écoutés. On défend aux femmes de sortir de leurs maisons, parce que leurs cris augmentoient le trouble & la terreur; on ferme les portes aux citoyens timides, qui pensoient à se retirer ; on reçoit en secret les courriers, de peur qu'ils ne répandent l'alarme; & chaque sénateur parcourt la ville pour calmer l'agitation des esprits. Varron avoit rassemblé dix mille hommes des débris de l'armée. Il revient à Rome ; le sénat marche en corps à sa rencontre, & le remercie solennellement *de n'avoir pas désespéré de la république*. Ce trait seul vaut un triomphe. Que ne doit-on pas attendre des sénateurs, devenus presque autant de Fabius ?

Efforts d[es] Romains po[ur] soutenir e[n]core la gue[r]re.

En même tems ils portent leur argent au trésor. Les chevaliers, toutes les tribus, suivent leur exemple. On enrôle la jeunesse depuis l'âge de dix-sept ans; on arme huit mille esclaves *; on refuse de payer la ran-

* Avant que de les enrôler, on leur demanda s'ils vouloient prendre les armes.

çon des prisonniers, soit pour ménager les finances, soit pour animer les troupes au devoir, soit pour rabattre les espérances de l'ennemi. On lève dans la ville quatre légions, & les alliés fournissent les troupes qu'on leur demande. Ceux qui reprochent à Annibal de n'avoir pas su profiter de la victoire en assiégeant Rome, ne réfléchissent guère sur les obstacles qu'il auroit trouvés dans le caractère seul des Romains.

Hannon soutient à Carthage qu'il faut faire la paix.

Hannon, adversaire infléxible de la faction Barcine, raisonnoit peut-être mieux à Carthage, en se déclarant pour la paix. Annibal ayant envoyé son frère Magon, annoncer la victoire de Cannes & demander du secours, Hannon persista dans son sentiment : il soutint que, puisque les Romains ne donnoient aucun signe de désespoir, ne faisoient aucune avance pour la paix, n'en témoignoient pas le moindre désir, ils

Ils répondirent, *volo*, (je le veux). De-là le nom de *Volones* qu'on leur donna. Cette question ne se faisoit pas aux citoyens, parce qu'ils étoient obligés de servir.

n'étoient pas réduits, comme on le disoit, aux dernières extrémités; que la circonstance pouvoit procurer une paix avantageuse; mais qu'une seule défaite pouvoit déconcerter tous les projets d'Annibal. Il conclut enfin à n'envoyer aucun secours en Italie. » Annibal n'en a pas besoin, dit ce » sénateur, s'il a remporté des vic- » toires décisives; & il n'en mérite » point, s'il nous trompe par de » faux rapports. « On se moqua de cet avis; mais l'événement le justifia. Comme le détail des expéditions nous mèneroit trop loin, je me bornerai au pur nécessaire.

Capoue ayant trahi Rome & reçu Annibal dans ses murs, les délices de cette ville devinrent pour lui un funeste écueil. Il y passa l'hiver au sein des plaisirs. L'exemple du chef est contagieux. Ses soldats s'amollirent; au lieu du repos militaire, dont ils avoient sans doute besoin, ils goûtèrent un lâche repos qui leur énerva le corps & l'ame. On les vit emmener de Capoue des femmes débauchées, eux qu'on avoit vus endurcis à tous les travaux de la guerre.

Les Car ginois se rompent Capoue.

De-là vinrent les fréquentes désertions. Ils ne respiroient plus que pour les douceurs de la Campanie. *Devenus riches après tant de victoires*, dit Montesquieu, *n'auroient-ils pas trouvé par tout une Capoue?* non, si la discipline avoit été maintenue avec vigueur. Car il n'est pas absolument impossible de la concilier avec la richesse.

Avantages remportés par les Romains.

Quelque redoutable que fût toujours Annibal, les Romains reprirent bientôt le dessus. Sempronius, avec une troupe d'esclaves, défit une armée carthaginoise. Il avoit promis la liberté à ceux qui apporteroient la tête d'un ennemi. S'étant aperçu dans l'action, qu'ils perdoient le tems à couper des têtes, il fit publier que l'on n'affranchiroit personne, si la bataille n'étoit pas gagnée. Alors ces vaillans esclaves redoublèrent leurs efforts, & achetèrent par la victoire une liberté glorieuse. Que falloit-il de plus pour apprendre combien l'esclavage offense l'humanité? Philippe, roi de Macédoine, qu'Annibal avoit engagé dans son alliance, parut dans la grande Grèce, perdit une bataille

[...]eurs escla[ves] se signa[lent].

[Ph]ilippe, roi [de] Macédoi[ne], allié d'An[ni]bal.

contre Lévinus, & se rembarqua aussitôt. Annibal lui-même se retira devant le consul Marcellus, qui s'immortalisa ensuite par le siège de Syracuse, l'un des grands événemens de cette guerre.

539. Marcellus assiège Syracuse, qui s'étoit déclarée contre Rome.

Hiéron, fidèle allié des Romains, étoit mort dans un âge fort avancé. Hiéronyme, son petit-fils & son successeur, avoit suivi d'autres maximes, & s'étoit attaché aux Carthaginois. Ce jeune tyran ayant révolté ses sujets dont Hiéron étoit le père, fut tué par des conspirateurs. Les Syracusains ne laissèrent pas de prendre parti contre Rome. Marcellus, arrivé depuis peu en Sicile, forma le dessein de les subjuguer.

Archimède la défend pendant trois ans.

Syracuse avoit autrefois vaincu les Athéniens. L'illustre Archimède, parent des derniers rois, le plus grand géomètre de son siècle, en rendoit la conquête plus difficile, qu'elle ne l'étoit du tems d'Alcibiade. L'effet prodigieux de ses machines, qui accabloient les Romains, & qui submergeoient leurs galères, obligea Marcellus de changer le siège en blocus, après des efforts extraordinaires, mais

Elle est prise par escalade. inutiles. Déjà même il pensoit à se retirer, quand on lui fit voir que les échelles pouvoient atteindre à la hauteur d'une muraille. Il tenta de nuit l'escalade, & s'empara enfin de la ville. Il honora la mémoire d'Archimède, qu'un soldat avoit tué sans le connoître. Le génie d'un seul homme soutenoit sa patrie depuis trois ans. Syracuse, dont le caractère ressembloit à celui d'Athènes, devint avec le reste de la Sicile une province de Rome.

---

542. Les Romains reprennent Capoue, & ensuite Tarente.

En Italie, en Espagne, les Romains se signalent également. Ils assiègent & pressent Capoue. Annibal, désespérant de la secourir, entreprend le siège de Rome pour faire diversion. Il échoue dans ce hardi projet. Capoue est réduite à l'extrémité. Les principaux auteurs de la révolte se donnent la mort; les citoyens se soumettent. On les disperse de côté & d'autre; & on établit à leur place une colonie, où chaque année un préfet devoit aller rendre la justice. Peu après, Fabius enleva Tarente aux Carthaginois qui s'en étoient emparés. Il y trouva beaucoup de statues

& de tableaux, pour lesquels il ne témoigna que du mépris. *Laissons aux Tarentins leurs dieux irrités*, dit-il quand on lui demanda quel usage il vouloit en faire. (Les dieux de Tarente étoient représentés en guerriers, selon la coutume de Sparte.) Marcellus, homme de goût, avoit, au contraire, orné les temples de Rome des chefs-d'œuvre de Syracuse. Ce grand capitaine, vainqueur d'Annibal, donna malheureusement dans une embuscade, où il fut tué. Le héros carthaginois lui rendit les derniers devoirs. On appeloit Marcellus *l'Epée de Rome*, surnom digne de ses services.

Mort de Marcellus.



CHAPITRE VI.

Fin de la seconde guerre Punique.

es deux Scions tués en spagne.

LA guerre n'étoit pas moins vive en Espagne. Publius Scipion & son frère Cnéus y avoient eu les plus grands succès; ils avoient repris Sagonte. Mais s'étant séparés, ils furent accablés l'un & l'autre par des forces supérieures, & perdirent la vie en 541. Marcius, jeune chevalier, eut la gloire de les venger. Il força le camp ennemi par une attaque nocturne, & remporta d'autres avantages. Cependant la perte des deux généraux paroissoit irréparable, lorsque Publius Scipion, fils de l'aîné, s'offrit à continuer la guerre, n'ayant encore que vingt-quatre ans. On le nomma proconsul.

543. e jeune Scion y est avoyé, & rend Carthagène.

Ses succès tiennent du prodige; & il les dut en partie à l'art de tourner au bien public la superstition vulgaire. S'il n'avoit pas feint que Neptune lui étoit apparu, pour lui conseiller le siège de Carthagène;

s'il n'avoit pas annoncé comme un prodige le reflux de la mer, qui devoit rendre le port guéable; les Romains auroient tremblé à la ſeule propoſition de l'entrepriſe. Carthagène fut emportée d'aſſaut en un jour. On y trouva dix-huit galères, cent trente vaiſſeaux marchands chargés de proviſions, les magaſins & les arſenaux remplis, & des richeſſes immenſes. C'étoit un coup mortel porté à la puiſſance de Carthage.

Le proconſul augmenta ſa gloire par ſa vertu. Une jeune captive lui eſt amenée, & charme ſes yeux. Il l'interroge, il apprend qu'elle eſt fiancée à un prince du pays; il la rend à ſon époux. Celui-ci le vante comme un dieu & lui attire des alliés. En peu de tems les Carthaginois perdent l'Eſpagne, les Romains y dominent. L'activité, la valeur, la prudence & la réputation du jeune général, ſecondé par ſon ami Lélius, le rendoient par tout également terrible & reſpectable. Maſiniſſa, roi numide, réſolut dès-lors de renoncer

Il sou l'Eſpagne vertu cor bue beauc à ſes ſucc

à l'alliance de Carthage pour s'unir à lui ; & devint un ami zélé de Rome.

Toute l'Espagne étant soumise, le sénat y envoie des successeurs à Scipion. Ce grand homme dépose l'autorité entre leurs mains sans murmure. Il revient. Les centuries, d'une voix unanime, lui décernent le consulat avant l'âge requis. Un mérite si supérieur étoit excepté par l'esprit même de la loi.

Asdrubal, frere d'Annibal, avoit passé les Alpes en 546 avec une grande armée. Les consuls avoient remporté sur lui une victoire complète ; les ennemis avoient perdu cinquante mille hommes & leur général dans cette journée, dont le succès dissipa les craintes de la république de Rome. Si les deux frères s'étoient joints, il eût été presque impossible de se défendre, le nombre des citoyens étant diminué d'environ une moitié depuis la première campagne d'Annibal. Plus on avoit surmonté de périls, plus la confiance & le courage donnoient de forces.

Tout autre que Scipion n'auroit pas cependant conçu le dessein de porter la guerre en Afrique. Il le proposa; & ses expéditions d'Espagne le mettoient à couvert du soupçon de témérité. Le vieux Fabius, soit jalousie secrète contre un jeune homme qui l'effaçoit, soit plutôt circonspection excessive naturelle aux vieillards; car on doit interpréter favorablement, autant qu'il est possible, les intentions d'un grand homme; Fabius, dis-je, combattit ce projet de toutes ses forces. Il le représentoit comme propre à entraîner la perte de l'Italie qu'Annibal menaçoit toujours. Le sénat, plus touché des raisonnemens du consul, donna la Sicile pour département à Scipion, & lui permit de passer en Afrique, s'il le jugeoit avantageux. L'année se consuma en préparatifs. Scipion, quoique faussement accusé par ses envieux d'avoir perdu le tems en plaisirs, reçut ordre d'exécuter l'entreprise en qualité de proconsul.

Scipion, ma gré Fabius est envo en Afrique

A peine a-t-il gagné le continent, & remporté un avantage sur les Carthaginois, que Masinissa se déclare

549. Masinissa Syphax.

pour les Romains. Syphax, autre roi numide, rival de Masinissa, se déclare contre eux, quoique attaché auparavant à Scipion. Celui-ci défait dans plusieurs batailles sanglantes, & Syphax, & le général carthaginois Asdrubal. Masinissa subjugue la Numidie. Il épouse la fameuse Sophonisbe, qui lui avoit été promise autrefois, & que Syphax avoit épousée. Le sort de cette princesse est singulier : de l'esclavage elle passa sur le trône.

Rappel d'Annibal.

Cependant Carthage tremble : on rappelle Annibal, qui avoit essuyé de grandes pertes en Italie. Il quitta ce beau pays, avec le regret d'un conquérant auquel on arrache sa proie. Une joie universelle suivit son départ. Fabius seul y fut insensible. La vieillesse avoit probablement affoibli son ame ou altéré son humeur ; il se montroit extrêmement prévenu contre le grand Scipion. Si c'étoit jalousie, comme on le lui a reproché, quelle est donc la vertu qui ne doive craindre de se dégrader par le vice ? Fabius mourut avant la fin de cette guerre.

Mort de Fabius.

Les Carthaginois, ayant rompu une trève de la manière la plus indigne, Scipion mettoit tout à feu & à sang aux environs de Carthage. Annibal reçoit ordre de l'attaquer. Il envoie d'abord des espions pour reconnoître l'ennemi. On les arrête; on les conduit au général romain, qui, après leur avoir fait tout examiner, les congédie, & leur donne même de l'argent. A cette nouvelle, Annibal saisi d'étonnement, désire la paix. Il demande une entrevue à Scipion. Il lui met devant les yeux les vicissitudes de la fortune, s'efforce de lui inspirer des sentimens pacifiques, & lui offre la cession de l'Espagne & de toutes les îles situées vers l'Italie. Le Romain répond comme Alexandre avoit fait à Darius, avec une fierté qui ne laisse aucune espérance de pacification, On va se préparer au combat. Entrevue Scipion d'Annibal.

551. Bataille Zama gagn par Scipion

La bataille de Zama devoit décider le sort des deux républiques. Les auxiliaires de Carthage furent bientôt mis en fuite. Une multitude d'éléphans, blessés, effrayés, contribuèrent à leur déroute. Mais Scipion dé-

ſeſpéroit d'enfoncer la phalange carthaginoiſe, qu'Annibal avoit formée de ſes vétérans ; lorſque Lélius & Maſiniſſa, revenant de pourſuivre les fuyards, la prirent en queue, & fixèrent la victoire. Les ennemis perdirent quarante mille hommes tués ou priſonniers, & les Romains ſeulement deux mille. Annibal eut peine à ſe ſauver.

Avantage que donnoit la cavalerie.

Obſervons en paſſant, que la cavalerie, ſoit numide, ſoit eſpagnole, infiniment ſupérieure à celle de Rome, avoit été une des principales cauſes des ſuccès du Carthaginois. La déſertion d'une troupe de Numides, après le ſéjour de Capoue, & enſuite l'alliance de Maſiniſſa, réparèrent, à cet égard, le déſavantage des Romains.

552.
Traité de paix qui finit la ſeconde guerre Punique.

Ce que Rome avoit éprouvé de terreur après la bataille de Cannes, celle de Zama le fit éprouver à Carthage. Annibal lui-même déclara qu'il ne reſtoit d'autre reſſource que la paix, & le perſuada ſans peine. Scipion ſouhaitoit de la conclure, de peur qu'un conſul ne lui enlevât l'honneur d'avoir terminé la guerre. Il impoſa

posa les conditions suivantes : » Les » Carthaginois garderont leurs lois, » & ce qu'ils possédoient en Afrique » avant la guerre ; mais Rome gar- » dera l'Espagne & les îles de la Mé- » diterranée. Ils livreront les prison- » niers & les transfuges, ainsi que » leurs éléphans, & tous leurs vais- » seaux de guerre ; excepté dix galè- » res à trois rangs de rames. Ils ne » pourront faire la guerre ni en Afri- » que, ni ailleurs, sans le consente- » ment du peuple romain. Ils paye- » ront dix mille talens dans l'espace » de cinquante années. Ils rendront à » Masinissa tout ce qu'ils ont enlevé » à lui ou à ses ancêtres. Ils donne- » ront cent otages, au choix de Sci- » pion, pour assurance de leur fidé- » lité. « Voilà les articles essentiels.

Le traité est ratifié à Rome.

On ratifia ce traité à Rome, quoique plusieurs sénateurs voulussent la continuation de la guerre, ou par des vues d'ambition, ou pour favoriser les nouveaux consuls. Un d'eux demandant au chef de l'ambassade carthaginoise : *Quel dieu prendrez-vous à témoin de la sincérité de vos sermens ?* Il répondit : *les mêmes qui*

ont ſi ſévérement puni nos parjures. Réponſe humiliante, que n'auroit pas faite un Romain. La différence de caractère des deux peuples, n'eſt pas la moindre cauſe de la différence de ſuccès.

Fin du Tome ſecond.



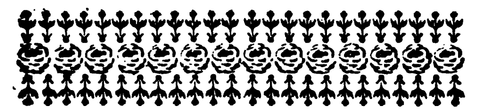


TABLE DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE SECOND VOLUME.

SUITE DE L'HISTOIRE GRECQUE.

CHAPITRE V.

GUERRE contre les Perses. Agésilas, roi de Sparte. Agésilas fait trembler les Perses. Ligue des Grecs contre Sparte. Mort de Lysandre. Son ambition. Il étoit

---

CHAPITRE VI.



CHAPITRE III.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

GUERRES entre les capitaines d'Alexandre. Toute sa famille exterminée par des meurtres. Bataille d'Ipsus. Partage entre Ptolémée, Cassandre, Lysimaque & Séleucus. Conduite des Athéniens à l'égard de Poliorcète. Il usurpe la Macédoine; il est détrôné. Fameux siège de Rhodes. Le peintre Protogène. Ptolémée fait fleurir l'Egypte. Académie & bibliothèque d'Alexandrie. Tour de Pharos. Ptolémée abdique la couronne en faveur de son fils. Le nouveau roi fait mourir Démétrius de Phalère. Fin tragique de Lysimaque & de Séleucus. Céraunus usurpe leurs couronnes. Antigone Gonatas. Irruption des Gaulois. Brennus veut piller le temple de Delphes. Défaite des Gaulois, chargée de merveilleux. Gaulois établis en Asie.

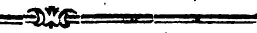


CHAPITRE VII.

ANCIENNE ligue des Achéens, rompue sous les rois de Macédoine. Aratus relève la ligue. Caractère d'Aratus. Il veut chasser les Macédoniens de la citadelle de Corinthe. Sa générosité héroïque. Il réussit dans son entreprise. Argos n'entre point dans la ligue. Le tyran de Mégalopolis se dépose volontairement. Sparte corrompue par l'avarice. Agis entreprend de rétablir les lois de Lycurgue. Impossibilité de cette réforme. On abolit les dettes, mais le partage des terres ne se fait point. Tout change en l'absence d'Agis. Il est condamné à mort & exécuté. Cléomène suit le projet d'Agis. Il fait la guerre aux Achéens. Violences de Cléomène. Partage des terres. Anciens usages rétablis. Cléomène veut dominer sur les Achéens. Aratus appelle les Macédoniens dans le Péloponnèse. Cléomène vaincu à Sélasie. Action hardie de Philopémen. Cléomène se retire en Egypte, se conservant pour la patrie. Il excite les Egyptiens à la révolte. Sa mort. Sparte tombe dans l'oubli. Phi-

RÉFLEXIONS

Sur les Arts, la Littérature & les Sciences des Grecs.



CHAPITRE PREMIER.

§. I.

Agriculture. Commerce. Navigation.

CHAPITRE III.

§. I.

PHILOSOPHIE.



HISTOIRE ANCIENNE.

TROISIEME PARTIE.

HISTOIRE ROMAINE.



PREMIÈRE ÉPOQUE.

FONDATION DE ROME.

LES ROIS.



SECONDE ÉPOQUE.

LES CONSULS AU LIEU DE ROIS.

TROISIÈME ÉPOQUE.

TRIBUNS DU PEUPLE.

LE PEUPLE ACQUIERT DE L'AUTORITÉ.



CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

Loi agraire du consul Cassius. Il est puni de mort, comme ayant aspiré à la tyrannie. Le peuple mécontent. Le sénat l'occupe par la guerre. Famille des Fabius. Les dissensions continuent. Sévérité du sénat. Voléron appelle au peuple. Le tribun Voléron veut faire passer l'élection des tribuns aux comices par tribus. Grande querelle au sujet de sa loi, qui passe enfin. L'armée d'Appius se laisse vaincre par haine pour ce consul. Appius accusé par les tribuns. Sa fermeté. Continuation des troubles. Amour de la patrie. Rome manquoit de lois. Loi *Terentia* pour faire publier un code, & pour diminuer le pouvoir des consuls. Disputes violentes à ce sujet. Céson accusé par les tribuns. Le capitole pris par un Sabin, & délivré. Cincinnatus est tiré de la charrue pour être consul & ensuite dictateur. Amour de la pauvreté, & discipline militaire. Les tribuns empêchent le peuple de s'enrôler. Cincinnatus fait augmenter leur nombre pour les diviser. Le sénat consent à la loi Térentia. Création des décemvirs.



QUATRIÈME ÉPOQUE.

LES DÉCEMVIRS ET LES DOUZE TABLES.

VARIATIONS PERPÉTUELLES DANS LA RÉPUBLIQUE.



CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CINQUIÈME ÉPOQUE.

ROME PRISE PAR LES GAULOIS.

PROGRÈS DES ROMAINS EN ITALIE.

CHAPITRE PREMIER.

IRRUPTION des Gaulois en Italie. Clusium implore le secours des Romains. Les ambassadeurs de Rome violent le droit des gens. Brennus demande en vain satisfaction. Bataille d'Allia, suivie de la prise de Rome. Dévouement des vieux sénateurs. Camille rappelé & nommé dictateur. Le capitole sauvé par Manlius. Fable des oies. Circonstances peu vraisemblables de la délivrance de Rome. Récit contradictoire de Polybe. La ville rebâtie sans art. Manlius accusé d'aspirer à la tyrannie. Il est puni de mort. Trait semblable de Mélius, arrivé auparavant.

CHAPITRE III.

SIXIÈME ÉPOQUE.

GUERRE AVEC PYRRHUS, suivie de la guerre Punique.

LES ROMAINS DEVIENNENT REDOUTABLES HORS DE L'ITALIE.



CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.



CHAPITRE VI.

Fin de la Table des Matières du second Volume.



